Irénikon

BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES
AMAY s/Meuse & SCHOOTENHOF lez-Anvers

ome V. Mai-Juin 1928. Nos 5-6.

Tome V. Mai-Juin 1928. N°s 5-6.

SOMMAIRE

Nihil obstat :
Amay, 30 maii 1928.
Dom F. de Wyels o. s. b.
Lib. cens.

Permis d'imprimer :
Namur, 31 maii 1928.
J. Cawet, *vic. gén.*

IRÉNIKON

Tome V. Mai-Juin 1928. Nos 5-6.

I. ARTICLES.

Le Cardinal Mercier et la Réunion des Églises d'Orient.[1]

L'aspect oriental du problème de l'unité chrétienne ne pouvait laisser indifférente une âme aussi harmonieusement catholique que celle du grand Cardinal. Si son activité dans ce domaine fut moins directe et moins marquante, si elle n'eut pas le retentissement des *Conversations de Malines*, elle fut cependant significative. Il ne suffira pas, pour la décrire, d'aligner des citations et de relever des faits. Dans les situations éminentes, les hommes, par devoir d'état et par condescendance professionnelle, couvrent de leur autorité bien des entreprises, qui leur restent presque étrangères, et ne refusent pas le prestige de leur nom à des initiatives multiples. Ce sont là des patronages officiels et des encouragements protocolaires ; des gestes de grand personnage, qui ne peuvent trouver place dans une biographie sincère : on pourrait en dire autant de nombreux prélats et l'éloge serait banal.

L'activité que nous avons à rappeler ici n'a rien de fortuit et d'occasionnel : elle jaillit spontanément des profondeurs d'une grande âme. C'est l'*Apostolus Jesu Christi*, tout oreilles à la voix du Christ qui appelle les siens à l'unité ; c'est le Pontife au cœur apostolique, le regard fixé sur la radieuse vision du Royaume de Dieu, toute l'âme tendue vers le grand idéal de l'antique chrétienté restaurée.

Aussi devrons-nous nous attarder ici à l'aspect psychologique de notre sujet et ne considérer l'action du Cardinal dans ce domaine que comme la transparence de sa vie intérieure. Chez lui,

(1) Cet article, écrit il y a deux ans, en avril 1926, a paru dans l'ouvrage mémorial du Cardinal Mercier.

plus que chez tout autre, le réalisme n'est dans l'œuvre que lorsque l'idéalisme est dans l'âme.

Tout d'abord, ce zèle pour ménager des voies d'accès entre l'Occident et l'Orient chrétiens, il l'a puisé dans sa haute conscience épiscopale. Sans doute, l'évêque se doit d'abord à son Église particulière, mais la sollicitude de son troupeau ne doit pas lui faire perdre de vue les intérêts de l'Église universelle. Agrégé au Collège apostolique, il doit, sous l'autorité du Chef de ce corps épiscopal, prendre sa part de la sollicitude de toutes les Églises. Pénétré jusqu'aux moëlles de cette conception spécifiquement catholique, le cardinal Mercier n'est resté étranger à aucun grand mouvement de la pensée religieuse contemporaine ; il a voulu prendre largement sa part de la parole du Maître : « Vous êtes la lumière du monde et le sel de la terre. » Moins que tout autre évêque, il s'est résigné à n'être qu'un administrateur diocésain, absorbé par le souci de sa préfecture spirituelle. Il avait horreur de l'esprit de clocher, fût-ce du clocher d'une cathédrale ou d'une métropole, et ce provincialisme religieux, qui fixe à la paroisse-frontière ou à la clôture d'un monastère les bornes du Royaume de Dieu, répugnait à son âme catholique.

Quelques-uns s'étonnaient de ce rayonnement mondial et de ces initiatives d'allure quelque peu œcuménique, qui partaient périodiquement de Malines. Il le savait ; mais ces bruits de la plaine ne montaient pas jusqu'aux hauteurs où habitait sa pensée, et ne troublaient pas sa tranquille audace.

Que n'a-t-il vécu assez longtemps, pour recueillir avec satisfaction ces paroles que Pie XI vient d'adresser à tous les évêques, dans son Encyclique du 28 février 1926 : « Ce n'est pas seulement à Pierre dont nous occupons le siège, mais en même temps à tous les Apôtres dont vous êtes les successeurs, que le Maître a ordonné d'aller par tout le monde prêcher l'Évangile à toute créature. Et, par conséquent, vous devez, dans la mesure permise par votre mission particulière, partager votre charge et propager la Foi chez tous les peuples. »

Les Églises orientales éveillaient ses sympathies pour une autre raison encore. Esprit de discipline et de hiérarchie, s'il avait les vertus du chef, il avait aussi, vis-à-vis du suprême Pasteur, la docilité et la soumission d'un fils. Cette préoccupation maîtresse domina toute sa carrière : restaurateur de la philosophie thomiste,

sous Léon XIII ; éducateur du clergé et maître de la vie spirituelle, sous Pie X ; collaborateur fidèle de Benoît XV et de Pie XI, dans l'œuvre de la réconciliation des peuples et de l'union des Églises séparées. Aussi, dès que Pie XI eut marqué sa volonté de travailler résolument au rapprochement des Églises orientales et spécialement de l'Église orthodoxe russe, on vit le Cardinal prendre un intérêt de jour en jour plus marqué à ce grand œuvre et mettre à son service le prestige mondial de sa puissante personnalité.

Et, pour achever cette psychologie qui nous révèle les mobiles intimes de son action orientale, il faut remarquer, dans son âme apostolique, un continuel souci d'actualité, une préoccupation dominante de prendre contact avec l'âme moderne et de rencontrer les grands mouvements de la pensée contemporaine, pour les faire servir au triomphe des idées chrétiennes. Or, sous l'influence de la guerre, les préoccupations des peuples sont orientées plus nettement que jamais vers l'unité dans tous les domaines. Les rapports internationaux se développent et s'organisent ; les nations sentent malgré tout le besoin de se rapprocher.

L'heure est propice pour l'Église du Christ, de mettre à profit ces tendances latentes et d'acheminer les chrétientés séparées vers l'unité. Entreprise d'autant plus urgente que l'incrédulité nous presse et que l'assaut des nouvelles invasions barbares ne sera brisé que par le front unique de l'ancienne chrétienté reconstituée.

* * *

Connaissant la psychologie de l'ouvrier, il nous sera plus aisé d'apprécier la portée de son action.

Pour tout catholique, l'Union des Chrétiens ne peut se réaliser que dans la Communion de l'Église, je ne dis pas latine, mais romaine. Est-ce à dire, comme semblent le vouloir certains esprits outranciers, que tout travail efficace et loyal doit poursuivre d'emblée ce but sans préparation ni mise au point ?

C'est oublier que l'Église, toute divine qu'elle est, doit manier des hommes ; que, dès lors, son unité hiérarchique et visible peut être compromise, facilitée ou contrariée par le jeu des facteurs humains. Et l'histoire des anciennes ruptures ne nous crie-t-elle pas que les vicissitudes politiques et ethniques ont souvent eu, dans ce domaine, une influence décisive ?

Tout un travail d'ordre psychologique s'impose donc, patient, persévérant, inspiré non par les précautions d'une habile tactique, mais par toutes les délicatesses de la charité chrétienne, travail destiné à dissiper les préjugés et à ouvrir, entre l'Occident et l'Orient chrétiens, les percées lumineuses de la confiance et de l'amour. Aux yeux du cardinal Mercier, la question de l'Union officielle et hiérarchique ne se posait pas actuellement, inaccessible qu'elle était à nos prévisions et à nos calculs toujours caducs par mille endroits, enfouie depuis des siècles sous un monceau de préventions: psychologiquement inexistante. Pour lui, l'apostolat de l'Union des Églises n'avait aujourd'hui qu'un sens : la réconciliation sincère des esprits et des cœurs chrétiens ; l'union fraternelle et vivante réalisée entre tous les disciples du Christ.

Plus tard, à l'heure marquée par la Providence, quand se posera, devant les générations chrétiennes d'Occident et d'Orient spirituellement réconciliées, la question de l'Union hiérarchique et visible, on s'apercevra de part et d'autre qu'elle est aux trois quarts réalisée et Dieu fera le reste.

L'Occident chrétien est donc convié à un apostolat d'ordre moral et intellectuel. L'union définitive encore lointaine doit s'élaborer lentement, nous ne dirons pas par des discussions, mais par des élucidations doctrinales mutuelles, par des échanges de pensées loyaux et sincères et surtout par un généreux élan d'amour, qui rapprochera les cœurs jusqu'ici défiants et éloignés.

Inspirée par ce sens si affiné des contingences et des possibilités, l'action du Cardinal s'exerça dans ce double domaine. Il en a fixé lui-même la portée, dans le discours qu'il prononça le 25 septembre 1925, à la clôture de la Semaine de Bruxelles, un des derniers qu'il prononça. Il nous y a laissé toute sa pensée, tout le secret de son action. Avait-il conscience que sa fin approchait et que l'heure des suprêmes recommandations était venue ? En tout cas, les apôtres de l'Union des Églises y trouveront les principes directeurs d'un apostolat fécond.

Et, tout d'abord, la réconciliation des cœurs. « Nous adressons l'expression de notre plus vive reconnaissance, disait Pie XI dans son Allocution consistoriale du 24 mars 1924, à tous les catholiques qui, sous l'impulsion de la grâce divine, se tournent vers leurs frères dissidents et s'appliquent à leur frayer la voie du

retour à l'intégrité de la Foi, surtout en leur donnant un exemple vivant de la caractéristique des disciples du Christ, la Charité. » Le Cardinal a compris cette primauté de la Charité ; il a voulu être et a été, en effet, aux yeux de nos frères séparés, l'incarnation de la Charité du Christ : tel est son premier et principal travail pour l'Union des Églises.

L'orthodoxe, et plus spécialement le chrétien russe, n'envisage pas comme nous le problème de la véritable Église. Les démonstrations apologétiques les plus concluantes et les exposés méthodiques des notes distinctives de l'œuvre du Christ ne sont pas faits pour le convaincre. Le contact d'une âme toute débordante de charité, la vision d'une Église ou d'un de ses représentants attitrés qui pratique le grand précepte de l'amour et du dévouement jusqu'au sacrifice, créent en lui une forte présomption en faveur de cette confession : apologétique vivante, qui ne demande d'autre miracle, d'autre signe que l'amour. « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres. C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez cet amour les uns pour les autres. » (Jean, XIII, 34-35.)

Le Cardinal a emprunté le mot caractéristique de cette méthode apologétique à un écrivain qu'il devait comprendre et aimer, au cardinal Newman. « Quel est, humainement parlant, nous dit-il dans le discours que j'ai cité, le secret de la fécondité de l'apostolat de S. Paul ? » Et Newman répond que, selon lui, « cette caractéristique réside dans la *sympathie* de S. Paul. La *sympathie* désigne ici, selon la signification étymologique du mot, le don de comprendre et de faire siens les sentiments d'autrui : se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent... se mettre de bonne grâce au niveau des humbles, en un mot se faire tout à tous et le faire, non du bout des lèvres ou d'un geste de la main, mais avec sincérité, d'un mouvement du cœur, c'est la première et indispensable étape de la conquête d'une âme. La sympathie opère le contact, éveille la confiance, provoque des désirs d'intimité et d'union. » Inutile de rappeler ici les multiples et efficaces témoignages de sympathie qu'il prodigua spécialement à nos frères orthodoxes réfugiés dans notre pays. Le Très Révérend Père Isvolskij, le digne et sympathique aumônier de

l'émigration russe en Belgique, a déposé sur la tombe du métropolite Désiré-Joseph l'hommage public et ému de la vénération, de l'amour et de la gratitude de tous ses concitoyens. Et sa charité était, selon le conseil de l'Apôtre, discrète et délicate : « Chers Confrères, allez donc à vos frères dissidents, mais approchez-vous d'eux avec respect, ne forcez pas l'enceinte des consciences... » Mais si tout travail pour l'Union doit se faire dans l'amour, il doit se faire aussi dans la lumière : charité et vérité, telle doit être la devise des ouvriers de l'Union.

L'importance de l'aspect intellectuel du problème ne pouvait échapper à un homme d'une culture scientifique aussi complète, à un « intellectuel » dans toute la force du terme. Aussi fit-il siennes ces paroles significatives de Pie XI, dans son Allocution consistoriale du 18 décembre 1924 : « Du côté des Orientaux et du côté des catholiques d'Occident, il y a des causes nombreuses d'incompréhension mutuelle ; il faut s'appliquer à faire tomber les préjugés, à dissiper les fausses conceptions doctrinales, les erreurs historiques, qui embarrassent l'œuvre de la réconciliation. Celle-ci ne peut être tentée avec un espoir fondé de succès qu'à une triple condition : chez nous, il faut qu'on se défasse des erreurs courantes accumulées au cours des siècles, au sujet des croyances et des institutions de l'Église d'Orient... » A cette fin, il provoqua l'organisation de Semaines d'études, dont la première se tint sous sa présidence à Bruxelles, en septembre 1925. Il voulait que cette question, catholique au premier chef, cessât d'être le champ privilégié de quelques spécialistes et bénéficiât d'un large courant de sympathie, issu de la masse profonde des fidèles.

Mais plus le problème de l'Union des Églises se posait devant lui, plus le Cardinal en mesurait toute l'ampleur et toutes les exigences. Jadis, pour accomplir l'œuvre scientifique qui lui fut confiée par Léon XIII, il avait fondé à Louvain l'institut qui porte son nom, foyer de la restauration philosophique contemporaine. L'œuvre de l'Union devait avoir, elle aussi, ses professionnels, ses agents de liaison et posséder également ses centres de rayonnement. L'institut des Moines de l'Union des Églises réalise ce désir du grand Cardinal. Puisse-t-il rester fidèle à sa pensée et travailler à l'Union des Églises dans la lumière et dans l'amour !

Dom LAMBERT BEAUDUIN O. S. B.

L'Infaillibilité du Pape et l'Union.

(Suite)

Depuis la définition du Concile du Vatican, l'infaillibilité pontificale suffit à tout : c'est une conviction profondément ancrée dans l'esprit de tous nos Frères séparés : à leurs yeux, les autres modalités du magistère, y compris les conciles œcuméniques, sont pratiquement superflues. Si le Concile du Vatican n'a pas épuisé cette question, pour les raisons que nous avons dites, il a donné cependant lieu à des discussions et des commentaires qui ont amené l'Église à compléter son enseignement sur ce point. Parmi ces documents doctrinaux postérieurs, il faut citer en tout premier lieu la Lettre pastorale de l'Épiscopat allemand en réponse au reproche que le chancelier Bismarck adressait à l'Église au lendemain du Concile, reproche identique à celui que nous examinons en ce moment.

Rien de mieux pour rassurer nos Frères séparés que de publier *in extenso* cette Lettre. Il nous suffira de formuler ensuite dans quelques propositions précises la doctrine qu'elle contient ou qu'elle suppose.

Cette Lettre, datée de Janvier 1875, est signée de tout l'Épiscopat allemand : vingt-trois Prélats dont la plupart ont assisté au Concile. L'Épiscopat d'Angleterre et de Belgique adhéra pleinement à cet enseignement. Mais certains catholiques (l'histoire est une vieille radoteuse qui se répète toujours) crurent l'intégralité du dogme compromise et virent dans cet exposé une atténuation complaisante et répréhensible de la doctrine du Concile. La Lettre de Pie IX, dont nous citerons quelques extraits à la suite du document épiscopal, blâme sévèrement ces exagérations.

Voici le texte de la Lettre de l'Episcopat allemand :

« Cette dépêche (du chancelier Bismarck) prétend que les décisions du Concile du Vatican entraînent les conséquences suivantes :

Le Pape peut s'arroger dans chaque diocèse les droits épiscopaux et substituer son pouvoir au pouvoir épiscopal.

La juridiction épiscopale est absorbée par la juridiction papale.

La Pape n'exerce plus, comme par le passé, certains droits réservés, déterminés, mais il est dépositaire du pouvoir épiscopal plein et entier.

Le Pape remplace, en principe, chaque évêque individuellement.

Il ne dépend que du Pape de se mettre dans la pratique et à tout moment à la place de l'évêque vis-à-vis des gouvernements.

Les évêques ne sont plus que les instruments du Pape, ses fonctionnaires sans responsabilité propre.

Les évêques sont devenus, vis-à-vis des gouvernements, les fonctionnaires d'un souverain étranger, et à la vérité, d'un souverain qui, en vertu de son infaillibilité, est un souverain parfaitement absolu, plus que n'importe quel monarque absolu du monde.

Toutes ces thèses manquent de fondement, et sont en contradiction certaine avec le texte et le sens des décisions du Concile du Vatican, texte et sens publiés et déclarés par le Pape, l'épiscopat et les représentants de la science catholique.

Sans doute les décisions du Concile portent que le pouvoir de juridiction ecclésiastique du Pape est : *potestas suprema, ordinaria et immediata*, une suprême puissance de gouvernement donnée au Pape par Jésus-Christ Fils de Dieu dans la personne de S. Pierre qui s'étend directement sur l'Église tout entière, par conséquent sur chaque diocèse et sur tous les fidèles, afin de conserver l'unité de la foi, de la discipline et du gouvernement de l'Église, et nullement une simple attribution consistant en quelques droits réservés.

Mais ce n'est point là une nouvelle doctrine, c'est une vérité reconnue de la foi catholique et un principe connu du droit canon, une doctrine récemment expliquée et confirmée par le Concile du Vatican, d'accord avec les décisions des Conciles œcuméniques antérieurs, contre les erreurs des gallicans, des jansénistes et des fébroniens. D'après cette doctrine de l'Église catholique, le Pape est évêque de Rome, mais non évêque d'un autre diocèse ni d'une autre ville ; il n'est ni évêque de Breslau, ni évêque de Cologne, etc. Mais en sa qualité d'évêque de Rome, il est en même temps Pape, c'est-à-dire le pasteur et chef suprême de l'Église universelle, chef de tous les évêques et fidèles, et son pouvoir papal doit être respecté et écouté partout et toujours, et non pas seulement

dans des cas spéciaux et exceptionnels. Dans cette position, le Pape doit veiller à ce que chaque évêque remplisse son devoir dans toute l'étendue de sa charge. Si un évêque en est empêché, ou si un besoin quelconque s'en fait sentir, le Pape a le droit et le devoir, non en sa qualité d'évêque du diocèse, mais en celle de Pape, d'ordonner tout ce qui est nécessaire pour l'administration du diocèse. Jusqu'à présent, tous les États européens ont reconnu ces droits pontificaux comme faisant partie de la constitution de l'Église catholique. Dans leurs négociations avec le Saint-Siège ils ont toujours considéré le Pape comme le véritable chef de toute l'Église catholique, des évêques aussi bien que de tous les fidèles, et non point comme le simple dépositaire de certains droits réservés.

Les décisions du Concile du Vatican ne fournissent pas l'ombre d'un prétexte à prétendre que le Pape est devenu par elles un souverain absolu et, en vertu de son infaillibilité, un souverain parfaitement absolu plus que n'importe quel monarque absolu du monde.

D'abord, *le domaine de la puissance ecclésiastique du Pape est essentiellement différent de celui sur lequel s'étend la souveraineté temporelle des monarques* ; aussi les catholiques ne contestent nullement *l'entière souveraineté* de leur prince *sur le terrain civil*. Abstraction faite de tout cela, on ne peut pas non plus appliquer au Pape la qualification de *monarque absolu en matière ecclésiastique* ; parce que lui-même est *soumis* au droit divin, et il est *lié* aux dispositions tracées par Jésus-Christ à son Église. *Il ne peut pas modifier la constitution donnée à l'Eglise par son divin Fondateur*, comme un législateur temporel peut modifier la constitution de l'État. La constitution de l'Église est basée dans tous ses points essentiels sur une ordonnance divine et demeure hors de l'atteinte de l'arbitraire humain. C'est en vertu de cette même institution divine, sur laquelle repose la Papauté, que l'épiscopat est établi. *Lui aussi a ses droits et ses devoirs en vertu de cette institution, donnée par Dieu même, que le Pape n'a ni le droit ni le pouvoir de changer*. C'est donc *une erreur complète* de croire que par les décisions du Concile du Vatican *la juridiction papale absorbe la juridiction épiscopale*, que le Pape a *remplacé en principe individuellement chaque évêque*, que les évêques ne sont plus *que les instruments du*

Pape, et ses fonctionnaires *sans responsabilité propre.* D'après la constante doctrine de l'Église, telle que le Concile du Vatican l'a du reste expressément déclarée, les évêques ne sont pas de simples instruments du Pape et ne sont pas des fonctionnaires pontificaux sans responsabilité personnelle, mais *institués par le Saint-Esprit et mis à la place des apôtres ils paissent et régissent, en leur qualité de vrais pasteurs, les troupeaux qui leur sont confiés.*

De même que pendant les dix-huit siècles antérieurs de l'histoire de l'Église, la primauté du Pape, placé à côté et au dessus de l'Épiscopat également institué par Jésus-Christ, en vertu d'une investiture divine, a constamment existé dans l'organisme de l'Église et a travaillé à son salut ; ainsi en sera-t-il à l'avenir.

Et de même que le droit qu'a eu, en tous temps, le Pape d'exercer dans tout le monde catholique sa puissance ecclésiastique de gouvernement, n'a point conduit à rendre illusoire l'autorité des évêques ; ainsi la définition nouvelle de l'ancienne doctrine catholique n'autorise pas davantage cette crainte pour l'avenir. N'est-il pas notoire que, depuis le Concile, tous les diocèses du monde ont été gouvernés et administrés par leurs évêques de la même manière que par le passé ?

En ce qui concerne l'affirmation que les évêques sont devenus par suite des décisions du Concile du Vatican des fonctionnaires pontificaux sans responsabilité personnelle, nous pouvons hardiment la démentir. Ce n'est pas dans l'Église catholique qu'est admis le principe immoral et despotique que l'ordre d'un supérieur dégage sans restriction la responsabilité personnelle.

Enfin l'assertion que le Pape est devenu, en vertu de son infaillibilité, un souverain *parfaitement absolu,* repose sur une idée complètement fausse du dogme de l'infaillibilité papale. Comme le Concile du Vatican l'a déclaré en termes clairs et nets, et comme cela résulte de la nature même de la chose, l'infaillibilité n'appartient exclusivement qu'au suprême pouvoir *d'enseignement* du Souverain Pontife, et ce pouvoir s'étend exactement sur le même domaine que l'infaillible enseignement de l'Église, et il est *lié au contenu de la Sainte Ecriture et à la tradition, aussi bien qu'aux décisions doctrinales données antérieurement par l'enseignement de l'Eglise.*

Ainsi dans l'exercice *du pouvoir du Pape, absolument rien n'a*

été changé. Et par conséquent l'opinion que la position du Pape par rapport à l'épiscopat a été altérée par les décisions du Concile du Vatican, apparaît comme *complètement erronée*. Il en résulte que la conséquence tirée de cette hypothèse, par laquelle on prétend que la position du Pape par rapport aux gouvernements a été altérée par ces mêmes décisions, *perd également toute base et tout appui*.

Nous ne pouvons pas manquer d'exprimer notre regret profond en voyant que, dans la dépêche circulaire, la chancellerie impériale a uniquement formé son jugement sur des affaires catholiques d'après les affirmations et les hypothèses de quelques ex-catholiques ouvertement rebelles à l'épiscopat tout entier et au Saint-Siège, ainsi que d'après celles d'un certain nombre de docteurs protestants. Ces affirmations et ces hypothèses ont été expressément repoussées et réfutées à maintes reprises par le Pape et par les évêques, ainsi que par les théologiens et canonistes catholiques.

En notre qualité de représentants légitimes de l'Église catholique dans nos diocèses, nous avons le droit de demander que l'on nous écoute du moment qu'il s'agit d'une appréciation des principes et des doctrines de l'Église, et, tant que nous conformons nos actions à ces principes et à ces doctrines, on doit nous accorder créance. »

Suivent les signatures des vingt-trois prélats qui composent la hiérarchie catholique en Allemagne.

Pie IX, par sa Lettre du 2 mars 1875, félicite l'Épiscopat d'Allemagne. « ... Cette gloire de l'Église, vous l'avez de nouveau maintenue, Vénérables Frères, lorsque vous avez entrepris d'exposer le véritable sens des décrets du Concile du Vatican...

Mais les assertions mensongères de certaines feuilles périodiques exigent de nous un témoignage plus solennel... Ces feuilles ont eu l'audace de refuser d'ajouter foi à vos explications, *prétextant que votre interprétation des décrets du Concile n'était qu'une interprétation adoucie*... Nous réprouvons de la manière la plus formelle cette supposition perfide et mensongère. Votre déclaration donne la pure doctrine catholique... »

Le Cardinal Dechamps, archevêque de Malines, publia la Lettre des évêques allemands en Belgique même où ce parti intégriste troublait la paix religieuse et il ajoutait :

« ... Cette approbation pontificale éclairera, parmi les amis de l'Église, ceux dont la science n'égale pas le zèle, et qui ont fourni, sans le vouloir, des armes à leurs ennemis, en donnant parfois aux Constitutions du Concile du Vatican un sens outré et déclaré faux par le Suprême gardien de la Foi. »

* * *

Tout cet exposé que nous venons de reproduire est basé sur quelques propositions élémentaires de l'Ecclésiologie catholique que nous résumons ici.

1. — Le Christ a institué dans son Église un pouvoir suprême et infaillible, chargé de veiller sur le dépôt et de définir irrévocablement l'immuable enseignement du Maître. Ce souverain magistère, en vertu de la volonté même du Christ, peut s'exercer par deux organes : ou bien le Collège Apostolique, présidé par Pierre son chef visible (disons aujourd'hui : le corps épiscopal universel en communion avec le successeur de Pierre, l'Évêque de Rome) garde et définit infailliblement la foi des fidèles, soit exceptionnellement par des définitions conciliaires solennelles, soit habituellement par l'exercice du ministère épiscopal dispersé.

Ou bien le successeur de Pierre prend seul la parole, et en vertu de ses fonctions de Pasteur suprême de tout le troupeau, des brebis comme des agneaux, définit et proclame infailliblement la foi de l'Église dont il est la Tête visible.

C'est ce dernier point de doctrine qui a été défini au Concile du Vatican. Nous en avons parlé précédemment : ici nous avons à nous occuper du premier point, à savoir le magistère suprême exercé par le Corps épiscopal universel.

2. — Il faut tout d'abord affirmer qu'il n'est pas question d'opposer le Corps des Évêques au Pape, Chef de ce Corps, pas plus qu'on ne peut opposer un corps à sa tête. Sans sa Tête visible le Corps épiscopal est décapité et impuissant. Sans doute la Tête n'est pas tout le corps, mais elle en est le membre principal, essentiel et indispensable. Dès lors aucune activité du Corps épiscopal, soit dans un Concile, soit en dehors d'un Concile, sans l'union étroite avec la Tête ; en d'autres termes, dans l'Église du Christ aucune activité hiérarchique légitime sans la communion avec le Saint-Siège : communion implicite ou explicite, affirmée ou

sous-entendue, peu importe, mais communion vraie et entière du corps avec la tête. En séparant le Pape du Concile œcuménique, on fait une hypothèse absurde, car sans le Pape, il n'y a pas de Concile œcuménique. L'Église est un véritable Corps vivant ; le Pape est la Tête, le Chef visible de l'Église ; on ne peut donc mettre le corps d'un côté et la tête de l'autre.

3. — Ce pouvoir épiscopal ainsi entendu s'exerce d'abord par chaque évêque dans son église particulière. Le diocèse est une cellule vivante de la grande Église universelle. On se ferait une très fausse idée de ce pouvoir en comparant l'Évêque à un préfet de département ou à un gouverneur de province : celui-ci représente le pouvoir central et tient de lui toutes ses prérogatives. L'Évêque, au contraire, représente non pas le Pape, mais Jésus-Christ ; il est soumis au Pape, doit être en communion avec lui comme nous l'avons dit plus haut ; mais il n'est pas son délégué : il règne, il a son trône, sa cathédrale ; il est juge et docteur de son Église ; il exerce un pouvoir ordinaire sous la dépendance du prince des Pasteurs.

4. — Mais le pouvoir épiscopal ne se limite pas à l'Église particulière : l'Évêque est membre du Corps épiscopal de l'Église universelle ; dès lors il participe à cette sollicitude œcuménique, sous la dépendance et dans les limites que nous avons dites plus haut. C'est qu'en effet le Christ n'a pas choisi un seul apôtre, mais douze. Pierre sera leur chef, mais tous les douze participent au souverain magistère : ils sont pasteurs et docteurs. De même que Pierre leur chef aura son successeur qui sera chargé de paître tout le troupeau ; le Collège des Douze se perpétuera, *en vertu de la même volonté du Christ*. Comme le rappelait Pie XI dans son Encyclique du 28 février 1926 : « Ce n'est pas seulement à Pierre dont nous occupons le siège, mais en même temps à tous les Apôtres dont vous êtes les successeurs que le Maître a ordonné d'aller par tout le monde prêcher l'Évangile à toute créature. »

5. — Ce pouvoir épiscopal universel qui s'exerce d'une façon permanente par la hiérarchie dispersée dans tout l'univers, reçoit son expression solennelle dans un Concile œcuménique. Les membres de ces assemblées, les Pères du Concile, ne remplissent pas là l'office de conseillers : ils sont juges et docteurs ; ils définissent et approuvent. Sans doute le Souverain Pontife, leur Chef, définit

et promulgue solennellement la définition, mais l'acte conciliaire est l'acte de toute l'assemblée ; c'est tout le Concile qui définit et non pas seulement le Souverain Pontife, comme dans le cas d'une définition pontificale.

Nos Frères séparés ne peuvent donc reprocher à l'Église romaine d'avoir absorbé, au profit du successeur de Pierre, tout pouvoir hiérarchique et d'avoir pratiquement dépossédé les successeurs des Apôtres. Depuis le XVI[e] siècle les nécessités de la controverse nous ont amenés dans l'enseignement populaire à accentuer le principe d'unité de l'Église visible ; mais l'impression fâcheuse que nos Frères séparés pourraient en éprouver est superficielle et disparaît devant l'examen attentif de l'enseignement catholique.

6. — Mais à quoi bon, selon la doctrine catholique romaine, ces deux organes ? La raison péremptoire en est l'institution positive du Christ, connue par l'Écriture Sainte et la Tradition vivante. Mais cette volonté divine n'est pas arbitraire et peut se justifier dans l'économie chrétienne. C'est qu'en effet l'Église du Christ a un double idéal à réaliser : sa puissance d'expansion et de rayonnement doit être illimitée : pour toutes les races et sous toutes les latitudes, la triple fonction de docteur, de roi et de prêtre que le Christ a transmise à son Église doit s'exercer pleinement ; il y aura partout des Évêques, Docteurs et vrais Pasteurs, revêtus de la plénitude du sacerdoce, responsables devant le Christ de leur troupeau ; qui connaîtront leurs brebis et que leurs brebis connaîtront. Mais si l'Église doit être universelle et catholique, elle doit être fortement une et son unité de doctrine, de vie sacerdotale et de gouvernement doit être d'autant plus solidement constituée que son expansion catholique est plus grande. Il y aura donc un centre d'unité inébranlable *(principium unitatis et visibile fundamentum*, dit le Concile du Vatican), dépositaire de la plénitude de ce pouvoir du Christ, grâce auquel toutes ces Églises particulières, humainement parlant si diverses, se maintiendront dans la parfaite unité de l'Église du Christ : Pierre est le fondement visible et vicarial de cette unité.

(A suivre). Dom LAMBERT BEAUDUIN O. S. B.

La Lutte pour l'Ame du Peuple Russe.

par le Prof. NICOLAS ARSENIEW. (1)

Tel est le sens des événements actuels de Russie. Cette lutte dépasse en importance tous les faits d'ordre politique et social ; elle leur est sous-jacente, elle constitue le fond contre lequel ils viennent battre, la résultante dernière de tout ce qui se passe à la surface.

La persécution a changé de méthode, mais elle est encore vigoureuse, inflexible, sans pitié et peut-être même est-elle systématique. Évêques et prêtres sont saisis et séparés de leur troupeau. Pendant l'année dernière seulement, 35 évêques ont été exilés de Moscou ; 14, de Kiev. C'est aller contre la loi que d'enseigner la religion à qui n'a pas 18 ans ; toutes les écoles religieuses, les séminaires et les universités de l'Église orthodoxe ont été, naturellement, supprimés. On pourrait multiplier les faits à l'infini.

Mais plus l'athéisme s'enracine, plus la persécution devient féroce et plus la manifestation de la foi est profonde. De toutes ses forces, la foi de l'Église s'attache comme à un point central à celui qui est le plus paradoxal, le plus incroyable, le moins acceptable à l'esprit humain parmi tous ses dogmes, mais qui est , en même temps, le cœur et la base de toute la foi, le centre où se fixe sa contemplation, la source de sa force spirituelle : La Résurrection du Christ. Au milieu de la persécution, l'Église de Russie éprouve la puissance du Seigneur ressuscité. A toutes les époques, la foi au Ressuscité a été le point central dans la croyance de l'Église orthodoxe, comme il fut la base et l'essence de la prédication apostolique : La révélation de la Vie Éternelle ! La Résurrection du Christ est pour le Christianisme une question de vie ou de mort. « Si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre prédication n'a pas de sens ; notre foi également est vaine. Mais maintenant le Christ est ressuscité des morts, prémices de ceux qui reposent »

(1) Cf. *Irénikon*, t. IV, 2-4. Monsieur Arseniew est membre de l'Eglise Orthodoxe.

ainsi écrivait Paul aux Corinthiens. « Dieu nous a donné la Vie Éternelle et cette Vie est dans son Fils » (I Jean, V, 11.) Cette foi constitue le centre d'inspiration et tout l'espoir de l'orthodoxie.

Elle y concentre ses regards, elle la contemple avec admiration, ferveur et enthousiasme. Tout le long de l'année — en union avec le mystère de la Croix — elle demeure le sujet principal de sa contemplation, de sa joie, de son action de grâces, de son adoration, et en particulier de la fête de Pâques.

« Nous chantons la mort de la mort, la ruine de l'enfer, l'aurore d'une vie nouvelle, de la vie éternelle. » « Le Christ est ressuscité des morts ; en mourant, il a vaincu la mort et donné la vie à ceux qui gisaient dans la tombe. » « Buvons l'eau de la nouvelle fontaine jaillissante ; non pas du rocher aride, mais du tombeau du Sauveur, devenu le puits, d'où l'eau rejaillit à la vie éternelle. » « Aujourd'hui, toute créature s' est réjouie et a poussé des cris de joie : car le Christ est ressuscité et l'enfer est fermé. »

Comme on le voit, il n'est que naturel à l'Église russe persécutée de trouver sa force et son secours dans ce qui constitue le centre d'inspiration de toute sa vie et de tout son amour, de sa foi et de son espérance. Mais elle ne fait pas que s'attacher à ce qui est l'héritage le plus sacré qu'elle ait reçu de ses pères et de ses ancêtres et qu'elle doit passer à ses descendants : à elle il a été donné de « réaliser » à nouveau la Résurrection du Seigneur. Non pas, naturellement, en ce sens qu'elle ait découvert quelque nouvel article de foi, mais plutôt en ce qu'elle a reçu la grâce de revivre la vie des premiers temps du Christianisme. La force et la puissance du Seigneur, la plénitude de sa grâce et de sa révélation illuminent d'en-haut épreuves et souffrances. Le trésor est porté dans des vases de terre et son éclat les traverse. Persécutés, les Chrétiens de Russie ont appris par leur expérience à « réaliser » d'une nouvelle façon et profondément ces mots de l'Apôtre : « Nous sommes morts et voici que nous vivons... nous sommes tristes et cependant toujours joyeux... nous sommes poursuivis, mais non abattus ; frappés, mais non détruits ; portant dans notre corps la mort de Jésus, pour que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle. »

C'est un souffle de christianisme primitif qui passe à travers l'Église de Russie. N'évoquons-nous pas des souvenirs des pre-

miers temps chrétiens, à la vue d'une multitude de confesseurs emprisonnés, et des fidèles qui leur apportent des présents — nourriture et vêtements — pour soulager leur vie de prisonniers, dans la Russie soviétique, avec les terribles privations qu'elle impose ?

Ou quand nous apprenons que les écoles théologiques pour la formation du clergé étant supprimées, « les prisons sont maintenant nos écoles théologiques ; avoir souffert pour la foi constitue la meilleure préparation au service de l'Église, » cet esprit n'est-il pas apparenté à celui du christianisme primitif ? Les prêtres sont pris pour la plupart dans les rangs de la classe cultivée et déjà d'un certain âge : docteurs, professeurs, ingénieurs, hommes de loi. Ainsi la confession de la foi au milieu des souffrances est la marque d'une décision mûrement réfléchie.

On croit encore entendre, comme en écho, les paroles de S. Paul qui, malgré les fers de la prison, se sent intimement uni à ses bien-aimés Philippiens, quand on nous rapporte ces mots d'une lettre d'un évêque arraché à son troupeau et exilé, à 3 degrés de atitude nord, dans le cercle Arctique, à l'extrême-nord de la Sibérie. Il leur reste étroitement uni. « Lorsque, écrit-il, durant la célébration de l'Eucharistie, je trace le signe de la croix dans les quatre directions, alors, en esprit, j'ai devant les yeux tout mon troupeau, tous mes bien-aimés, vous tous et l'univers entier. »

Spécialement éloquente, la petite anecdote suivante, rapportée de Russie soviétique, pour témoigner de ce sentiment de joyeux enthousiasme dans le Seigneur ressuscité. Elle comporte plusieurs versions, avec de légères différences de l'une à l'autre ; elle semble tout à fait véridique ; de toutes façons, elle caractérise, d'une manière splendide, le sentiment religieux, dans la Russie actuelle. Le fait, dit-on, s'est passé, il y a quelques années.

Dans une grande salle de réunion publique, à Moscou, le camarade Lounatcharsky, commissaire bolchevik pour l'Instruction Publique, donnait une conférence, où il attaquait la croyance en Dieu. « Cette croyance surannée, disait-il, est un reste de la conception capitaliste de la Société, mais maintenant elle est complètement détruite ; il est facile d'en prouver l'inutilité. » Le conférencier prenait un tel plaisir à ce jeu que, plein de confiance en lui-même, après avoir terminé, il autorisa la discussion sur son

sujet, mais en stipulant que l'orateur ne devrait pas dépasser 5 minutes. Quiconque voulait adresser la parole à l'assemblée devait donner son nom. Un jeune prêtre s'avance : c'est un homme jeune, entièrement rasé, d'allure plutôt timide et gauche, le type du curé de campagne. Lounatcharsky le regarde de haut : « Attention, pas plus de 5 minutes ! » « Oui ! je sais ; je ne serai pas long. » Le prêtre monte alors sur l'estrade et s'adresse à ses auditeurs : « Mes frères, mes sœurs , *Christos voskresse* ! — Le Christ est ressuscité ! » (C'est le souhait solennel de Pâques, que tout le monde échange, dans la nuit sainte.) Et, comme un seul homme, toute l'assemblée répondit : « Le Seigneur est vraiment ressuscité » (c'est la réponse ordinaire). « J'ai fini, je n'ai rien à ajouter, » dit le prêtre. La réunion prit fin de suite. La conférence du camarade Lounatcharsky était manquée.

Cette histoire est caractéristique car, dans ce souhait confiant de Pâques « Le Christ est ressuscité ! Oui, le Seigneur est vraiment ressuscité ! » nous avons tout ce qui est l'essence de la foi de l'Église orientale.

L'enthousiasme de la Résurrection du Seigneur, l'affirmation de sa puissance et de sa victoire qui sont apparues, quand il a détruit la mort, l'avènement de la vie éternelle, d'une ère nouvelle, d'une nouvelle période dans l'histoire universelle qui commence à la Résurrection du Christ (car cette résurrection du Christ est la semence de vie éternelle, jetée dans la vie de ce monde, l'espoir de la régénération future de toute la création), cet enthousiasme pour la puissance du Seigneur ressuscité, qui ne peut être ni régie ni mise en échec par la puissance de la mort, de la corruption et du mal (qui maintenant a, extérieurement, le dessus en Russie soviétique), cette expérience constitue l'aspect fondamental, caractéristique de ce renouveau de la vie religieuse qui, en Russie, gagne en largeur et en profondeur.

Dans l'épreuve et la souffrance, l'élément essentiel de cette foi est apparu. Et quelque chose de plus s'est révélé : la nature organique de l'Église. On peut essayer d'enlever les pasteurs au troupeau, on peut exiler les évêques, mais le lien qui les unit persiste. Nous avons vu avec quelle force l'évêque, qui se trouve à 3 degrés de latitude nord, dans le Cercle Arctique, se sent uni, dans la prière, au reste de l'Église. Et, pour compléter ce qui précède, nous pouvons nous référer à une autre lettre fort remarquable, écrite du

sud de la Russie, au début de cette année : le corps entier des fidèles y est présenté comme le gardien de la foi.

L'Église de Russie partage les souffrances, la Croix du Sauveur, et elle a aussi comme un avant-goût de sa gloire. La lutte est dure, surtout pour qui considère ces générations entières d'enfants violemment privées de nourriture religieuse et à qui l'on a inoculé l'athéisme. C'est là le grand, le plus sérieux danger : des générations entières de jeunes gens ont été systématiquement privées d'aliments religieux. C'est pourquoi, de tout notre cœur, de tout l'effort dont notre esprit est capable, de toutes nos forces, nous devons prier Dieu et nous efforcer de travailler jusqu'au bout, pour que cet état de choses prenne fin le plus tôt possible — demain, s'il se peut, ou même cette nuit. Et nous devons comprendre que, de l'issue de cette bataille, qui se livre autour de l'âme du peuple russe — pour ou contre Dieu — dépend tout son avenir.

Mais cette lutte n'est pas circonscrite au seul peuple russe : elle est de la plus haute importance pour toutes les nations, surtout pour tout l'ensemble du Christianisme. Non pas seulement dans le sens de *tua res agitur*, dans ce sens qu'il y a bataille contre un ennemi commun, pour repousser les assauts de sa puissance athée. Mais, cela mis à part (d'ailleurs cela est vrai, naturellement), il y a une raison encore plus profonde et plus élevée : L'Église de Russie a fait de nouveau l'expérience fondamentale qui constitue la base et l'essence de toute notre foi et de tout notre enseignement chrétiens ; l'expérience du pouvoir du Seigneur vivant, ressuscité ; de nouveau, elle a expérimenté le fait capital rapporté au monde par l'Évangile, la « bonne nouvelle » ; ce sens affiné, exubérant, débordant de sa vie triomphante, apparenté à l'enthousiasme que nous relevons dans la prédication des Apôtres, constitue peut-être la grande contribution que l'Église de Russie puisse, au milieu de ses souffrances, apporter aujourd'hui au monde chrétien moderne.

Il n'y a rien de neuf, mais c'est toujours nouveau, puisque cela est notre renouvellement. Car, dans la plénitude de Sa Vie, qui nous a été révélée (« Nous *avons vu* sa gloire », proclame l'Apôtre) nous prenons naissance : c'est la base et l'essence du Christianisme.

NOTE : M. le Professenr Arseniew a publié dans Irenikon-Collectien tome IV n° 3-4 son ouvrage « L'Eglise d'Orient » (N. D. L. R.)

Les Icônes dans l'Eglise Russe

par M. le Comte Georges DE BENNINGSEN.

(Suite.)

Après la chute de Byzance et la formation de l'Église autocéphale Russe, des artistes du XVe au XVIIe siècle, dans leur tentative d'exprimer par la peinture différents sujets théologiques, produisirent une série de nouvelles compositions ; les unes sont fort compliquées et les autres témoignent d'une influence occidentale très marquée.

Il est intéressant de suivre, dans ses différentes étapes, la représentation qui a été faite de Dieu le Père et de la Sainte Trinité. En général, Byzance ne représentait pas la première personne de la Sainte Trinité ; celle-ci était figurée par les trois anges qui visitèrent Abraham. Quand il était indispensable de représenter le Père, les artistes byzantins peignaient le Fils « qui est l'image du Dieu invisible » (Col. I, 15). Dans la vieille Russie cependant, Dieu le Père apparaissait sous les traits d'un vieillard à l'aspect majestueux et noble.

Parmi les icônes moins connues, il faut signaler celle de la Sainte Trinité — identique à celle du Missel romain qui illustre le « *Te Igitur* » : Dieu le Père a les mains tendues pour bénir le monde ; sous Lui, le Christ en Croix, et le Saint-Esprit est représenté sous la forme d'une colombe planant au dessus du Crucifié.

Du XVe ou du XVIe siècle, date l'icône communément appelée de la «Paternité ». Dieu le Père assis sur un trône, ayant à sa droite Notre-Seigneur (selon S. Marc, XVI, 19) et la Colombe au milieu des deux. Cette représentation de la Sainte Trinité, que l'on trouve aussi dans l'Église occidentale, semble favoriser la doctrine de la double procession, doctrine qui, fait étrange, était bien connue en Russie. Une autre interprétation de la Paternité suppose l'idée de la procession du Saint-Esprit par le Fils.

La pensée de représenter Notre-Seigneur comme la « Sagesse de Dieu » (selon S. Luc, XI, 49 ; S. Matth., XXIII, 34, et I Cor. I, 24) est byzantine. La « *Sophia* » ou Sagesse de Dieu était parfois

représentée comme l'Ange du Grand Conseil ou comme l'Emmanuel ; dans la vieille Russie, la Sagesse de Dieu était symbolisée par la Sainte Vierge. Dans l'Église catholique, la même idée se fait jour dans les textes liturgiques des merveilleux livres sapientiaux (Eccl. XXIV, 14, 16 ; Prov. VIII, 22-35).

La beauté et la diversité des icônes de la Vierge sont étonnantes. A la fin du XIX[e] siècle et au début de ce siècle-ci, un travail sérieux d'étude et de classification d'icônes a été entrepris par le Prof. Koudakoff, M. Likhachev et d'autres qui travaillèrent sous les auspices de la Curie Impériale pour l'iconographie russe. Dans son ouvrage principal sur l'iconographie de la Vierge, M. Likhachev retrace l'*origine* des différents types d'icônes. Il arriva non seulement à ce résultat, mais encore à fixer leurs *dates* approximatives, en les comparant aux sceaux d'éminents dignitaires byzantins, qui n'étaient rien autre souvent que les esquisses d'icônes vénérées. C'est ainsi que l'on découvrit que toutes les icônes vénérées en Russie n'étaient pas d'origine byzantine ; toutes les icônes du type « Tendresse », par exemple, sont d'origine latino-grecque.

Les icônes byzantines sont toujours l'expression graphique d'idées théologiques. La Vierge n'est pas représentée comme une Mère humaine, ainsi qu'en Occident, mais comme la Mère de Dieu, la Theotokos, la Reine du Ciel, la Médiatrice, celle qui intercède. L'Enfant, souvent représenté avec elle, est Dieu l'Emmanuel, la seconde Personne de la Sainte Trinité ; Il est souvent entouré d'un ovale ou d'un cercle reposant sur le cœur de la Vierge et symbolisant ainsi Dieu dans les sphères célestes ; lorsque l'auréole vient à manquer, l'idée pourtant demeure, alors même que la Vierge toucherait l'Enfant.

Tous les types byzantins de la Vierge peuvent être ramenés à quatre principaux :

1. — L'*Orante* ou la Vierge priant, les mains élevées. Nous trouvons ce type en Orient et en Occident. En Orient, c'était la fameuse icône-mosaïque de l'église Blacherne, à Constantinople ; en Occident, la mosaïque de Ravenne. En Russie, nous possédons le même type dans la fameuse mosaïque du « Mur indestructible », datant du XI[e] siècle, qui se trouve dans la cathédrale de Sainte-Sophie à Kief.

2. — Le second type de Vierge est celui de la *Deesis* ou la Vierge de l'icône de Chalcoprateia, église de Constantinople, près de Sainte-Sophie, dans laquelle on conserve la ceinture de Marie, Mère de Dieu. Dans cette icône, la Vierge se tient debout, à la droite de son Fils, un peu inclinée vers Lui, le priant pour le salut du monde. A Rome, nous voyons s'exprimer la même idée, dans la Sancta Maria della Cintura de l'Ara Cœli et, en Russie, ce type est représenté sur toutes les icônes *Deisoos*, peintes sur bois ou souvent gravées sur cuivre.

3. — Le troisième type est celui de la Vierge d'*Hodegetria*, ainsi appelé d'après la fameuse icône du Mont Athos. Cette icône représente la Vierge en trois quarts, tenant l'Enfant Jésus dans son bras gauche. La Madone de Cimabue de la « National Gallery » à Londres ainsi que d'autres peintures de l'Orient et de l'Occident appartiennent au même type. L'image miraculeuse de la Madone d'Istrie, une corruption italienne de l'*Hodegetria*, attribuée à S. Luc, est vénérée dans une église, près de Bologne. En Russie, quelques icônes fameuses sont du même type ; Notre-Dame de Smolensk ; Notre-Dame de Tikhvin, de Staraya-Boussa, appelée « La Vierge qui exauce vite » ; et la célèbre icône de Notre-Dame de Czenstokhovo en Pologne, vénérée par les Catholiques et par les Orthodoxes. Dans aucune de ces icônes, Notre-Seigneur n'approche sa joue de celle de la Sainte Vierge ; ce qui serait contraire aux traditions byzantines.

4. — Notre-Dame *Kyriotissa* ou Nicopéa — notre Mère céleste, Notre-Dame de la Victoire. La Mère de Dieu tient l'Emmanuel sur les genoux, bien qu'il semble plutôt que l'Enfant se soutienne par lui-même. En Russie, ce type est connu sous le nom d'icône Petcherskaya. La Vierge est parfois représentée avec les mains levées, comme dans le type de l'*Orante*; nous avons aussi l'icône connue en Russie sous le nom de « Znamenie » ou Signe. Ce nom doit son origine à une légende historique. Lorsqu'en 1170, Novgorod fut assiégée par une armée ennemie, ce fut cette icône de la Vierge qui fit savoir à l'archevêque de la ville que l'adversaire serait défait. En Orient, cette icône est connue sous le nom de « Notre-Dame de Panagios » ; elle est peinte sur le médaillon-bijou que portent les évêques, en guise de croix pectorale. Une icône du XX[e] siècle, du même type, se trouve à Saint-Marc de Venise.

Voilà donc les quatre types primitifs, mais à côté de cela, on trouve en Russie un grand nombre d'autres icônes, d'une composition inconnue à Byzance des premiers siècles. En toute première ligne, signalons l'icône surnommée de la « Tendresse » ; on y voit l'Enfant s'accrochant à sa Mère ; celle-ci semble vouloir le protéger contre les souffrances qu'Il devra endurer — souffrances qui sont parfois symbolisées par les instruments de la Passion. Mais comme ce type n'apparaît en Russie qu'aux XVe et XVIe siècles, tandis qu'en Italie il existait dès le XIIIe, nous devons évidemment reconnaître ici une influence occidentale.

La place nous manque pour parler ici des icônes portant des traces de l'influence occidentale. Nous devons pourtant remarquer qu'aux XIIIe et XIVe siècles Byzance et l'Italie étaient en contact fréquent. Des artistes grecs et crêtois travaillaient en Italie, spécialement à Venise et à Otrante ; les primitifs italiens s'inspirèrent de leurs œuvres ; d'autre part, les artistes grecs, empruntant de nouvelles idées aux Italiens, les transformèrent en art religieux.

Le grand Panselinos, un artiste qui décora plusieurs églises du Mont Athos vers 1530-1550, était le plus brillant représentant de l'école de peinture appelée Macédonienne. C'était réellement une période de renaissance pour l'art byzantin ; et comme les nouvelles idées d'iconographie avaient passé dans le génie des peintres d'icônes grecs, elles furent acceptées par tous les chrétiens orientaux et se répandirent rapidement dans tous les pays : les contrées balkaniques, la Moldavie et enfin la Russie.

L'icône connue, en Russie, sous le nom de « Passion » (Strastnàja) et, dans l'ouest, sous celui de N.-D. du Perpétuel Secours, diffère un peu du type primordial, mais elle est merveilleuse... L'Enfant Jésus tient le pouce de la Vierge entre ses deux mains et se détourne, comme effrayé par la vue des instruments de la Passion, qu'apportent deux anges.

Dans d'autres icônes, l'Enfant Jésus place ses mains autour du cou de la Vierge; quelquefois, Il touche son menton. Nous ne pouvons pas examiner tous les types, mais nous mentionnerons celui du « Comfort » ou « Consolation » : l'icône se trouve au monastère de Vatopedi du Mont Athos, — la Vierge baisant la main de son Fils.

L'origine de cette admirable icône n'a pas encore été déterminée, bien qu'elle soit visiblement occidentale, mais il est intéressant de remarquer qu'une composition analogue est retrouvée dans une fresque du XIIIe siècle, à Montmorillon, en France.

La Russie possède plus de deux cents icônes miraculeuses de la Vierge. De merveilleuses légendes y sont attachées : ces icônes apparurent souvent d'une façon miraculeuse, flottant parfois sur les eaux, apparaissant au tronc d'un arbre, se dessinant sur quelque mur. Dans chaque grande crise de l'histoire russe, une des icônes miraculeuses de la Vierge intervient pour sauver le pays, qui lui était si dévoué. Notre-Dame du Don accompagnait les troupes russes, sur les champs de bataille de Koulikhovo où les forces tartares furent brisées ; N.-D. de Vladimir sauva, en plusieurs circonstances, Moscou des invasions tartares ; N.-D. de Kazan accompagna les francs tenanciers de Minine et Pojarskij qui affranchirent la Russie des Polonais, en 1613. Avant la bataille de Borodino (1812), N.-D. de Smolensk fut portée en avant des troupes.

La plupart des icônes furent et sont encore vénérées, beaucoup portent des noms particuliers fort beaux et touchants : « Ciel rempli de Grâces, Douce fleur parfumée, Mur indestructible, Joie de toutes les souffrances, Dispensatrice de la Vie, Buisson ardent, Joie inattendue, « Sophia », la Sagesse de Dieu, Avocate des Pécheurs, N.-D. des trois Joies, N.-D. de la Tendresse, Consolation des Affligés, Celle qui guérit ». — Beaucoup de ces noms doivent être familiers aux catholiques, puisqu'ils reviennent dans les Litanies de la Sainte Vierge.

Il faut remarquer que les Russes vénèrent non seulement les icônes de la Russie ou de l'Orient orthodoxe, mais aussi quelques images spécialement vénérées en France, en Italie et en Espagne ; par exemple, Notre-Dame de Lorette, en Italie ; l'icône appelée « Jérusalem », se trouvant à Notre-Dame de Paris; l'icône « Abul » en Espagne, et d'autres encore.

Nous ne pouvons nous arrêter davantage sur la manière dont Dieu, la Vierge et les Saints sont représentés dans les icônes, ni parler des magnifiques compositions religieuses qui ornent les vieilles églises. Il suffit de dire que, peut-être dans aucun autre pays, les textes bibliques n'ont été rendus d'une façon plus réelle

et plus compréhensible que dans les Églises russes ; en outre, le sens de la mesure et le sentiment inné du beau créèrent chez les peuples une certaine tendance à idéaliser la réalité.

Nous avons lu récemment une brochure éditée par un Français, dans laquelle il dit avoir découvert que, dans deux contrées aussi distantes l'une de l'autre que la Russie et l'Irlande, S. Christophe était représenté avec une tête de chien. L'auteur put établir que le symbolisme venait du Mont Athos, et que la tradition rapportait que ce saint appartenait à une tribu sauvage et qu'il fut enrôlé dans une des légions romaines, où il devint chrétien et fut martyrisé. Les hommes de cette tribu paraissaient si sauvages et possédaient une chevelure si abondante que la légende en fit une race spéciale d'hommes-chiens ; cette légende existe actuellement en Irlande et au Mont Athos. Bien qu'au XVIIIe siècle les autorités ecclésiastiques, considérant de telles icônes comme irrévérencieuses, aient ordonné leur destruction, l'auteur du présent article put lui-même en voir une dans une église perdue dans les monts Ourals. Ce qui est surtout intéressant, c'est qu'en général les Russes n'associent pas S. Christophe à la race des hommes-chiens, mais conservent jalousement une bien belle tradition : Ils considèrent ce saint comme étant un soldat romain d'une si grande beauté que Dieu, entendant sa prière, lui donna une tête de chien, comme sauvegarde contre la tentation de vanité.

Quoique les icônes ne dussent pas porter trace de l'individualité des artistes, la Russie possède cependant plusieurs écoles de peinture et les experts peuvent les distinguer, non seulement par les divergences des coloris et des dessins, mais aussi par les proportions des figures et la grandeur des planchettes employées.

Cela dépasserait les bornes de cet article de donner, ne fût-ce qu'un court résumé, sur les écoles de Kief, Sousdal, Nogvorod, Moscou et sur la brillante et florissante école de Strogonov, ou d'étudier quelques-uns des peintres dont les noms ont été conservés par les chroniques ; cependant, notre article serait incomplet si nous omettions de donner un aperçu d'une des branches les plus intéressantes du travail russe — celle de la peinture d'icônes.

Dans certaines parties de la Russie, et spécialement dans la province de Vladimir et près de Moscou, des villages entiers se sont spécialisés pendant des générations dans cet art. En été, les

paysans travaillent activement dans leurs champs ; mais, durant les longs mois d'automne et d'hiver, dans chaque isba (hutte de bois) des villages entourés de neige, de rudes et grossiers doigts manient adroitement des pinceaux primitifs, peignent avec une sûreté et une délicatesse de touche, qui pourraient être difficilement égalées par les artistes les plus habiles. A la lumière incertaine de pauvres petites lampes à huile, ils mélangent et composent leurs couleurs, et peignent leurs graves Christs mystiques, leurs Madones aux grands yeux tristes, leurs Anges et leurs Saints. — Qui le leur enseigna ? C'est un art dans lequel chaque ligne, chaque trait est de pure tradition, tradition qui remonte à Byzance.

Le procédé cher aux Russes, dans la peinture d'icônes, est très curieux. Chaque famille s'est spécialisée dans un certain domaine. Ainsi, dans une hutte on prépare les planchettes ; lorsque celles-ci sont bien polies, on les passe à une autre famille, qui dessine le contour et dispose le fond ; les figures et les mains sont peintes dans une autre hutte ; une famille spéciale possède et garde le secret de la délicate dorure et, en dernier lieu, l'icône passe aux mains des artisans, qui la polissent et la vernissent. Elle est alors prête et du village elle passe au marché, où les demandes sont nombreuses.

Les icônes se trouvent partout en Russie : elles jouent un rôle important dans tous les stages de la vie d'un Russe. La mère pend une petite icône au dessus du berceau de son enfant ; et souvent cette icône, symbole de la bénédiction maternelle, était gardée pieusement par un homme, durant toute sa vie et elle l'accompagnait à son dernier repos. Nous, Russes, nous nous souvenons comment lorsqu'étant petits écoliers, nous allumions pieusement des bougies devant telle ou telle icône, particulièrement vénérée, avant par exemple, d'affronter l'épreuve d'un examen. Avant le mariage, le fiancé et la fiancée étaient bénis par leurs parents avec des icônes du Christ et de sa Sainte Mère. Ces icônes décoraient aussi le plus beau coin de la maison russe, appelé « le coin rouge » dans l'ancienne Russie; ce coin était considéré comme une place d'honneur, où les hôtes distingués étaient priés de s'asseoir ; c'est aussi « sous les icônes » que l'on étendait le corps d'un membre de la famille qui était mort.

Nous savons peu de choses de l'état actuel de la religion dans

la contrée, appelée jadis la « Sainte Russie » ; les nouvelles qui nous arrivent sont si contradictoires qu'il est impossible de se former une opinion bien claire. Nous savons seulement que, sur le sol russe, une guerre incessante est menée contre le christianisme, et que les croyants endurent une persécution qui ressemble à celle des premiers jours de l'ère chrétienne. La foi du peuple survivra-t-elle ? ou bien le Grand-Empire du Nord deviendra-t-il la contrée de l'athéisme militant, avec Marx comme dieu et Lénine comme prophète ? Qui saurait le dire ?

L'horizon est sombre, cependant nous gardons dans nos cœurs l'espoir qu'au moment critique, la Mère de Dieu, qui n'a pas oublié son pays aimé, interviendra une fois encore et, déployant son voile sur la Russie, sauvera la contrée qui eut pour elle, de tout temps, une dévotion particulièrement pieuse.

Judaïsants et Crypto-Juifs en Russie.

par M.-R.

C'est une question encore mal éclaircie que celle de l'action du judaïsme sur la vie religieuse des pays russes ; tout ce qu'on en peut savoir laisse croire seulement qu'elle fut considérable et que, peut-être, elle n'a pas cessé de se prolonger, depuis l'entrée des Slaves Russes dans la famille chrétienne jusqu'à nos jours.

Au moment où Vladimir baptise son peuple, la chronique ancienne nous dit qu'il hésita entre le christianisme de rite latin, le christianisme de rite grec, l'islamisme et le *judaïsme*. L'intervention de ce dernier facteur paraîtra bien naturelle, si l'on se rappelle qu'à ce moment la principauté kiévienne avait à son flanc oriental un puissant empire, celui des Khazars, où la religion d'Israël avait été adoptée officiellement. Qu'un bond nous transporte à la période qui précède immédiatement la Grande Guerre et nous trouverons en Russie près de cent mille judaïsants, les *Soubbotniki*, ou fervents du sabbat, en majorité paysans. Dans l'intervalle, au XIIIe siècle, toute l'orthodoxie se trouve ébranlée, à Novgorod comme à Moscou, par une hérésie dite des *Ju-*

daïsants, qui contamine jusqu'aux plus hauts degrés de la hiérarchie. On se rappellera aussi que le premier hérétique désigné par les Chroniques russes est un certain Adrien de Kiev, « moine circoncis », nous dit-on.

Il semble bien que tous ces faits ne puissent être considérés isolément et qu'ils sont comme les anneaux d'une chaîne, mais d'une chaîne que l'état actuel de la science est loin de nous permettre de reconstituer intégralement. Il n'en reste pas moins qu'il peut être très fructueux, pour l'avenir des recherches, de les orienter, comme le propose M. Robert Eisler (1), en admettant que des Khazars aux Soubbotniki, en passant par les hérésiarques de Kiev, de Novgorod et de Moscou, il y a un seul et même courant juif, qui se glisse sous et à travers l'orthodoxie russe. Svietoslav avait détruit, au Xe siècle, l'empire khazar, il avait voulu exterminer le judaïsme, mais il semble possible que plus d'un khazar ait gardé secrètement sa foi, tout comme les *Maranos* espagnols, auxquels on donna à choisir entre le baptême ou la mort. De là, des crypto-judaïsants dont les générations se seraient succédé et n'auraient pas manqué de développer une activité de propagande, chaque fois que l'occasion semblait favorable.

* * *

De toutes façons, le point culminant de l'action des judaïsants en Russie est le XIIIe siècle. La crise débuta dans la République de Novgorod. L'indépendance de la ville était menacée par le grand duc de Moscou, Ivan III, et elle cherchait appui auprès de Casimir IV, à la fois Grand Duc de Lithuanie et Roi de Pologne. Cet appui n'était pas sans inquiéter une grande partie du clergé orthodoxe. Casimir était catholique, on savait que sa politique tendait à l'Union des Églises et que son aide, qu'on acceptait pour éviter un danger immédiat, n'était pas tout à fait désintéressée.

Un Juif, un certain Zacharie de Kiev, médecin du prince

(1) « Les origines de la traduction slave de Josèphe Flavius. » *Revue des Etudes Slaves,* Tome VII, 1927, fasc. 1-2.

Michel Olelkovitch, se trouvait alors à Novgorod. Très intelligent, comme beaucoup de sa race, il exerçait autour de lui une profonde influence. Sa situation le mettant à l'abri, il ne se gênait pas d'enseigner, à qui voulait l'entendre, que la Trinité était un dogme absurde, que Jésus n'était ni Messie ni Fils de Dieu et qu'il fallait revenir à la foi de l'Ancien Testament.

Il fit tant et si bien qu'il réussit à convertir nombre de gens, en particulier trois protopopes et plusieurs clercs. Devant ces conversions si rapides, il est permis de se demander si l'aide financière du Grand Duc de Moscou ne jouait pas un rôle. Il avait intérêt à mécontenter Casimir. Ruiner ses tentatives d'union en introduisant une foi nouvelle, c'était le décourager d'aider Novgorod et par là retirer à la ville son appui. C'était aussi complaire à une partie du clergé orthodoxe qui, dans son hostilité pour l'Union, semble bien avoir été jusqu'à penser qu'un moyen d'y échapper était d'adhérer au judaïsme. De toutes façons, la politique d'Ivan III fut pour beaucoup dans le progrès de l'hérésie.

Il laissa installer à Moscou, en 1480, dans la grande église de la Résurrection et de Saint-Michel, deux protopopes convertis, qui firent une intense propagande et amenèrent à eux de hautes personnalités, entre autres, Hélène, la belle-fille du Grand Duc et son fils Dimitri. Lorsque le métropolite de Moscou mourut, ce fut un crypto-juif, Zozima, qui fut nommé (1489).

L'hérésie, à ce moment, atteignait son apogée. Le Souverain la permettait, il paraissait même la souhaiter. Une opposition se faisait jour cependant dans le clergé. Elle avait, à sa tête, Gennadii, le nouvel évêque de Novgorod.

Gennadii ne cessait de dénoncer le mouvement. Sur ses instances, un concile se réunit, puis un synode général. Il en appela au Grand Duc, mais celui-ci sévit mollement, il exila une ou deux personnes pour des blasphèmes publics. Autour de la courageuse attitude de Gennadii, la réaction s'organisait et prenait des forces. L'abbé Iosif de Volokolamsk, dans une réunion, accusa un jour Zozima avec tant de succès, que le métropolite dut résigner « volontairement » ses fonctions.

C'était un grand coup de porté. Malgré tout, ce fut en dernier lieu la lutte de deux femmes qui trancha la question.

* * *

Sur l'avis du Cardinal Bessarion, promoteur ardent de l'Union des Églises, le pape Sixte IV avait proposé au Grand Duc de Moscou, qui était veuf, d'épouser sa pupille, Zoé Sophie, nièce orpheline du dernier empereur de Byzance.

Ivan III avait accepté la proposition, tout en restant décidé à se méfier de la politique unioniste du Pape. A peine mariée, Zoé Sophie abandonna d'ailleurs le catholicisme pour l'orthodoxie, ruinant ainsi les espérances de Sixte IV.

Dès les premières années de son mariage, une lutte sourde éclata entre elle et Hélène, belle-fille du Grand-Duc et mère de l'héritière du trône. Zoé Sophie voulait assurer la succession à son fils Vassilii. L'empire que son charme exerçait sur Ivan lui permettait de tout espérer. Il ne résista pas à cette influence persistante et, le 11 août 1502, il proclama Vassilii héritier et le même jour fit incarcérer Hélène et Dimitri.

L'hérésie d'Hélène et de son fils, qu'Ivan avait non seulement tolérée mais encouragée, servit de prétexte à cette mesure. Pour justifier sa conduite, il se mit à sévir brusquement contre les partisans du judaïsme. Il laissa un concile d'évêques édicter des mesures féroces.

Les crypto-juifs furent brûlés vifs dans des cages de fer, après qu'on leur eut arraché la langue. Les moins compromis furent exilés.

Beaucoup s'enfuirent en Pologne et en Lithuanie...

* * *

Ainsi fut brisé soudain et d'une manière terrible un mouvement, qui avait connu la faveur d'un Grand Prince et d'un Métropolite de Moscou et qui sembla faire dévier pour toujours l'orthodoxie russe.

On a peine à penser que cette redoutable aventure fut courue en partie parce que la question de l'Union des Églises se posait de telle sorte, qu'elle ne paraissait pas exempte d'arrière-pensées politiques. Et c'est ainsi que Moscou eût préféré l'hérésie à une rentrée dans le giron de l'Église, qui eût compromis son indépendance politique par rapport à la Pologne voisine.

Pour que l'Union soit désirable et non plus redoutable, il faut une parfaite droiture d'intention et une absolue rectitude de moyens, chez ceux qui s'en font les apôtres. Agir autrement, c'est donner à nos frères la tentation de mettre leur main dans celle de leur pire ennemi, pour éviter de la placer dans celle que nous leur tendons.

---

1. Documents.

La Pentecôte dans le rite byzantin.

L'Église latine célèbre, au jour de la Pentecôte, la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, et, huit jours plus tard, elle célèbre une autre fête, d'institution relativement récente, en l'honneur de la Très Sainte Trinité. Dans le rite byzantin, une seule fête commémore les divers aspects inséparables du mystère de la Pentecôte : c'est la descente de la Sainteté divine pour unir tous les peuples dans la confession de la Trinité.

L'énoncé seul inclut la mission, la personnalité, la consubstantialité de l'Esprit Saint : Celui-ci a, dès ce jour, une œuvre à accomplir et les fidèles doivent s'abandonner à son action. Comment s'accomplit cette œuvre ? L'Esprit Saint sanctifie les âmes en se communiquant à elles ; elles vivent dès lors de la vie du Christ et vivre de la vie du Christ, c'est connaître et aimer Dieu comme notre Père : c'est donc l'union à la Sainte Trinité. Mais pour se rendre dignes du don du Saint-Esprit, les fidèles doivent demander plus instamment que de coutume la rémission de leurs péchés et adorer le mystère qui s'accomplit en eux en fléchissant les deux genoux, ce qui ne se fait, dans la liturgie orientale, à aucun autre jour de l'année ecclésiastique.

Une seconde idée exprimée dans l'office de ce jour, c'est que les apôtres seuls ont reçu le Saint-Esprit pour le donner aux fidèles : celui qui, délibérément, chercherait le don du Saint-Esprit en dehors de l'Église, n'arriverait pas à participer à la vie divine et à devenir fils de Dieu.

Nous ne pouvons songer à donner ici toutes les pièces propres de cette fête : pour le seul jour de la Pentecôte, elles occupent 45 pages in-folio. Nous nous sommes limité aux chants propres des vêpres du samedi soir, et à deux des grandes prières « de la génuflexion » des vêpres du dimanche.

I. *Vêpres du samedi soir.*

Nous célébrons la Pentecôte, l'avènement de l'Esprit, l'échéance de la promesse, le terme de notre espoir, le très profond mystère, si grand et si vénérable. C'est pourquoi nous Vous crions : « Gloire à Vous, Seigneur, Créateur de toutes choses ! »

Par le don de langues étrangères Vous avez renouvelé vos disciples, ô Christ, pour en faire ainsi vos hérauts, Verbe et Dieu immortel, qui accordez à nos âmes votre grande miséricorde.

L'Esprit-Saint est l'auteur de tous les dons : il insuffle les prophéties, il rend parfaits les prêtres, il enseigne la sagesse aux illet-

trés, il proclame des pêcheurs maîtres en la science divine, il rassemble toute l'Église dans l'unité. O Consolateur, consubstantiel au Père et au Fils, et siégeant sur le même trône, gloire à Vous !

Nous avons vu la vraie lumière, nous avons reçu l'Esprit céleste, nous avons trouvé la vraie foi. Adorons la Trinité indivisible, car c'est elle qui nous a sauvés.

O notre Sauveur, par les prophètes Vous nous avez annoncé la voie du salut, et la grâce de votre Esprit a brillé dans vos apôtres. Vous êtes le Dieu suprême, après ce temps et dans les siècles Vous êtes notre Dieu.

Dans votre sanctuaire je Vous chante, Sauveur du monde, et je fléchis les genoux pour adorer votre puissance invincible, le soir, le matin et au milieu du jour, et en tout temps je Vous bénis, Seigneur.

Dans votre sanctuaire, fidèles, nous nous agenouillons d'esprit et de corps, et nous Vous célébrons, Seigneur, Père sans principe, Fils également sans commencement, coéternel et très saint Esprit, qui éclairez et sanctifiez nos âmes.

Chantons la Trinité consubstantielle, Père et Fils et Saint-Esprit, car c'est ainsi que l'ont annoncée les prophètes, les apôtres et les martyrs.

Venez, peuples, adorons la divinité en trois personnes, le Fils dans le Père avec le Saint-Esprit ; car, en dehors du temps, le Père a engendré le Fils coéternel qui partage son trône, et l'Esprit-Saint était dans le Père, glorifié avec le Fils, une seule puissance, une seule substance, une seule divinité, devant laquelle nous nous prosternons, en disant : « Dieu Saint, Vous qui avez créé toutes choses avec la coopération du Saint-Esprit ; Saint Fort, par qui nous avons connu le Père, et par qui l'Esprit-Saint est venu dans le monde ; Saint Immortel, Esprit Consolateur, qui procédez du Père et Vous reposez dans le Fils ; Sainte Trinité, gloire à Vous ! »

Seigneur, lorsque Vous avez envoyé votre Esprit sur vos apôtres réunis, les enfants d'Israël, témoins de ce fait, furent pris d'une grande crainte, car ils les entendaient prêcher en d'autres langues étrangères, selon que l'Esprit le leur inspirait. Les ignorants devinrent instruits et ils gagnèrent les peuples à la foi en annonçant les mystères divins. C'est pourquoi nous Vous chantons : « Gloire à Vous, Seigneur, qui êtes apparu sur la terre, et qui nous avez sauvés de l'erreur ! »

Le peuple, ne comprenant pas la force du Très Saint-Esprit descendu sur les apôtres, prit pour de l'ivresse la nouveauté des langues ; mais nous, Seigneur, fortifiés par elles, nous disons sans cesse : « Ami des hommes, nous Vous en prions, ne retirez pas de nous votre Saint-Esprit ! »

Seigneur, la descente du Saint-Esprit, remplissant les apôtres, leur donna de parler des langues étrangères ; les incroyants crurent à une ivresse, pour les croyants ce fut une médiation de salut. O Ami des hommes, nous Vous en prions, faites que sa venue nous sauve, nous auss .

Roi céleste, Consolateur, Esprit de vérité, qui êtes partout présent et remplissez toutes choses, trésor des biens et dispensateur de la vie, venez, établissez-Vous parmi nous, purifiez-nous de toute souillure, et sauvez nos âmes dans votre bonté.

Les peuples, jadis, furent confondus, à cause de la témérité de la tour de Babel : les peuples maintenant sont instruits à cause de la gloire de la science divine ; là les impurs furent condamnés pour leurs fautes : ici le Christ a illuminé les pêcheurs par l'Esprit ; alors, par châtiment, la voix vint à manquer : maintenant, pour le salut de nos âmes, l'entente des langues est rétablie.

Vous êtes béni, ô Christ notre Dieu, Vous qui avez donné la sagesse aux pêcheurs en leur envoyant votre Saint-Esprit, et qui, par eux, avez pêché tout l'univers. O Ami des hommes, gloire à Vous !

II. *Vêpres du dimanche.*

Seigneur sans taches ni souillures, éternel, invisible, incompréhensible, inscrutable, immuable, invincible, tout parfait, Vous qui seul possédez l'immortalité et demeurez dans une lumière inaccessible, Vous qui avez fait le ciel, la terre et la mer et tous les êtres qui y furent créés, Vous qui exaucez toutes les demandes avant qu'on vous les soumette, nous Vous prions et nous Vous demandons, Maître, ami des hommes, Père de Notre Seigneur Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui pour nous, hommes, et pour notre salut est descendu des cieux et s'est fait chair par l'action du Saint-Esprit dans le sein de Marie, Mère de Dieu toujours Vierge et toute glorieuse, et qui, nous instruisant d'abord par ses paroles, et nous donnant ensuite l'exemple de ses actions, en se chargeant de la souffrance salutaire, nous indiqua, à nous, vos

serviteurs misérables, pécheurs et indignes, comment Vous présenter nos prières, en courbant la tête et en pliant les genoux, pour nos propres fautes et les péchés de votre peuple, Vous donc, très miséricordieux et ami des hommes, exaucez-nous au jour de nos supplications, spécialement en ce jour de la Pentecôte, où Notre Seigneur Jésus-Christ, après être remonté dans les cieux pour prendre place à votre droite, ô Dieu le Père, fit descendre l'Esprit-Saint sur ses pieux disciples et apôtres, cet Esprit qui s'arrêta sur chacun d'eux, les remplit tous de sa grâce inépuisable, leur fit raconter, en des langues étrangères, vos magnificences, et leur donna de prophétiser. Maintenant donc, exaucez-nous dans nos prières, souvenez-Vous de nous, misérables et condamnés, mettez fin à la captivité de nos âmes, en nous accordant votre pardon, à nous, qui Vous en prions. Accueillez-nous, prosternés devant Vous et suppliant : « Nous avons péché ! » Dès le sein maternel nous avons été sous votre garde, dès avant notre naissance Vous avez été notre Dieu. Mais parce que nos jours se sont consumés en des vanités, nous sommes privés de votre secours, et nous n'avons aucune défense. Confiants cependant en vos miséricordes, nous nous écrions : « Des péchés et des erreurs de notre jeunesse ne Vous souvenez pas ! » Purifiez-nous de nos fautes cachées et ne nous rejetez pas au temps de la vieillesse, ne nous délaissez pas quand nos forces nous abandonnent ; avant que nous retournions dans la terre, daignez nous convertir à Vous, et veillez sur nous dans votre bienveillance et votre bonté. Que vos miséricordes débordent sur nos iniquités. Opposez l'abîme de vos largesses à la multitude de nos offenses. Du haut de votre sainte demeure jetez les yeux, Seigneur, sur le peuple qui se tient devant Vous, et qui attend de Vous une abondante miséricorde. Visitez-nous dans votre bonté, arrachez-nous à la tyrannie du démon, affermissez notre vie par vos saints commandements et votre loi sacrée. Préposez un ange fidèle à la garde de votre peuple, conduisez-nous tous ensemble dans votre royaume, accordez la rémission à ceux qui espèrent en Vous, pardonnez leurs péchés et les nôtres, purifiez-nous par l'action de votre Esprit-Saint, et déjouez les embûches que l'ennemi nous tend.

Seigneur Jésus-Christ, Notre Dieu, Vous qui avez accordé votre paix aux hommes, et qui, lorsque Vous partagiez encore notre vie,

n'avez cessé d'accorder à vos fidèles le don de votre très Saint-Esprit en vue d'un héritage inaliénable ; Vous qui aujourd'hui, d'une façon plus visible, avez envoyé cette grâce à vos disciples et à vos apôtres, et qui avez fortifié leurs bouches par des langues de feu, de sorte que, chaque race ayant entendu en son propre langage la science de Dieu, nous avons été éclairés de la lumière de l'Esprit, nous avons été ramenés de l'égarement des ténèbres, et, par le don des langues de feu visibles et une opération surnaturelle, nous avons appris à croire en Vous, et nous avons été illuminés pour vous confesser avec le Père et le Saint-Esprit en une seule divinité, puissance et domination ; — Vous donc, splendeur du Père, image invariable et immuable de sa substance et de sa nature, source de la sagesse et de la grâce, ouvrez aussi mes lèvres de pécheur et enseignez-moi comment il faut prier et ce qu'il faut demander. Car Vous connaissez l'immense multitude de mes péchés, mais votre miséricorde l'emporte sur leur nombre incalculable. Voici que je me tiens avec crainte en votre présence, ayant jeté le désespoir de mon âme dans l'océan de votre pitié. Sustentez ma vie, Vous qui, par votre parole, gouvernez toute la création dans la puissance inexprimable de votre sagesse, ô port tranquille des naufragés, et dites-moi la route que je dois suivre. Accordez à mes pensées l'esprit de votre sagesse, donnez à ma folie l'esprit d'intelligence, ombragez mes œuvres de l'esprit de votre crainte, renouvelez en mon cœur un esprit de droiture ; que votre esprit d'autorité soutienne les inclinations de mon cœur, afin que tous les jours, conduit par votre esprit de bonté vers ce qui est utile, je puisse accomplir dignement vos commandements et me souvenir sans cesse de votre venue glorieuse où seront examinées nos actions. Ne me laissez pas détourner par les attraits périssables de ce monde, mais fortifiez mon désir de la jouissance des trésors futurs ; car Vous avez dit, Seigneur, que tout ce qu'on demanderait en votre nom on l'obtiendrait sans faute de votre Dieu et Père, coéternel. C'est pourquoi moi aussi, pécheur, en la visite de votre Saint-Esprit, je supplie votre Bonté de m'accorder pour mon salut tout ce que j'ai demandé. Oui, Seigneur, Vous qui, avec générosité et bonté, donnez et distribuez tous les bienfaits, Vous nous accordez avec surabondance nos demandes. Vous êtes compatissant et miséricordieux, Vous qui avez pris en parta-

ge notre chair, sans subir le péché et qui, dans votre miséricorde toute d'amour, après Vous être fait propitiation pour nos péchés, Vous inclinez sur ceux qui fléchissent les genoux devant Vous. Ayez donc compassion de votre peuple, Seigneur, exaucez-nous du haut de votre ciel sacré, sanctifiez-nous par la puissance de votre droite rédemptrice, couvrez-nous de l'ombre de vos ailes, et ne méprisez pas l'ouvrage de vos mains. Contre Vous seul nous avons péché, mais c'est aussi Vous seul que nous servons, nous ne savons pas adorer un Dieu étranger, ni étendre les mains vers un autre Dieu, ô Maître. Pardonnez nos offenses, acceptez les prières que nous Vous adressons à genoux, étendez sur nous votre main secourable, et recevez la prière de nous tous comme un encens agréable qui monte devant la très grande bienveillance de votre majesté (1).

Les Conciles et l'Union des Églises.

(*Suite*)

VII et VIII

Saint Hilaire au Concile de Séleucie (359).

En 358, l'empereur Constance, désireux de mettre fin aux divisions, qui s'accentuaient de plus en plus, au sein de l'Arianisme, résolut de réunir un Concile pour rétablir la paix religieuse.

Les évêques furent invités à se rendre à Nicomédie, mais peu de temps après la convocation, la ville fut détruite par un tremblement de terre ; on songea alors à Nicée ; mais les « anoméens », les plus radicaux des ariens, persuadèrent à l'empereur qu'il était préférable de séparer en deux conciles l'Orient et l'Occident ; les évêques orientaux furent donc convoqués à Séleucie, capitale de l'Isaurie et les évêques occidentaux à Rimini, en Italie.

S. Hilaire, évêque de Poitiers, se trouvait à ce moment en Phrygie, exilé depuis le concile de Béziers (356). Il fut convoqué

(1) Dans la prochaine livraison d'Irénikon nous donnerons l'office de la fête de l'Assomption. D. A. S.

à Séleucie par les fonctionnaires impériaux, qui avaient reçu l'ordre d'envoyer dans cette ville tous les évêques résidant en Orient.

Là, dans ce milieu oriental, dont la majorité était antinicéenne, S. Hilaire, plein de charité à l'égard de tous, fut reçu avec les plus grandes marques d'estime et, à l'unanimité, il fut admis à la communion.

C'est Sulpice Sévère qui nous rapporte cet événement ; nous publions ici son récit, ainsi que le passage du « livre contre l'empereur Constance », où S. Hilaire lui-même justifie sa conduite.

* * *

« ... En Orient, tout comme pour les Occidentaux, l'empereur ordonne à presque tous les évêques de se rassembler à Séleucie, en Isaurie. A cette époque, Hilaire était exilé en Phrygie depuis plus de trois ans ; on lui donne l'autorisation du vice-préfet et du gouverneur pour utiliser les chevaux de poste, avec l'ordre de se joindre aux autres évêques. Comme l'empereur n'avait rien spécifié pour lui, les magistrats s'en tinrent à la prescription générale, qui leur enjoignait de réunir tous les évêques au concile (je crois pour ma part que c'est intentionnellement qu'ils l'ont fait venir au milieu des autres évêques).

C'est la divine Providence qui fit qu'un homme si versé dans la connaissance des choses divines fût présent, alors qu'on avait à discuter sur la foi.

Dès son arrivée à Séleucie, Hilaire fut accueilli avec beaucoup de bienveillance ; il s'était concilié les sentiments et les faveurs de tous. On commença par l'interroger sur la foi des habitants des Gaules : car les Ariens nous avaient fait alors une mauvaise réputation, et les Orientaux nous soupçonnaient de croire, à la suite de Sabellius, en une personne divine unique invoquée sous trois noms. Mais il exposa sa foi selon les décisions des Pères à Nicée et rendit témoignage aux Occidentaux. Alors, tous les esprits étant calmés, il fut accepté à leur communion, reçu également dans leur société et admis au concile.

Puis, on se mit au travail ; les fauteurs de cette triste hérésie une fois découverts, on les retrancha de l'Église. Parmi eux, on peut citer Georges d'Alexandrie, Acace, Eudoxe, Ursanius, Léonte, Théodose, Evagre, Théodule.

Le concile terminé, on décida d'envoyer une délégation à l'empereur, pour l'informer de ce qui avait été fait. Mais ceux que l'on avait condamnés partirent, eux aussi, trouver le souverain, forts du crédit de leurs alliés et de la protection du prince. »

SULPICE SÉVÈRE, *Historia Sacra.* Livre II, ch. XLII. — MIGNE, P.L., t. XX, col. 152-153.

* * *

... « Frères, ainsi qu'en rendent témoignage tous ceux qui m'écoutent ou qui ont avec moi des relations d'amitié, j'avais prévu, bien à l'avance, le péril très grave qui menace la foi et, après l'exil de ces saints personnages, Paulin, Eusèbe, Lucifer, Denys (il y a de cela cinq ans), d'accord avec les évêques des Gaules, je me suis séparé de Saturnin, d'Ursace et de Valens, en laissant aux autres partisans de leur hérésie la possibilité du retour. Ainsi, tout en conservant l'ardent désir de la paix, on détachait les membres infestés par les maux les plus graves, et ceux qui menaçaient de corrompre le corps ; encore fallait-il que les bienheureux confesseurs du Christ voulussent bien maintenir ce décret que nous avions porté.

Dans la suite, les manœuvres de ces faux apôtres m'ayant contraint d'assister au concile de Béziers, je présentai un mémoire, où se trouvaient les preuves de leur hérésie. Mais, craignant une révélation faite en public, ces hommes refusèrent d'entendre la lecture de mon travail ; ils pensaient pouvoir tromper le Christ, sur le chapitre de leur innocence, en restant volontairement dans l'ignorance, tout en sachant très bien ce qu'ils feraient dans la suite.

Retenu en exil pendant toute cette période, j'ai décidé que je ne devais ni renoncer à confesser le Christ ni repousser les moyens honnêtes et raisonnables pour établir l'unité. Enfin dans la suite je n'ai jamais maudit ces temps (d'exil), et contre celle qui se donnait faussement comme l'Église du Christ et qui est aujourd'hui la synagogue de l'Antéchrist, je n'ai jamais rien écrit, jamais rien dit d'infâmant, rien qui soit en rapport avec son impiété. Et, à ce moment-là, je n'ai pas non plus regardé comme un crime de m'entretenir avec ces gens ou d'entrer dans leurs maisons de prière, bien que le lien de la communion fût rompu, ou

d'espérer ce qui était souhaitable en faveur de la paix, pourvu que nous préparions par la pénitence le pardon des égarés et leur retour de l'Antéchrist au Christ. »

S. HILAIRE, *Contra Constantium Liber unus*, ch. 2. — MIGNE, P.L., t. X, col. 578-579.

AU CONCILE D'ALEXANDRIE (362)

L'empereur Constance, le grand soutien de l'hérésie arienne, mourut en 361 ; son successeur, Julien l'Apostat, voulant se montrer tolérant, permit aux évêques, exilés par son prédécesseur, de retourner dans leurs diocèses et S. Athanase revint à Alexandrie.

Son premier souci fut de réunir un concile, afin de rétablir la paix dans l'Église, de réconcilier ceux qui s'étaient ralliés à contre cœur ou par ignorance aux tenants de l'hérésie et d'examiner la question du Saint-Esprit dont certains commençaient à nier la divinité.

Lui seul d'ailleurs avait autorité pour cela, car le pape Libère, qui avait été reçu triomphalement à Rome après sa chute, le peuple romain étant assez indifférent aux disputes des conciles, n'en avait pas moins vu diminuer sensiblement l'autorité qui lui était due. S. Athanase considéra que lui seul à ce moment était capable de prendre la responsabilité du gouvernement de l'Église tout entière, de parler avec autorité à l'Orient et à l'Occident, d'avoir la sollicitude de toutes les Églises (1).

D'ailleurs, le pape Libère, dans sa lettre aux évêques d'Italie, approuve ce qu'Athanase a fait par « autorité apostolique » (ex apostolica auctoritate). (MIGNE, P. L., t. VIII, col. 1372. Cette lettre est également citée par S. Hilaire, frag. 12. MIGNE, P. L., t. X, col. 714).

Le concile ne fut composé que d'un petit nombre d'évêques, le saint patriarche craignant sans doute que dans une grande assemblée on se perdît dans des discussions interminables, dégénérant vite en querelles et capables de faire oublier tout projet

---

(1) A ce sujet, cf. C. J. HEFELE, *Histoire des Conciles*, 1907, t. I, 2e partie, p. 961-962, en note. — TURMEL, *Le pape Libère*, *Revue catholique des Eglises*, 1906, t. III, p. 614-615.

irénique : c'est ce qui arrivera plus tard au concile œcuménique de Constantinople.

Lucifer, évêque de Cagliari, qui s'était fait représenter par deux diacres, ne voulut pas, dans la suite, accepter les décisions pacificatrices du concile ; peu de temps après, il tomba lui-même dans le schisme : « Lucifer fut contrarié, dit S. Augustin, de ce qu'on avait fait, en vue de recevoir et de guérir ceux que le venin d'Arius avait fait mourir ; celui qui fut contrarié tomba dans les ténèbres du schisme, ayant rejeté la lumière de la charité » (S. Augustin, Épitre 185, dans quelques éditions, Ep. 50, chap. 10. — MIGNE, P.L., t. XXXIII, col. 813).

Mais il semble que, dans leur grande majorité, l'Orient et l'Occident ont accepté les décisions du concile ; on a déjà mentionné pour l'Occident les témoignages du pape Libère, de S. Hilaire, de S. Augustin ; ajoutons celui de S. Jérôme (Dialogue contre les Lucifériens, N° 20. — MIGNE, P.L., t. XXIII, col. 183).

Nous publions ici un fragment du tome aux Antiochiens de S. Athanase, sa lettre à l'évêque Rufinien et ce qui se rapporte à cette question dans l'histoire ecclésiastique de Rufin. On y verra clairement les décisions prises et l'esprit qui anima cette assemblée.

IX

Du tome aux Antiochiens.

... « Ces points de doctrine étant ainsi reconnus, nous vous exhortons, en ce qui concerne ceux qui sont d'accord sur leur portée et qui interprêtent dans ce sens les expressions qu'ils emploient, à ne pas les condamner à la légère, à ne pas les repousser, mais plutôt à leur faire bon accueil, puisqu'ils ont des sentiments de paix et qu'ils se sont justifiés. Quant à ceux qui refusent de reconnaître cette doctrine et d'interpréter les expressions dans cette ligne, tenez-les à l'écart et faites-leur honte comme professant une doctrine louche. Ne supportez pas ces derniers, mais donnez le conseil à ceux dont l'interprétation et la pensée sont orthodoxes de ne plus se faire juges les uns des autres, de renoncer aux chicanes de mots tout à fait inutiles et d'abandonner toute polémique sur ces termes, pour s'unir dans les nobles pensées de la piété.

Car ceux qui n'ont pas cette mentalité, mais qui aiment chicaner sur de semblables questions de mots et qui furètent à côté des décrets de Nicée, ceux-là ne font « qu'enivrer leur prochain jusqu'à le faire mourir » (1), parce qu'ils ont la haine de la paix et qu'ils aiment les divisions. Mais vous, comme des hommes sages, de fidèles serviteurs et des économes du Seigneur, faites cesser et éloignez toutes les causes de scandale et d'inimitié ; par dessus tout, préférez la paix, du moment que la foi est saine ; et sans doute, le Seigneur nous prendra en pitié, réunira ce qui est divisé, et ne formant plus désormais qu'un seul troupeau, nous n'aurons tous qu'un seul chef, Notre-Seigneur Jésus Christ... »

S. ATHANASE, *Tome aux Antiochiens* N° 8. — MIGNE, P.G., t. XXVI, col. 805.

X

EPITRE A RUFINIEN.

« Athanase, au Seigneur Rufinien, son fils et collègue très cher, salut dans le Seigneur.

Tu écris à ton père dans des termes qui conviennent à un fils bien-aimé ; aussi étant venu à moi par tes lettres, je t'ai embrassé, Rufinien, comme mon préféré. A mon tour, alors que je pouvais t'écrire comme on écrit à un fils, dès les premiers mots, au cours de la lettre et en terminant, je me suis contenu, de peur de livrer à tout le monde par cette lettre mes recommandations et mon témoignage. Tu es, en effet, pour moi, selon le mot de l'Écriture, une lettre connue et relue au fond du cœur (2). Crois à ces sentiments, mets-toi dans ces mêmes dispositions, et encore une fois fais-leur confiance. Je te présente mes salutations et t'exhorte à m'écrire, car tu me procureras ainsi un plaisir immense.

Avec tact et comme le veut l'usage de l'Église, car cela convient à ta piété, tu as posé des questions, au sujet de ceux qui ont cédé à la violence, mais que l'hérésie n'a pas corrompus, et tu as exprimé le désir que je fasse connaître les décisions prises à leur sujet, dans les synodes et partout. Sache donc, mon très cher Seigneur,

(1) Habac. 2 15.
(2) II Cor. 3, 2.

qu'au début, une fois la persécution passée, un synode s'est réuni, où étaient présents des évêques de régions étrangères ; il en fut de même chez nos collègues de Grèce, ainsi que chez ceux d'Espagne et de Gaule ; et voici précisément ce qui fut arrêté ici et partout : à ceux qui sont tombés et qui ont pris en main cette hérésie, le pardon sera accordé s'ils se repentent, mais on ne leur donnera pas leur rang dans le clergé ; quant à ceux qui ne favorisent pas cette impiété, mais qui ont été entraînés par force et par violence, on a décidé de leur accorder leur pardon et de leur donner leur place dans le clergé, surtout qu'ils ont présenté leur défense en termes convaincants, et qu'ils ont agi ainsi, semble-t-il, plutôt par une sorte d'esprit pratique. Car ils ont affirmé nettement n'être pas tombés dans cette impiété; mais, de peur de voir des impies, élevés à l'épiscopat, apporter la corruption dans leurs Églises, ils ont mieux aimé faire route avec les violents et supporter ce lourd fardeau que de laisser périr les peuples.

En disant cela, il nous a semblé que leur parole était convaincante ; car ils mettaient aussi en avant ce fait qu'Aaron, frère de Moïse, participa au péché du peuple dans le désert et qu'il avait comme excuse la crainte de voir le peuple retourner en Égypte et s'ancrer dans l'idolâtrie, et cela semblait raisonnable : car s'ils restaient dans le désert, ils pouvaient mettre fin à leur impiété ; mais s'ils entraient en Égypte, ils allaient se livrer toujours davantage à l'idolâtrie.

C'est pour ces raisons qu'on leur a accordé de rentrer dans le clergé, car on pardonne à ceux qui ont été trompés et qui ont souffert violence.

Je mets ta piété au courant de toutes ces choses, ayant confiance que ton esprit de religion acceptera les décrets et ne condamnera pas l'esprit de pacification, dont firent preuve ceux qui se sont ainsi réunis. Tu voudras bien lire ces décrets à ton clergé et à ton peuple, afin que, connaissant aussi les faits, ils ne blâment pas tes dispositions envers ces gens-là ; autrement il aurait été hors de propos que j'écrive, ta piété ayant pu annoncer notre attitude à leur égard et compléter tout ce qui manque.

Grâces soient rendues à Dieu qui t'a comblé d'éloquence et de science.

Ceux donc qui font pénitence doivent anathématiser franche-

ment et nommément l'hérésie d'Eudoxus et d'Euzoius ; au reste, en effet, ceux-ci, devenus les chefs de l'hérésie arienne, ont écrit, en blasphémant, que le Christ est une créature; qu'ils reconnaissent la profession de foi proclamée à Nicée par les Pères et qu'ils ne préfèrent aucun autre concile à celui-ci.

Présente mes salutations aux frères qui sont près de toi ; ceux qui sont ici te saluent dans le Seigneur. »

S. ATHANASE, *Lettre à Rufinien*. MIGNE, P. G., t. XXVI, col. 1180-1181.

XI

« Entre temps, Eusèbe se rend à Alexandrie. Là, des confesseurs peu nombreux, mais d'une foi irréprochable et riches en mérites, s'étant réunis en concile, ils examinent, avec tout le soin et toute la réflexion possibles, le moyen de rendre le calme à l'Église, après les tempêtes suscitées par les hérétiques et les orages qu'a soufflés la mauvaise doctrine. Quelques-uns, exaltés par l'ardeur de leur foi, estimaient qu'il ne fallait plus rétablir dans l'ordre sacerdotal quiconque se serait souillé, de quelque manière, au contact de la communion hérétique. Mais les autres, à l'exemple de l'Apôtre, recherchaient non leur utilité personnelle, mais celle d'un plus grand nombre, ou bien voulaient imiter le Christ, qui, alors qu'il était la vie de tous les hommes, s'est humilié pour le salut de tous et est descendu jusqu'à la mort, afin précisément que l'on trouvât la vie même parmi les morts ; c'est pourquoi, ils disaient qu'il était mieux de s'humilier un peu vers ceux qui étaient tombés, de s'incliner vers ceux qui étaient accablés et de ne pas revendiquer pour soi uniquement le royaume des cieux, comme récompense de sa propre pureté : il y a plus de gloire, disaient-ils, à mériter d'y parvenir en compagnie de beaucoup d'autres ; c'est pourquoi, il leur semblait sage de ne retrancher que les auteurs de cette hérésie, de laisser aux autres prêtres le choix, si c'est leur intention, d'abjurer les erreurs de la fausse doctrine et de retourner à la foi et à la discipline des Pères et de ne pas refuser l'entrée à ceux qui revenaient, mais plutôt de se réjouir de leur conversion. Car le plus jeune fils dont parle l'Évangile, après avoir dissipé l'héritage paternel, obtint par sa conversion, non seulement d'être accueilli, mais il est jugé digne des caresses paternelles ; il reçoit l'anneau

de la confiance, on le revêt de l'étole : et que représente-t-elle, sinon les insignes sacerdotaux ? Et le père n'approuva pas son fils aîné, qui avait témoigné de la jalousie à celui qu'on accueillait; il a acquis moins de mérite par sa vie irréprochable, qu'il ne s'est rendu coupable en manquant d'indulgence envers son cadet.

Ces derniers avis, avancés sur l'autorité des Évangiles, reçurent donc l'approbation de l'ordre des prêtres et des évêques réunis ici ; puis, par décret du concile, on donne procuration pour l'Orient à Astérius et aux autres personnages qui l'accompagnaient ; pour l'Occident, elle est accordée à Eusèbe. »

RUFIN, *Histoire ecclésiastique.* Livre I, ch. 28 et 29. — MIGNE, P.L., t. XXI, col. 498-499.

---

2. Chronique.

Orthodoxie.

RUSSIE. — 1. Les nouvelles venant de Russie soviétique témoignent, comme avant, de la *renaissance religieuse* qui se manifeste. Les communistes ne manquent pas de s'en inquiéter et la presse bolchévique, obéissant évidemment à un mot d'ordre général, mène une campagne alarmiste, en vue de ranimer la propagande antireligieuse. Ce faisant, elle donne des renseignements utiles sur les mouvements religieux. D'après « Troud » (« Travail ») du 7 avril, il y avait dans l'Ukraine, en 1926, six périodiques religieux ; il y en a maintenant onze, avec un tirage total de 33.000 exemplaires (1). Dans les derniers temps, on a publié 77 brochures et livres religieux (près de quatre millions d'exemplaires). La « Komsomolskaia Pravda » (organe de la Jeunesse Communiste) répète ces chiffres et fait remarquer que l'opposition antireli-

(1) A remarquer que, dans le Sud de la Russie, « Rénovateurs » sont plus forts qu'ailleurs et qu'on y trouve aussi l'Eglise Nationale Ukrainienne. La littérature religieuse peut provenir, en partie, de ces rivaux de l'Eglise Orthodoxe.

gieuse en Ukraine n'est représentée que par un seul périodique, tiré à six mille exemplaires ; l'année dernière, les publications athées tombèrent de 85 à 10 mille exemplaires. Les « gens d'Église » ont aussi fait venir de l'étranger plus d'un million de livres (textes liturgiques, brochures, etc.). D'ailleurs « Naroden Straj » (Sophia) rapporte que le gouvernement soviétique a permis l'impression en Russie de 50.000 Bibles et d'autant de Nouveaux Testaments.

On raconte aussi ce fait piquant. Partout en Russie, il existe des centres pour la vente de la littérature antireligieuse. Mais une enquête récente découvrit que le « trust » chargé de ce commerce, ayant acheté des livres pour trois millions de roubles, ne parvint à vendre que quelques milliers d'exemplaires ; quant au reste, il fut « absolument impossible de les disséminer parmi la population ». Là-dessus, les agents firent volte-face et se mirent (avec beaucoup de succès) à vendre... icônes, croix et autres objets religieux !

A Ourchel, les ouvriers ont contribué pour 40.000 roubles à la construction d'une église. A Sobinka (gouvernement de Vladimir) les ouvriers de l'usine appelée « l'Avant-Garde Communiste » avaient fait fermer l'église d'un commun accord, en 1923. Mais aussitôt, le prêtre se met à l'œuvre et finit par former une liste paroissiale de 2.000 personnes (sur 10.000 employés) qui recueillent 40.000 roubles, se font accorder une chapelle et la transforment en une nouvelle église. Par contre, le groupe local des « sans Dieu » ne comprend que 20 membres. Dans le conseil paroissial, se trouvent des membres anciens ou actuels du parti communiste et même l'ancien président du comité exécutif de la région. (« Pravda » et « Komsomolskaia Pravda » du 8 avril.)

Ayant fait une enquête dans une école à Moscou, on découvrit que la moitié de la jeunesse avait des « inclinations religieuses ». La « Komsomolskaia Pravda » (du 11 avril) sonne l'alarme. « Maintenant que l'ennemi de notre classe mène une campagne intense même sur le front de la religion, il faut que nous allions plus loin — il faut l'éducation antireligieuse. » Il ne suffit pas seulement d'omettre l'enseignement religieux. « Les enfants sont la génération qui nous remplacera ; celle-ci ne peut avoir de tendance religieuse. » Trop souvent les « pionniers » de la Jeunesse Communiste finissent par être attirés vers la religion.

2. — Comme à Noël, la *Fête de Pâques* (le 15 avril, d'après l'ancien style) fut l'occasion de grandes démonstrations religieuses et antireligieuses. Le commissaire d'instruction populaire ordonna à tous les théâtres de Moscou et de Léningrad de continuer à fonctionner,de même que les musées. La nuit de Pâques, des processions « antipascales » furent organisées à Moscou ; sur douze places publiques de la capitale, on donna une fête cinématographique en concurrence avec les offices liturgiques. Cependant le dimanche des Rameaux, la Semaine Sainte et la nuit de Pâques toutes les églises débordaient de fidèles. Les artistes du Petit Théâtre de Moscou refusèrent, malgré les menaces, de jouer le soir du Samedi Saint et le théâtre fut fermé. Dans d'autres théâtres, les artistes ne voulurent pas jouer après 10 h. 30 ; et lorsque les bolchéviques insistèrent pour qu'ils achevassent comme d'habitude la représentation, les menaçant de condamnation pour le sabotage, ils jouèrent exceptionnellement vite, finirent la pièce à 10 h. 15, et puis (comme le dit un journal soviétique) « ils accoururent à l'église, sans même avoir eu le temps d'enlever le fard de leur visage ». Des agents communistes envoyés dans les églises les trouvèrent pleines. Ils remarquèrent dans les chœurs des artistes de l'Opéra et en particulier ceux qui refusèrent de jouer dans le Petit Théâtre. Les journaux rouges écrivent que les artistes seront l'objet de représailles. L'organe de la Jeunesse Communiste doit admettre que la campagne « antipascale » n'a pas été couronnée de beaucoup de succès.

On s'est efforcé aussi d'empêcher que les jours suivant la Pâques ne soient fériés comme d'habitude. Cependant les journaux soviétiques ont dû cesser de paraître le 15, le 16 et le 17.

3. — On a décidé la *destruction de l'église des* « *Trois Hiérarques* » sur la place des Portes Rouges à Moscou. Dans l'année 1927, à Pétrograd, on a fermé dix églises et trois chapelles orthodoxes, deux églises catholiques et trois synagogues (Journal Rouge). Certains ouvriers de Moscou demandent qu'on change les noms religieux de certaines rues, et en particulier celui de la Place de la Passion (Strastnaia Plochtchad). Le «soviet» de Moscou a décidé aussi la fermeture de l'église, au monastère de la Passion. Depuis deux ans la fameuse cathédrale de Saint-Isaac à Pétrograd est

menacée d'être convertie en musée (1). Ceci n'a pas encore eu lieu, puisque le « Journal Rouge » parle de nouvelles démarches communistes en faveur de la liquidation définitive de son conseil paroissial et de sa conversion en musée. En 1926, les Révonateurs occupaient cette vaste église ; et sans doute ce fait fut une des causes du projet soviétique, car elle doit être peu fréquentée. Une autre cause, c'est que les bâtiments risquent de tomber en ruines. A Nijni-Novgorod le « soviet » a saisi le grand monastère *Divéïevski* pour y installer deux écoles, un bureau des postes, la cour de justice et un centre agronomique et vétérinaire (« Pravda»). Il y avait en Russie, avant la guerre, 52.000 églises; actuellement il en reste 40.000. Peu à peu d'anciennes églises sont sécularisées. Mais d'autre part on en construit de nouvelles. Outre les cas déjà signalés dans ces chroniques, les ouvriers en ont élevé par leurs contributions à Doulieff (gouv. de Koursk), Yartsoff (gouv. de Smolensk), dans les usines de « l'Octobre Rouge » des gouvernements de Penza et de Saratoff, etc.

5. — D'après le « Journal Rouge », la région de Pétrograd comprend 2.150 sociétés cultuelles (paroisses), dont seulement 130 de l'Église Rouge. Dans la ville, se trouvent cinq écoles supérieures de théologie ; trois appartiennent à l'Église Patriarcale ; une, aux Rénovateurs ; une, aux Protestants.

6. — D'importantes rumeurs circulent dans la presse émigrée au sujet du métropolite Pierre Kroutitski, « locum tenens » du siège patriarcal depuis la mort du Patriarche Tykhon (le 8 avril 1925). On sait que le 10 décembre 1925 il fut arrêté et incarcéré à Souzdal, et depuis lors c'est le métropolite Serge de Nijni-Novgorod qui, d'après son ordonnance, gouverne l'Église. De Souzdal il passa comme prisonnier à Boutyrki, puis à Perm. Le 25 novembre 1927, l'organe anglo-catholique, le « Church Times » annonça sa mise en liberté. Le 14 janvier « Vozrojdénié » (Paris) écrivit que d'autres sources donnaient à entendre qu'il se trouvait à Tobolsk (Sibérie occidentale), surveillé par la police et sans pouvoir quitter la ville ; cette nouvelle fut encore confirmée de Kovno (Lithuanie) le 6 avril. Finalement, le 14 avril, le même journal annonça que d'après une lettre reçue de Moscou on y attendait le Métropolite pour la fête de Pâques (15 avril).

(1) Voir Irénikon. 1926, p. 277.

Quant à l'attitude du chef de l'Église russe, par rapport à la « légalisation » opérée par son remplaçant, le métropolite Serge, pendant son incarcération, le « Church Times » et « Vozrojdénié » assurent qu'il l'approuve, et qu'il veut le laisser gouverner à sa place. A Tobolsk il aurait fait beaucoup pour fortifier l'Église patriarcale en Sibérie.

On semble attendre aussi la libération d'autres évêques.

Au concile de l'Église Patriarcale qu'on espère pouvoir convoquer cette année, les Patriarches de Constantinople et de Roumanie se feraient représenter, dit-on. Il est probable qu'on y procédera, si possible, à l'élection d'un nouveau Patriarche. On aura aussi à régler la situation, par rapport aux parties de l'ancienne Église russe qui s'en trouvent séparées géographiquement depuis la guerre. Comme on le sait, le métropolite Serge ayant déclaré le loyalisme envers le pouvoir soviétique, exigea aussi des évêques à l'étranger de se rallier à sa déclaration sous peine d'excommunication. Le Synode de Sremski Karlovtsy, présidé par le métropolite Antoine, a refusé nettement et, tout en se considérant comme membre de l'Église russe, cette portion de l'Église émigrée a rompu avec la hiérarchie de Russie, « dominée par la pression soviétique » (le Synode de Karlovtsy comprend la majorité des évêques émigrés — Balkans, Extrême-Orient, etc.). Le métropolite Euloge, chef des Églises russes en Europe occidentale, semble avoir pris une attitude un peu différente. Lui et son clergé, sans professer le loyalisme envers le pouvoir soviétique dont ils ne sont pas sujets, ne désapprouvent pas l'action de la hiérarchie de Russie et s'abstiendront de propagande antibolchévique. Le métropolite Euloge paraît donc être encore en communion avec Moscou. Son attitude n'a pas manqué de soulever des protestations, de la part de certains milieux militaires. Des autres portions de l'Église russe (Pologne, Lithuanie, Esthonie, Finlande) la Pologne et la Finlande ont répondu qu'elles avaient obtenu de l'Église orthodoxe (en particulier de Constantinople) la reconnaissance de leur autonomie. Le correspondant du « Church Times » prévoit que le concile de Moscou admettra l'autonomie de toutes ces Églises et aussi de celle de la Géorgie.

Quant à l'élection d'un nouveau Patriarche, Vvédenski (« leader » de la hiérarchie « rénovatrice ») propose de changer les paro-

les de la grande litanie : « pour les très saints Patriarches orthodoxes », en y ajoutant le mot « orientaux » pour signifier qu'il n'y a pas de Patriarche russe. « Nous ne reconnaissons pas un tel Patriarche, car l'institution du Patriarcat a été supprimée chez nous à jamais » (dans le « Viestnik », organe des Rénovateurs).

Le « Synode Patriarcal Temporaire » comprend :

1° Le métropolite Serge (Stragorodski) de Nijni-Novgorod ;

2° Le métropolite Séraphim (Alexandroff) de Tver ;

3° L'archevêque Silvestre (Bratanovski) de Vologda ;

4° L'archevêque Philippe (Goumilevski) de Zvenigorod (près de Moscou) ;

5° L'archevêque Sébastien (Vesta) de Kostroma ;

6° L'évêque Constantin (Biakoff) de Souma.

Comme on le voit, ce sont tous des évêques du nord de la Russie centrale.

7. — Depuis le mois de février 1927, les « Tserkovnya Viédomosti », organe du Synode émigré de Sremski Karlovtsy (Serbie), ont publié peu à peu une liste alphabétique des « évêques canoniques » de Russie, reçue de là-bas. La publication s'acheva dans le numéro de novembre 1927 (paru beaucoup plus tard). La même liste, avec quelques différences de détail, est donnée aussi par « Voskresnoïé Tchténié » (Varsovie) depuis le 19 février de cette année. La liste ne prétend pas être absolument exacte en tout, et elle est déjà vieille de plus d'un an (1) ; elle forme cependant un document très précieux. Les évêques y sont énumérés par ordre alphabétique, avec leur siège et (quand elles sont connues) d'autres informations quant à leur naissance, leur carrière ecclésiastique, l'endroit où il se trouvent, etc. Des 287 évêques, 260 appartiennent à la hiérarchie patriarcale ; les autres sont des évêques canoniquement ordonnés dans cette Église, et passés ensuite au schisme (Églises « Rénovatrice » et « Vivante »). Ceci ne veut pas

(1) Comme l'écrivait celui qui l'envoya de Russie : « seul le G. P. U. (police secrète) sait exactement où chacun se trouve ». Nous citerons ici la liste des Viédomosti (celle de Varsovie n'est pas encore achevée) sans chercher à la rectifier où ce serait possible. Un des évêques, par exemple, est donné deux fois ; et l'on peut comparer avec la liste de Voskresnoïé Tchténié.

dire que le schisme ne comprend que 27 évêques. Les Rénovateurs ont ordonné un grand nombre de nouveaux évêques ; mais l'Église patriarcale, suivant l'ancienne tradition orientale, ne reconnaît pas les ordinations conférées par des schismatiques.

On est prévenu d'avance que beaucoup se trouvent en prison ou en exil, sans que cela puisse être affirmé dans la liste. Des 287 évêques 22 sont marqués comme étant en prison (dont 15 dans le trop fameux camp de Solovki) et 9 en exil. A remarquer que de ces 31, un seul appartient à une hiérarchie en schisme. D'après les statistiques de 1917, il y avait 230 évêques, 13 archevêques, 5 métropolites et le Patriarche (1), représentant en tout 64 diocèses ; un grand nombre d'évêques étaient vicaires (coadjuteurs). Cette liste donne maintenant (1927) pour l'Église Patriarcale 260 évêques, 37 archevêques et 12 métropolites. Le nombre d'évêques a augmenté, mais en réalité un grand nombre ont été arrachés à leurs diocèses. Aussi le nombre de diocèses semble-t-il avoir augmenté considérablement par un processus de dispersion imposé par la persécution. D'ailleurs, ces diocèses peuvent-ils être exactement délimités ? L'épiscopat, par suite des changements de sièges, des arrestations, etc., est continuellement en mouvement ; les communications sont difficiles ; l'organisation, presque impossible. Sur ces 260 évêques, on indique la date de consécration de la moitié seulement ; il est très probable que, dans la grande majorité des cas, l'absence d'indication indique que l'intéressé a été consacré depuis la révolution. Quant aux autres, une moitié fut consacrée avant 1917, l'autre moitié après (surtout depuis 1920). L'épiscopat se compose donc surtout de nouveaux évêques élevés à leur charge pendant la persécution. On ne s'en étonnera guère, quand on se rappelle combien d'anciens évêques ont été martyrisés.

Il serait intéressant d'avoir encore des listes complètes des autres hiérarchies, aussi détaillées que celle-ci quant à la carrière des personnages.

8. — Le « Tsrkoven Viestnik » de Sophia (du 31 mars) donne les statistiques suivantes sur *les protestants de Russie*.

---

(1) On peut ajouter, en passant : 1.300 monastères ; 52.000 paroisses ; 56.000 prêtres ; 23.000 diacres ; 52 séminaires ; 4 académies théologiques.

Les « Baptistes » (estimés à 12 millions dans le monde entier) y sont au nombre d'un million. Ils reçoivent beaucoup d'argent de l'étranger, et chaque membre de la secte contribue pour 65 kopeks par an.

Les « Molocans » (secte très conservatrice) comptent 2 millions d'adhérents.

Les « Évangélistes » ont 2.500 communautés et un million de fidèles. Ils ont publié 25.000 livres d'hymnes et en ont reçu 50.000 de l'étranger.

Les « Adventistes », au nombre de 11.000, vivent de décimes prélevés sur leurs fidèles.

En dehors de ces quatre millions de protestants appartenant à des confessions d'origine étrangère, il faut compter aussi les nombreuses branches du « Raskol » russe. L'organe bulgare mentionne la secte des « Ioannites », disciples de Jean de Kronstadt, comme « tout à fait séparée » des autres.

Un correspondant du « Viestnik » des Rénovateurs divise les sectes de Russie en quatre groupes « idéologiques » :

1) Sectes à tendance évangélique (Studistes, Évangélistes, etc.), présentant les traits habituels du protestantisme occidental.

2) Sectes biblico-eschatologiques (Adventistes, Egovistes, etc.), à tendance presque judaïsante (1) ; elles mettent l'accent sur l'Ancien Testament, les Prophéties, la Parousie. Elles se combattent beaucoup entre elles.

3) Sectes à tendance « tolstoïsante » (Tolstoïsme, Molocanisme, Douhobortsy, etc.). Préoccupation exclusivement morale, « sociologico-économique », à la manière de Tolstoï — surtout quant à la « non-résistance » au mal. Absence de dogme et de rite.

4) Sectes du genre des Hlysty (Hlysty, Skoptsy, Nouvel Israël, Ioannites, Malevantsy, etc.). Elles se distinguent par l'honneur exagéré accordé à des chefs, réputés être des « réincarnations » ; par le dualisme en morale ; par la hantise ascétique ; par une attitude hypocrite envers l'Orthodoxie (ils se conduisent extérieurerement en orthodoxes, tout en formant bande à part.)

---

(1) Ils observent le Sabbat, rejettent les fêtes chrétiennes, prêchent à la manière des synagogues, et ressemblent aux juifs dans certaines de leurs habitudes.

L'auteur de l'étude (le Professeur V. Bielolikovy) écrit que deux phénomènes se remarquent actuellement dans les sectes. Celles qui sont plus nombreuses et plus vivantes s'efforcent d'absorber les petites qui leur sont apparentées — ainsi, les Baptistes et les Molocans. De plus, il semble y avoir une lutte mutuelle entre les sectes « évangéliques » et les « tolstoïsantes » ; on ne saurait prévoir laquelle des deux tendances remportera la victoire.

MANDCHOURIE. — A Kharbine, on a reçu récemment la nouvelle que le Synode Patriarcal de Moscou a nommé un métropolite qui devait venir prendre la direction du diocèse. On soupçonna que le désigné serait le métropolite Séraphim de Tver ou le métropolite Silvestre de Vologda ; tous les deux sont membres du Synode de Moscou. Kharbine est située hors du territoire de l'Union Soviétique et l'archevêque Méthode, ainsi que les autres évêques russes de l'Extrême-Orient, dépendent du Synode émigré de Karlovtsy. Dans un conseil réuni par lui (y assistèrent, avec d'autres membres du clergé, les évêques Mélèce et Nestor) on décida que, dans le cas où les rumeurs circulant à Kharbine se vérifieraient, on recevrait le nouveau venu avec les honneurs épiscopaux, à condition que celui-ci suivrait la procédure canonique et notifierait d'avance son arrivée. Peut-être ne s'agit-il que de rumeurs sans fondement sérieux. S'il s'agissait de réalités, quels en seraient les motifs et les éventualités ?

ROUMANIE. — Il y a quelques années on ouvrit au monastère de Niame un séminaire pour la formation de moines ; un autre a été fondé récemment auprès du monastère de Tchernika, près de Bucarest.

Le ministère de l'instruction publique a permis aux jeunes gens Baptistes d'entrer dans les écoles pédagogiques. Les milieux ecclésiastiques orthodoxes s'inquiètent, en prévoyant une activité missionnaire de la part de futurs maîtres d'écoles baptistes.

BULGARIE. — Le « Vozrojdénié » (Paris), du 20 avril, annonce : « Hier, 19 avril, le métropolite Euloge est parti pour la Bulgarie. Le métropolite Stéphane de Bulgarie arrange une consultation de représentants ecclésiastiques de la Serbie, de la Grè-

ce, de la Roumanie et de la Bulgarie, concernant l'attitude de ces Églises envers la « *Y M C A* » *et son activité*. Dans tous les pays, la « Y M C A » vient largement à la rencontre des mouvements religieux, leur prêtant assistance sous diverses formes. En même temps, on ne cesse pas de parler avec suspicion des véritables intentions de cette association et de la signification de l'aide qu'elle donne. Dans les organisations de l'association chrétienne des jeunes gens, fondées dans divers pays, on remarque ça et là une tendance interconfessionnelle, qui inquiète les orthodoxes et le clergé. Paris a une place à part, les organisations qui opèrent là avec l'aide de la « Y M C A », travaillent dans un esprit qui est strictement conforme à celui de l'Église orthodoxe, et en liaison étroite avec l'Église (1). Dans ces circonstances, le métropolite Stéphane a prié le métropolite Euloge de prendre part à la consultation et de rapporter aux représentants des Églises balkaniques, comment on s'est arrangé à Paris pour prévenir les défections à l'orthodoxie. A la consultation assisteront, comme représentants de la « Y M C A », le Docteur Mott et G. G. Kuhlmann (de Paris, un des dirigeants les plus sympathiques de l'orthodoxie).

---

3. Échanges de vues.

L'ÉGLISE

I

Aspect mystique (2).

... L'Église, tout en étant visible par son côté extérieur, est une société spirituelle, essentiellement ordonnée à la vie de l'éternité. Comme dit S. Paul, elle est un *Corps mystique*, dont les membres sont unis par la vie surnaturelle au Saint-Esprit qui est l'âme de

(1) Sur la « Y M C A » à Paris, voir notre Chronique Mars-Avril, pp. 180-182.

(2) cf. « La Vie Spirituelle » Avril 1928 p. 5, art. du R. P. Garrigou-Lagrange O. P. « *L'Eglise corps mystique du Christ.* »

ce corps, au Christ qui en est la tête, en communion avec les âmes du purgatoire et les saints du ciel.

... Il y a dans ce corps mystique une grande diversité mais une très profonde unité, ce qui en fait l'harmonie.

... Jésus a dit : « Je suis la vigne dont vous êtes les rameaux. Celui qui reste en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits.» (Jo. XV, 5.) Il pria son Père avant la Passion, en disant : « Qu'ils soient un comme vous, mon Père, et moi nous sommes un ; la lumière que vous m'avez donnée je la leur ai donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un. » (Jo. XVII, 21, 22.)

S. Paul dit aussi que l'incorporation au Christ se fait par une union semblable à la greffe qui mêle intimement deux vies jusqu'à les confondre et qui absorbe dans la vie du tronc celle du rameau greffé. (Rom. VI, 5.)

Les chrétiens vivent d'une vie nouvelle ; le Christ vit en eux par la foi... Le Christ comme *Verbe* habite en nous avec le Père et le Saint-Esprit. Le Christ *comme homme* ne peut habiter dans l'âme des justes, mais ils sont constamment sous son influence. Les tressaillements du Sacré-Cœur, les pensées et les désirs de l'âme de Jésus nous transmettent chaque jour la vie surnaturelle. Et comme des grâces toujours nouvelles sont incessamment accordées aux âmes, il y a une activité du Christ qui ne cesse pas. Cette activité du Sauveur transmet aux infidèles les lumières de la foi ; aux pécheurs, la contrition qui justifie ; aux justes, la charité persévérante ; aux âmes du purgatoire, l'indulgence qui délivre ; aux saints du ciel, la gloire qui est le couronnement de la grâce.

Le Christ exerce, sans discontinuer, l'influence de la tête sur le corps tout entier. Et les membres, comment reçoivent-ils la vie?

Il faut d'abord, dit S. Paul, mourir de plus en plus à l'homme terrestre, « dépouiller le vieil homme pour que nous ne soyons plus esclaves du péché » (Rom. VI, 6), et « si le grain de froment ne vient à mourir il reste seul ; s'il se corrompt il porte beaucoup de fruits ». Ainsi purifié, le chrétien « doit se revêtir de l'homme nouveau » (Col. III, 10) qui s'éclaire et se renouvelle sans cesse à l'image de son Créateur. « Revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience ; vous supportant les uns les autres et vous pardonnant réciproquement, comme le Seigneur vous a pardonné. Mais surtout revêtez-vous de la Charité, qui est le lien de la perfection. »

Enfin, l'âme ainsi éclairée et configurée au Christ doit vivre en union continuelle avec Notre-Seigneur. « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, où le Christ demeure, assis à la droite de Dieu ; affectionnez-vous aux choses d'en haut et non à celles de la terre, car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » (Col. III, 1-3.) « Et que la paix du Christ à laquelle vous avez été appelés, de manière à former un seul corps, règne dans vos cœurs. » (Col. III, 15.) « Et quand le Christ, votre vie, apparaîtra, alors vous apparaîtrez vous aussi avec lui dans la gloire. » (Col. III, 4.)

... La Communion des Saints est une mystérieuse communauté de vie et d'intérêts, en vertu de laquelle ce que fait et ce que possède un membre de l'Église rejaillit sur tous les autres. Dans cette communication mystérieuse, la partie principale est le commerce divin de Dieu et des âmes par le Christ. La Trinité Sainte est source de toute la vie surnaturelle qui, comme un fleuve d'eau vive, descend par le Christ sur tous les bienheureux du Ciel, sur les âmes du purgatoire, sur tous les chrétiens de la terre et fait sentir son influence jusque sur les infidèles ; ensuite, ce fleuve de la vie divine remonte vers le Christ et vers la Sainte Trinité, sous forme de prière, d'adoration, de mérite et d'action de grâces.

Que conclure ? — Que les fils de l'Église ne peuvent être unis entre eux que s'ils sont unis à leur chef... Les enfants de l'Église doivent être par suite unis entre eux en observant les uns à l'égard des autres la vraie justice et la vraie charité...

Parmi les mutuels services qu'on se rend ici-bas, les deux principaux sont la prière et la réparation ; aussi, la Sainte Vierge apparaissant à Lourdes nous recommanda-t-elle : « Priez et faites pénitence. »

Lorsque les bons prient pour les méchants, leur prière provoque le pardon du Seigneur. Si les chrétiens fidèles font pénitence, les chrétiens infidèles en reçoivent l'heureux contre-coup et le crime a plus de chance d'être pardonné. Le juste est parfois le sauveur de l'impie. S'il y avait eu dix justes à Sodome, Sodome eût été épargnée. Nous pouvons enfin non seulement prier et satisfaire pour le prochain, mais mériter pour lui, sinon en stricte justice comme le Sauveur, du moins selon un mérite de convenance fondé sur les liens de la charité, qui nous unissent à Dieu et aux âmes.

Il faut voir les âmes, non pas seulement à la lumière des sens, ni seulement à la lumière de la raison déformée par nos préjugés, mais à la lumière de la foi. Pensons à la prière de Notre-Seigneur : « Père, la lumière que vous m'aviez donnée, je la leur ai donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un. » Voyons-nous les uns les autres à cette lumière ; alors les divisions s'effacent graduellement, le cœur se dilate par la vraie charité. Elle s'établit non seulement selon la lettre de la loi, mais selon son esprit ; c'est la véritable obéissance, simple, aussi loin de la servilité que de l'insubordination ; c'est enfin la véritable équité, *aequitas*, ἐπιχεια, supérieure à la légalité et toute pénétrée de l'esprit du Christ.

II

Vie de la grâce. (1)

S. Jean est absorbé dans la contemplation de la vie divine communiquée aux hommes par Jésus-Christ, il présente la grâce comme une nouvelle nature qui demeure en nous et, nous élevant au-dessus de notre condition terrestre, nous constitue fils de Dieu. S. Paul insiste sur la rédemption et la conversion de l'homme pécheur ; il paraît surtout concevoir la grâce comme un secours divin donné du ciel... S. Jean paraît le plus souvent avoir en vue l'état de grâce; S. Paul, surtout les actions...A moins qu'il ne faille dire peut-être que S. Jean envisage principalement l'élévation dans la vie de la grâce et S. Paul la guérison... la conception joannique a été surtout développée par les Pères grecs; la conception paulinienne, par S. Augustin...La tâche essentielle de la théologie de la grâce consiste à rectifier ces deux conceptions, à les organiser en un corps de doctrine. On se rendra compte que cette œuvre n'est pas achevée. »

« Quand on expose la théorie de la grâce chez les Pères grecs on peut aisément ranger des textes sous différents chefs, qui proposeront à l'esprit : filiation, adoption, déification, habitation, image, sceau.. L'impression est bien différente de celle que laisse la table des matières d'un traité scolastique de la Grâce. » Citons :

S. Athanase : « Il s'est fait homme pour nous faire dieux » (2).

(1) cf. *Recherches de Science Religieuse*, Avril 1928, p. 87. art. du R. P. Rousselot S. J. sur « La Grâce d'après S. Jean et S. Paul. »

(2) Toutes les références se trouvent dans le texte de la revue « R.S.R.»

S. Grégoire de Nysse : « Le Dieu qui s'est révélé s'est mélangé à la nature périssable, afin que l'humanité soit divinisée avec lui, par cette participation à la divinité. » S. Cyrille d'Alexandrie : « Le Fils de Dieu est venu, pour leur donner de pouvoir être, par la grâce, ce qu'il est, lui, par nature... »

Cette théorie grecque du salut n'est que le développement de la doctrine paulinienne des chrétiens corps du Christ, élargie dans l'Épitre aux Colossiens et dans les écrits joanniques jusqu'à affirmer la « récapitulation » de la création tout entière dans le Verbe de Dieu fait chair... »

« Aimons donc cette couleur joannique de cette belle théologie des Pères grecs. Leur accent maintient l'âme dans une atmosphère d'idées larges, hautes, conciliantes, divines. C'est le son de la voix du Christ, tel qu'il retentit dans l'Évangile de l'Apôtre bien-aimé : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. »

III

Aspect historique. (1)

« Vous me voyez infiniment touché de la confiance que vous m'avez témoignée, en me demandant de venir ici vous exposer les conditions dans lesquelles s'exerçait la primauté de Rome au cours des premiers siècles de l'Église.

Je ne suis pas un controversiste, ni un apologiste ; je m'applique à être strictement un historien : ce sont des faits que je vous apporterai. J'essayerai de dégager la leçon qu'ils impliquent et que j'entends soumettre à votre critique.

Nous avons beaucoup à apprendre les uns des autres et, peut-être, à chercher ensemble, nous acheminerons-nous à voir les choses dans cette objectivité, que trop souvent dérobe la rigidité de thèses ou de parti-pris séculaires.

... Ce que l'on peut (donc) inférer de l'histoire des IIe et IIIe siècles, c'est que les Églises, si nombreuses soient-elles, ne sont pas isolées dans leur dispersion, et leur dispersion même est une unité, la *Catholica* qui se reconnaît à cette communion et son

(1) Cf. *Rev. Apolog.* Mars 1928, p. 288 ; conférence faite par Mgr P. Batiffol (le 22 Déc. 1927) à un groupe russe orthodoxe de Paris.

conformisme de foi et d'institutions. Une autorité de portée universelle a contribué éminemment à procurer ce conformisme et à fortifier cette communion : cette autorité est celle de l'Église romaine. La *Catholica* des IIe et IIIe siècles nous révèle les traits du catholicisme essentiel et primitif et ce catholicisme est plus romain qu'il ne le sera à l'époque constantinienne ou au siècle de Justinien.

... Le Pape, dès qu'il avait pris possession du siège de Rome, adressait une « Épitre synodique » à l'évêque de Constantinople et aux trois autres patriarches : Alexandrie, Antioche, Jérusalem (1).

Cette lettre variait de forme et de contenu, mais on y trouvait toujours une profession de foi, et c'était l'essentiel de toute synodique... A charge de revanche, quand un nouveau Patriarche est élu à Constantinople, on attend à Rome son épitre synodique et tant qu'elle n'a pas été apportée, on n'a à Rome aucun rapport avec lui. Il en va de même pour les autres Patriarches orientaux. Il suffit que la communion soit scellée entre le Siège apostolique et les quatre Patriarches, pour qu'elle soit scellée avec tout l'épiscopat catholique d'Orient, le Siège apostolique répondant de la foi de tout l'Occident et chacun des Patriarches répondant de la foi des évêques qui relèvent de lui. En signe de communion, le nom du Pape est mis dans les dyptiques orientaux et donc prononcé dans la liturgie.

... Le catholicisme oriental a inauguré, avec le Concile de Nicée, cette réalisation de l'Épiscopat universel qui est le Concile œcuménique. Il est à remarquer que les sept premiers conciles œcuméniques se sont tenus en Orient et qu'ils ont été convoqués pour juger de querelles sur la foi, qui agitaient l'Orient : arianisme, macédonianisme, nestorianisme, monophysisme, trois chapitres, monothélisme, querelle des images. L'Orient a connu bien d'autres conciles et même aux temps de l'arianisme des conciles à prétention œcuménique, comme celui de Rimini-Séleucie. Cependant, il n'a été reconnu pour œcuméniques que les conciles auxquels l'Église de Rome a été invitée et a pris part ou auxquels elle

---

(1) Cf. Doc. Cath. 18. II. 1928, art. de M. Louis Bréhier « *Relations normales entre Rome et les Eglises d'Orient avant le schisme du XIe siècle.* »

a donné son approbation subséquente. Un principe domine la théorie de tout concile œcuménique : aucune décision intéressant la foi catholique n'est prise sans l'Église romaine et ne saurait être œcuménique sans elle. Essayons de tirer la leçon des faits que nous venons de passer en revue.

Le Catholicisme est la communion dans un conformisme de foi et d'institution de toutes les Églises de l'*Oikouméné*. Ce conformisme est assuré par la solidarité ou société des Églises (1), d'une part, et, d'autre part, par une autorité de portée universelle, que nous voyons opérante, bien avant que Constantin prenne l'initiative de convoquer le premier Concile œcuménique. Cette autorité est celle du Siège Apostolique par excellence, le Siège de Rome.

... On a voulu y voir une simple primauté d'honneur, mais pareille interprétation est radicalement insuffisante. Ceux-là, comme M. Harnack, seraient plus près de la réalité historique, qui croient découvrir dans la primauté romaine une réussite, la réussite d'une volonté d'impérialisme persévéramment imposée à l'évêque de Rome par Rome même, *caput orbis*. Nos amis anglicans des « Conversations de Malines » nous accordent davantage : la primauté du Siège apostolique n'est ni une primauté d'honneur ni une primauté d'impérialisme, mais une « *primauté de responsabilité* » que l'Église romaine a portée comme sa vocation propre.

Heureux sera le jour où Anglicans et Orthodoxes s'accorderont à reconnaître que cette vocation fut un bienfait providentiel pour le catholicisme, et que le conformisme de foi et d'institutions, donc la communion œcuménique, ne pourra être procuré que par la réunion des autonomies séparées à la *cathedra Petri*.

Je ne dis pas que pareille réunion devra se faire sans conditions; le précédent concile de Florence manifeste clairement que toute réunion comporte des assurances et des engagements de part et d'autre : il est possible que le type uniate ne soit pas le modèle *ne varietur* des réunions futures. L'avenir nous instruira. Je veux dire seulement que réunir n'est pas absorber, et que Catholicisme ne saurait être synonyme d'Occident.

Nous arrivons peu à peu, nous, Occidentaux, par l'étude de

---

(1) Il ne s'agit évidemment pas d'une *fédération*, obtenue par voie de traité, mais d'un organisme *Un*. (N. de la R.)

l'histoire et par un approfondissement de notre théologie ecclésiologique, à réaliser les conditions nécessaires et suffisantes à une réunion. Nous avançons tous les jours pas à pas dans cette route obscure où nous nous cherchons vous et nous. Dieu nous y aidera et peut-être que cet entretien qui nous assemble ce soir n'aura pas été une heure perdue pour le rapprochement des esprits.

* * *

« **Beati Pacifici** ». — Mon Révérend Père. A propos de la rectification qui paraît à la page 188 de votre revue mars-avril 1928, je crois que ni la « Vie Catholique » ni le Rév. Monsieur Lippens ne se trouvent dans l'heureuse via media de la vérité.

Le grec ἐιρηνοποιοι est très exactement traduit par le *pacifici* de notre Vulgate :

Εἰρήνη = pax, pacis.

Ποιεῖν = facere, qui devient ficere dans les composés.

Pensez à : « magni*fique* » — « proli*fique* ». Si j'osais risquer une explication, je dirais que le mot « pacificateur » implique une activité extrinsèque, tandis que « pacifique » signifie celui qui a fait la paix *dans son cœur* avec Dieu et avec ses frères, ce qui, *le cas échéant*, le rend apte à devenir pacificateur. Il est donc possible que, faute d'occasion, un *pacifique* ne devienne à aucun moment de sa vie un *pacificateur*.

Je crois qu'aux yeux du Rév. Monsieur Lippens « Bienheureux les *paisibles* » et « Bienheureux les pacifiques » seraient deux formules synonymes, ce qui n'est pas. D'autre part, la différence entre « pacifique » et « pacificateur » paraît trop subtile pour justifier la note de « faux sens » infligée par la Vie Catholique. « Nuance inexacte » serait largement suffisant.

Votre sincèrement dévoué en N.-S.

PAUL GÉNICOT.

4. Revues.

Cerkovnij Viestnik (orth., mars). — A l'occasion du troisième anniversaire du *Patriarche Tykhon* le « Messager de l'Église russe orthodoxe à l'étranger » publie le récit du voyage du chef de l'Église russe à Saint-Pétersbourg. L'ancienne capitale de l'empire avait, il est vrai, reçu déjà la visite, en 1912, du Patriarche d'Antioche, mais depuis 200 ans on n'y avait pas vu le Patriarche de la Russie. Aussi l'événement a été fêté d'une manière solennelle tout à fait spéciale, malgré la défense sévère des autorités bolcheviks. L'affluence énorme de la foule qui stationnait, malgré une pluie froide et le brouillard, le long du parcours, l'enthousiasme et l'esprit de foi qui s'est manifesté à cette occasion démontrent combien il est impossible de réprimer le sentiment religieux en Russie.

Le Patriarche est resté toute une semaine à Saint-Pétersbourg ; il a visité les monastères, célébré la sainte liturgie dans la cathédrale de Saint-Isaac, dans celle de N.-D. de Kazan et dans la Laure, tout comme si l'on ne vivait pas sous le régime bolchevik, tellement forte était l'opinion publique en sa faveur. Mgr Tykhon visita aussi Kronstadt et y célébra une Panihide (prière pour les morts) en souvenir du Père Jean de Kronstadt.

On avait demandé au Gouvernement de mettre à la disposition du Patriarche sinon un train spécial au moins une voiture privée ; les Soviets refusèrent, ce qui n'empêcha pas les employés du chemin de fer de mettre un wagon détaché au service particulier du Patriarche, lorsque celui-ci rentra à Moscou.

Confrérie Ste-Anastasie à Mentone (Italie). — L'armée du Salut. L'auteur de la notice loue les immenses services que rend cette organisation charitable. « Il est dommage, ajoute-t-il, que l'Armée du Salut ne se limite pas au travail social, mais essaie à tout prix de créer une sorte de nouvelle religion, ce qu'évidemment l'on ne saurait approuver. »—L. Troïtzkij étudie le « rôle des femmes dans la vie sociale de l'Église », les veuves ; les diacones ses dans la primitive Église ; les religieuses ; il se demande si l'on ne pourrait utiliser davantage pour l'Église actuelle l'élément féminin laïc.

Viestnik (Messager des Étudiants russes orthodoxes ; en russe; avril). — Le premier article de fond est un message pascal de Mgr Benjamin : « Nulle part au monde la Pâques, la fête des fêtes, la solennité des solennités ne se célèbre avec plus de joie qu'en l'Église orthodoxe et spécialement en l'Église orthodoxe russe, car la foi très vive en la Résurrection de N.-S. J.-C., fils de Dieu, est peut-être le signe le plus caractéristique de notre Église »...

Une étude de M. Lagowski sur l'état intellectuel et religieux de la nouvelle Russie soviétique insiste sur le danger que représente la *propagande athée.* « Les inspirateurs et chefs du mouvement « contre Dieu » sont tous des hommes d'une volonté de fer, qui savent nettement le but qu'ils poursuivent, qui n'hésitent devant aucun obstacle. Ils sont déterminés à ne pas perdre le temps et à « réaliser » leur « idéal ». Ces hommes sont d'une ténacité à toute épreuve : l'indifférence du milieu qui les entoure, les constants insuccès qu'ils essuyent ne les découragent pas ; ils les excitent à fortifier l'action. C'est eux-mêmes qui sont les premiers à proclamer les insuffisances de leur propagande et cela pour travailler ensuite avec plus de méthode et plus d'ardeur. »

Notons un intéressant article de M. Zernoff sur « Le Monde et l'Univers », leçonde cosmologie apologétique. — Enfin, le Dr Valerie Vilinskij expose ses vues sur *les méthodes de la Propagande catholique.* L'auteur, émigré russe, journaliste de talent, constate que « la fin ne justifie pas les moyens » et que l'on ne peut travailler à la sainte cause de l'Union que si l'on évite toute action équivoque, qui prête à suspicion mutuelle : il faut de la loyauté et de la franchise. Il faut aussi, avant tout, se connaître. « Nous, orthodoxes, nous nous représentons trop souvent l'Église catholique comme une sorte de monolithe de hiérarchie, de volonté et d'action ; il faut vaincre ce préjugé et voir au-delà de ces apparences, aller à une réalité plus profonde. » Passant en revue les différents courants d'idées qui travaillent pour l'Union, l'auteur en arrive à dire qu'en plus de l'invisibilité de l'Église, il faut aussi que la société des fidèles soit visible : il est nécessaire de travailler à la réconciliation de tous les membres de cette Église visible, en scrutant les volontés de Dieu sur les hommes.

Voskriesnoje Tchtenie (orth., en russe, N° 15). — I. Peretrouhine : « La cause des sectes et le moyen de la combattre ». — Mgr Aleksij : « La visite de Mgr Denys, métropolite de Varsovie, à l'Église orthodoxe d'Alexandrie. » — La première session du Saint Synode (orth., polonais): on discuta les relations de l'Église orthodoxe de Pologne avec les autres Églises orthodoxes ; ouverture de nouvelles paroisses et églises et des questions missionnaires.

Messager de la Société SS. Cyrille et Méthode (cath. ; en tchèque. N° 4). — D. Valerie Vilinskij : « *La Mission des Catholiques slaves* ». L'auteur de cette étude, un orthodoxe, membre des deux derniers congrès unionistes de Velehrad et collaborateur de divers journaux religieux russes, développe dans le présent article quelques idées sur la « meilleure façon de se connaître et de s'aimer entre frères qui doivent se réunir. » Dr Vilinskij loue l'initiative prise en Belgique d'organiser ce mouvement et envisage, dès que cela sera possible matériellement, la création d'une œuvre parallèle à faire par l'orthodoxie. — Les nations slaves des Balkans étant limitrophes de la grande Russie et en même temps de l'Occident pourraient et devraient jouer dans le mouvement unioniste un rôle de premier plan.

« Le moment est venu où l'on doit oublier tous les antagonismes entre grecs, russes et polonais, entre Orient et Occident et ne plus songer qu'à l'Union entre tous les frères ! L'œuvre d'un cardinal Mercier et d'un Benoît XV ou d'un Pie XI sont de beaux exemples de charité. »

* * *

Theology (anglic. ; avril). — Prof. C. H. Turner : « *Les Conversations de Malines* ». (Conférence faite dans une réunion de théologiens à Oxford, 16 févr. 1928.) Après une longue introduction, qui donne l'histoire des rapports entre catholiques et anglicans : Mouvement d'Oxford et l'affaire des Ordres, l'auteur arrive à Lord Halifax et à l'abbé Portal. « Un des résultats « heureux » de la grande guerre, c'est qu'elle a révélé au monde un homme de la personnalité du grand cardinal Mercier. Il n'a pas seulement conquis notre respect, mais il a encore éveillé notre imagination.

Probablement, dans tout l'univers catholique, il n'aurait pu se trouver un homme mieux fait pour commander l'attention d'un Anglais : la charité d'un chrétien et la fermeté d'un évêque s'étaient donné rendez-vous dans son cœur. Il avait été constaté officiellement que ni l'archevêque de Canterbury ni le Saint Père ne s'engageaient par ces Conversations ; mais n'était-ce pas beaucoup qu'ils savaient et bénissaient ces tentatives de rapprochement ? Est-ce que enfin la nomination de Mgr van Roey, membre des Conversations, n'indique pas que l'on attend du bien de pareilles conférences ? Le seul fait de l'existence de pareilles conversations aura dans l'histoire de l'Église une mention honorable. » Ici l'auteur commente en détail le texte des conversations publié récemment en Angleterre. Il termine par de larges citations d'une lettre adressée à l'archevêque de Canterbury par le cardinal Mercier.

American Church Monthly (anglic. ; mars). — « Un haut dignitaire de l'Église catholique à Vienne (Autriche) souligne que la question du pouvoir temporel des Papes est intimement liée aux problèmes de l'Union des Églises, car la situation gênée du Pape mettait obstacle à la convocation d'un concile œcuménique. Le prélat aurait dit : « Si la convocation d'une telle assemblée se réalise, les Églises chrétiennes séparées de Rome seraient invitées selon une vieille tradition de l'Église » et l'on verrait alors combien Rome tient à une meilleure compréhension mutuelle et charité. » — A propos de l'Encyclique « *Mortalium animos* », l'*American Ch. M.* rappelle les paroles adressées par le Pape aux universitaires italiens : « C'est dans ce contexte qu'il convient de lire et commenter la lettre du Saint Père. »

World Dominion (anglic. ; avril). — V. M. Grubb : « *Le Mouvement de l'Eglise indigène en Chine* ». Le développement du christianisme est considérablement gêné par ce fait qu'il se présente comme une religion propre aux étrangers. Dans un numéro précédent de la W. D. l'auteur avait donné un exemple de cette difficulté : l'article présent développe le problème et suggère des remèdes. — K. Miyazaki : « *Pensées dangereuses au Japon* ». En 1866, le « Suprême Conseil du Gouvernement » placarda des affiches « défendant strictement l'exercice des rites pervers de la

secte religieuse nommée chrétienne. » Le 18 octobre 1927, le Ministre de l'Instruction publique, Dr R. Mizuno, fit la déclaration suivante : « L'éducation ne suffit pas : il faut de la religion. Nous sommes reconnaissants pour le travail accompli par les missionnaires et les Japonais chrétiens... Si le Christ et Bouddha ou Confucius se rencontraient, sûrement ils ne seraient pas très loin l'un de l'autre. » Si ces paroles ne sont pas celles d'un chrétien, elles montrent du moins que le Christianisme a su se faire au Japon une place respectée. La « Chronique » mentionne un discours du roi d'Afghanistan sur la tolérance de la religion chrétienne, dans les pays musulmans. Cette invitation à la largeur d'esprit a eu à Jérusalem l'effet de permettre l'accès aux chrétiens de la « Cave de Machpelah ». On sait que, jusqu'ici, de très rares Européens ont pu pénétrer dans ce sanctuaire musulman dans lequel se trouvent enterrés les Patriarches Abraham, Isaac, Jacob, ainsi que Sarah, Leah et Rebecca.

Christian Union Quarterly (anglic. ; avril.) — Le Conseil d'Administration de cette Revue se compose d'un grand nombre de sommités protestantes et orthodoxes ; citons le Dr Alivisatos, d'Athènes ; Bishop Brent de New-York ; Prof. Choisy, de Genève ; Prof. Deissmann, de Berlin ; Principal Garvie, Londres ; Mgr Germanos, de Thyateira ; Dean Inge, Londres ; le Pasteur Monod, de Paris ; Dr Söderblom, archevêque luthérien de Suède, etc. Le présent numéro est consacré à l' « *Unité* » *parmi les chrétiens*, laquelle, dit la première phrase de l'éditorial, « doit se faire par moyen de travail social commun ». Dr Peter Ainslie, rédacteur du C. U. Q., dit : « Il faut donc essayer de mieux se comprendre entre chrétiens. L'auteur sera sans doute d'accord pour dire que, s'il y a une mauvaise intolérance, il y en a aussi une qui est nécessaire : le tout est de s'entendre sur la définition du terme. — La « Conférence de Baltimore » : y prirent part les « Baptistes, Luthériens, Méthodistes, Presbytériens, Évangéliques, Congrégationalistes, Réformés et Disciples ». Tous ces protestants espèrent se fédérer un jour : « Ce n'est pas en faisant des compromis ni du prosélytisme que nous nous unirons, mais nous trouverons, disent-ils, la fraternité que nous recherchons dans l'esprit et dans l'atmosphère de la dernière cène de Notre-Seigneur. » — Citons des articles qui

suivent : Dr Ildeman : « Quelques attitudes qui faciliteraient l'Union ». — Dr Moore : « Une formule pour l'Union. » — Dr Lynch : « Stockholm ». — Dr Bagnell : « Lausanne ». — Bishop Guerry : « Unité de l'Église ». — Dr Richards : « Comment réaliser l'Union ». — Dr Ashworth : « Unité du Culte ». — Dr Harper : « Union chrétienne et Éducation ». — Dr Hume : « Unité et Missions ». — Dr Morrisson : « Le Sacrement d'Unité ».

La Revue termine par le programme proposé à la Conférence de Baltimore et un « Échange de Vues » sur l'Unité.

Modern Churchman (anglic. ; avril). — « *Les Signes du Temps* ». « Une des plus sérieuses menaces pour le modernisme anglais, c'est la réorganisation dans ce pays du ministère médiéval catholico-romain. Il n'est personne qui habite Oxford qui ne se rendrait compte que les Jésuites, Bénédictins, Dominicains, Franciscains, ainsi que l'admirable clergé séculier, n'exercent une considérable influence autour d'eux. Commentaire de la Révision du Prayer Book : la « Black Rubric », le jeûne eucharistique, la Réserve, l' « Épiklèse ».

Le manque de *séminaristes anglicans* est très grand dans le diocèse de Durham. En 1914, il y avait 238 vicaires ; en 1928, il n'y en a déjà plus que 96. Le même phénomène, dans une moins forte proportion, se reproduit dans toute l'Angleterre. Pour y remédier, on propose dans les milieux modernistes d'ordonner des femmes. « Notre-Seigneur, dit-on pour justifier ce plan, n'a pas donné l'Eucharistie à des femmes, cependant l'Église les admet à la réception de ce sacrement. » L'évêque anglican de Durham proteste, mais le mouvement semble s'accentuer. La revue ajoute : « Encourageons cet essai, car il faut faire toutes les expériences qui éventuellement peuvent bien tourner. »... — Rev. G. Milner : « Le danger du Désétablissement ».

« *Autorité religieuse* » est le titre d'un intéressant article : « Les saintes Écritures ont une autorité très grande, mais, depuis que la critique biblique a montré qu'elles ne contiennent pas toute la vérité sur Dieu, qu'elles ne sont pas inspirées littéralement, notre foi en la sainte Écriture commence à chanceler... L'Église d'Angleterre a aussi une certaine autorité, mais celle-ci est nettement limitée : elle présente, par exemple, trois différentes doctrines

concernant la présence réelle. La seule autorité, la plus haute, est celle de « l'expérience religieuse ». Impossible de ne pas indiquer dans ces théories le danger qui guette tous les partisans du principe anarchique du Libre Examen.

Antidote (cath.; mars) — Dans la « Tribune libre » ouverte afin que tous puissent y dire leurs difficultés, projets et espoirs en vue d'arriver à une meilleure compréhension mutuelle et ainsi hâter le jour où tous seront réunis », une lettre du Rev. D. Lynch, Educational Secretary of the Church Peace Union, commente les *rapports entre catholiques et protestants*. « Deux tendances se font face : celle qui milite pour fomenter la haine et l'intolérance de tout ce qui est suspect de catholicisme, et celle qui, tout en se rendant compte des immenses difficultés à vaincre, prie avec ferveur pour la Réunion. En attendant ce jour béni, ils se croient tenus en conscience de mettre en pratique le commandement nouveau donné par Notre-Seigneur : « Aimez-vous les uns les autres. » Le Dr Lynch expose avec conviction cette seconde tendance.

* * *

West-Oestlicher Weg (cath.; mars). — R. Knies : « Sophia ». Chronique sur l'Église russe : la translation de la bibliothèque de l'Opino Poustine à Moscou. — *Orthodoxie et Protestantisme* : « Dans l'Occident catholique, on exagère souvent, particulièrement aujourd'hui, l'influence qu'exerce le Protestantisme sur l'Orthodoxie. On va jusqu'à craindre que cette dernière finisse par sombrer dans un protestantisme libéral. Combien cette appréciation est erronée, on en a la preuve dans un récent article de M. V. Vilinskij, écrivain, sur la récente Encyclique « Mortalium animos ». Il dit : « Nous sommes entièrement d'accord avec le Vatican et nous professons que les dogmes ont une valeur absolue. Nous ne pouvons envisager l'Union des Églises comme on envisagerait une fédération de partis politiques. C'est cette même idée d'une Unité organique de l'Église que Mgr Euloge a défendue à la récente Conférence de Lausanne. L'orthodoxie russe ne se représente pas « la future Église œcuménique » sous l'aspect d'une Ligue religieuse des Nations. C'est là un point sur lequel l'Orthodoxie peut se réjouir de l'enseignement donné

par l'encyclique. » — *L'athéisme en Russie.* La société « Sans Dieu » compte 250.000 membres. Elle organise 5.000 « cellules communistes » et 11.000 cours pour assurer la formation de chefs antireligieux.

Reliogiöse Besinnung (prot. N° 1). — Cette nouvelle revue allemande (rédacteur, Dr Gorg. Boss, auteur d'un livre dont on a parlé ; cf. *Irénikon*, III, 373) veut servir *la cause œcuménique,* celle d'une connaissance plus fraternelle et charitable entre chrétiens, d'un rapprochement irénique. Avec toute la franchise que nécessite pareille entreprise, repoussant comme indigne toute idée de « compromis », mais aussi en grande humilité, la Revue voudrait travailler à déblayer le terrain, préparer de loin une Union future.

La R.B. nomme ses patrons et inspirateurs : S.Bernard, Joseph Goërres et le cardinal Melchior de Diepenbroeck. De ce dernier retenons la citation : « C'est à cause des péchés de nos pères que Dieu a permis cette triste scission ; à cause de vos propres péchés, elle se perpétue. Faites donc pénitence et expiez et Dieu nous rendra l'Union. »

En première page, nous trouvons une correspondance entre le R. P. Boulgakof et le Prof. H. Ehrenberg. *Irénikon* l'a publiée, t. III, p. 421.

K. Buchheim : « Réalisme religieux » : critique d'un livre récent ; l'auteur s'attaque à cette idée que « tout homme a besoin de quelque chose dont il pourrait dire : Si seulement j'avais cela je serais heureux.» Cette façon d'envisager la vie montre combien le subjectivisme autocentrique a miné toute notion de l'absolu. Et il arrive au fond de la différence qui subsiste entre le catholique et le protestant : principe d'autorité et de révélation : toute l'ecclésiologie catholique ou protestante naîtra selon que l'on détermine de l'une ou l'autre façon le problème de la foi. Église mystique, visible et infaillible sont les trois points qui semblent faire difficulté à l'auteur.

« La montée ardue » s'intitule une étude du Dr Boss lui-même : Encore une fois se souligne la pensée : Travailler à l'Union non par raison affective, mais pour des motifs qu'il faut envisager sub specie aeterni. « L'Union, dit le Dr B., n'est pas une fusion d'éléments dissemblables en un tout ni la fabrication artificielle

d'un mixtum compositum ; il faut bien plutôt regarder la Vérité en face et agir ensuite, de quelque façon qu'elle vous indique le chemin. Elle seule opérera l'Union réelle. » — « Aujourd'hui, dit-il encore, l'Encyclique « Mortalium animos » nous a rendu le service d'indiquer combien est dangereux le relativisme moderne. Nous nous étions habitués à considérer comme une vertu chrétienne la tolérance religieuse ; nous étions impressionnés par le « Que chacun se sauve de sa propre manière » de Frédéric le Grand et c'est pourquoi nous devons lire avec respect l'encyclique qui met les catholiques en garde contre de pareilles tendances. Au contraire, nous devons travailler pour être « vrais ». « Mieux vaut être un honnête athée qu'un pharisien qui se croit chrétien ; nous devons travailler, car la grâce ne fera pas seule le travail qui doit aboutir à la Réunion. »

Citons encore un excellent article de Jean Pinsk sur l'« Unité de l'Église », conférence faite à Breslau lors du Congrès des universitaires catholiques (1927). En quoi consiste, demande l'auteur, l'essentiel de la piété? et il répond: «En l'Union à la vie de l'Église catholique, corps mystique du Christ ; et le moyen de réaliser cette Union ce sera l'action catholique en profondeur. Cette recette s'applique à tout le peuple allemand « dont la noblesse est plus ancienne que l'époque de la Réformation. »

Une rubrique spéciale est affectée à des aphorismes : on y trouve des noms comme D. Dibelins, D. Getzeny, mais aussi des catholiques comme Prof. Dr Adam, R. P. Lippert, S. J., R. P. Pribilla, S. J., R. P. Przywara, S. J., et Dr Sonnenschein. — Une autre rubrique est consacrée à des «questions» concernant la nature de l'acte de foi, des conditions requises pour appartenir au corps de l'Église et le rôle que joue la conscience dans la vie religieuse, au cas de conflit possible avec l'autorité ecclésiastique. La « Chronique » donne le compte rendu d'une « retraite fermée » qui était conçue d'après l'esprit liturgique, avec récitation commune du Bréviaire, grand silence, etc. La « Bibliographie » est abondamment fournie. — La Rédaction annonce une Chronique régulière sur la vie de l'Église russe : elle sera signée du Prof. Nicolas Arseniew.

Friedensstadt (cath. ; mars). — Prof. Dr Paul Simon de la Faculté (cath.) de Tübingen commente l'*Encyclique « Mortalium Animos »* : « Les tendances fédératives dans le domaine politique risquèrent de voir s'établir des velléités parallèles, en matière religieuse; c'est pourquoi le Vatican devait parler et exposer avec une netteté proportionnée au danger le point de vue traditionnel de l'Église : celui-ci ne représente rien de neuf, rien qui puisse étonner ou effrayer les non-catholiques. Quant au moment de la publication : Les deux grandes conférences de Stockholm et Lausanne ont passé ; les conférences de Malines sont suspendues, depuis la mort du Cardinal Mercier. Tout ce mouvement prouve un désir grandissant d'Union et de Paix. On n'aime plus les controverses entre théologiens et l'on exalte les devoirs de la charité. Si l'on a raison d'accentuer les devoirs de l'amour du prochain, il convient de ne pas fermer les yeux sur les dangers créés par la situation actuelle : le relativisme est non seulement le fait du protestant libéral, il guette le monde entier par ses dissolvantes théories, et ce danger est bien plus grand que l'on croit de prime abord. L'encyclique met en garde contre des illusions. Mais s'il en est ainsi, si le Saint Père avertit les catholiques avec sévérité et même durement quels sont leurs devoirs, il est à noter qu'aucune des paroles si aimantes du même Pape n'a été rétractée ou modifiée. » Il est douloureux pour nous, dit le Prof. Simon, que le Saint Père mette si brusquement en lumière les difficultés de la tâche d'Union « mais n'est-ce pas préférable de regarder bien courageusement la Vérité en face, plutôt que de se berner d'illusions ou de faux espoirs? Il est possible que l'Encyclique provoque une rumeur de réactions anticatholiques. Que les Anglo-catholiques rejettent à une encore plus forte majorité le projet catholicisant du Prayer Book ou que le Protestantisme parle davantage d'une fédération panprotestante mondiale, mais les thèses dogmatiques ne sont pas comme des programmes de partis politiques qui à volonté se laissent élargir et qui souffrent certains compromis. »

La situation religieuse en Suède. Histoire de l'introduction du protestantisme ; sécularisation des monastères ; persécutions religieuses. Sous Charles IX, tous les biens ecclésiastiques étaient confisqués. Encore en 1858, six personnes furent chassées de Suède parce qu'elles étaient devenues catholiques. Seulement, l'an-

née 1860 vit s'établir la liberté religieuse pour les catholiques ; mais la situation est encore très inégale (malgré les protestations de « largeur d'esprit » du primat protestant). Le sentiment religieux catholique est cependant resté vivace parmi le brave peuple suédois : sens de la liturgie, dévotion mariale, vénération des saints. Il faut espérer que les « temps modernes » n'ébranleront pas cette foi traditionnelle.

Schönere Zukunft (cath. ; 8 avril). — Mgr Netzhammer : « *Perspectives d'Union en Roumanie* ». L'ancien archevêque de Bucarest, moine bénédictin, maintenant retiré à Einsideln en Suisse, développe ses idées : « Partout, le désir d'Union s'éveille ; on organise des conférences et congrès, on fonde des institutions monastiques, on édite des revues qui doivent servir à préparer le terrain de l'Union. On va jusqu'à ne plus appeler du nom de « schismatiques » les chrétiens de l'Église orientale. Il est de bon ton de tirer parti de ces tendances de l'Église catholique.

« Quel est, demande Mgr N..., le résultat de ces entreprises ? Il faut être un excellent connaisseur de l'Orient pour répondre à cette question et l'archevêque donne ses propres impressions : On a beaucoup parlé d'une tendance romanisante dans l'Église orthodoxe de Roumanie. Toutes les fois que quelque noble roumain devient catholique, de semblables bruits se répandent — il en était ainsi pour les princes comme Sturdza, Ghika, Cantacuzino, etc. Ces messieurs sont élevés à l'étranger, ne parlent le roumain qu'avec un accent étranger et n'ont aucune influence sur le peuple. Tel noble prince roumain qui est devenu catholique, a fait deux ans de théologie à Rome et s'est fait ordonner prêtre vingt ans plus tard par le cardinal archevêque de Paris. Toute la colonie orthodoxe roumaine assista à cette première messe, on commenta l'événement dans la presse, mais, malgré que le prince prêtre se soit fait donner le celebret en rite byzantin et en rite latin, l'Église de Roumanie ne profite pas de son sacerdoce : le prince est « missionnaire » dans la banlieue de Paris.

De pareils faits font croire qu'en Roumanie il se prépare un mouvement unioniste : il n'en est rien, dit Mgr N... Ni le règne du roi (catholique) Ferdinand, ni les sympathies des hommes d'État ne permettent de dire que l'on a travaillé pour cette idée.

Mgr d'Herbigny a été récemment en Roumanie, où il fit visite au Patriarche : cette conférence a été publiée. Tout récemment, le « Neamul Romanesc » démentit l'exactitude de cet article. On est décidément encore loin en Roumanie de toute Union sur une large échelle. »

Eucharisticher Völkerbund (cath., avril). — D. A. Petrani « *L'Eglise catholique en Sibérie* » : Depuis 1772, de nombreux Polonais se sont trouvés parmi les prisonniers envoyés en Sibérie, mais c'est seulement en 1832 qu'on y voit une première église catholique. En 1914, et depuis la guerre, de nombreux Polonais et prisonniers allemands se trouvèrent en Sibérie — la vie religieuse se développant, Benoît XV ériga en diocèse ces territoires et nomma le R. P. Piotrowski, O. F. M., Administrateur apostolique avec siège à Kharbine. Le pays a grand besoin de prêtres, puisque la statistique établit : 1 prêtre par 25.000 fidèles. Il semble que ces pays, où l'orthodoxie et le catholicisme vivent ensemble dans la souffrance, sont appelés à jouer un rôle important pour l'Union des Églises.

Bulletin International Catholique (avril). — Le présent numéro de la Revue est consacré à l'encyclique *Mortalium animos*, document qui, dit la Rédaction, « a surpris les catholiques aussi bien que les dissidents... Un grand nombre de commentaires y voyaient une contradiction avec de précédentes manifestations de la pensée romaine et en donnaient des interprétations malveillantes ou incomplètes. Certains catholiques timorés allaient même jusqu'à en déduire que le Saint-Siège abandonnait l'idée d'unité, combattue par divers organes autorisés... » — « Le Néo-Protestantisme et l'Encyclique » : M. Théophile Romain parle du point de vue de l'Église de Rome, de Stockholm-Lausanne et du protestantisme français ; il conclut : « Le devoir des catholiques de France est de ne point négliger le protestantisme et de ne lui montrer aucun dehors de vaine dureté, propre à raviver d'anciennes blessures ; plus ils seront fermes sur la Foi, plus il sera aisé d'user de cette indulgente bonté et de cette justice envers les personnes, qui ont trop souvent et trop cruellement fait défaut dans le passé. Le jour où les protestants de France sentiront en

nous plus d'amour, les préventions accessoires s'en iront. Rien ne nous doit séparer que l'essentiel. Il est douteux que de leur intelligence à la nôtre, grand chose à présent puisse se communiquer ; mais il nous reste, catholiques, à faire transparaître dans nos rapports avec les néo-protestants la seule chose à laquelle ils soient sensibles : la face du Christ. »

Le point de vue de l'Orthodoxie est traité par M. Georges Maklakoff (un orthodoxe) ; il cite : « Notre peuple russe, dans toute sa masse, écrit Mgr Euloge, les gens simples aussi bien que les intellectuels, à l'exception de rares personnes ayant reçu une instruction théologique, n'est pas arrivé à pénétrer le domaine abstrait de la pensée théologique... Peut-être est-ce notre faute, à nous, clergé russe, qui n'avons pas su développer dans le peuple russe le goût et l'intérêt pour les recherches théologiques ; peut-être notre science théologique n'a-t-elle pas été suffisante, mais sans aucun doute cela est le résultat d'une particularité propre au caractère russe qui, dans le domaine de la foi, apprécie mieux et comprend mieux non son côté théorique, non la pensée théologique et les formules dogmatiques, mais la vie réelle, la réalisation pratique de la religion, l'incarnation des idéals orthodoxes chrétiens dans les images vivantes des saints et des justes qui se dressent devant lui, avec l'auréole étincelante des grandes vertus chrétiennes...» Puis, l'auteur explique que l'atmosphère d'hostilité envers l'Église catholique a toujours été soigneusement tenue vivace par la presse d'opinion. Les obstacles, dit-on, en sont insurmontables, et ainsi on arriva à décourager toutes les velléités d'union. Les Russes qui ont réussi à surmonter ces passions nationales et qui ont réussi à s'élever jusqu'au domaine de la théologie pure, se sentent d'abord frappés par la complexité de la doctrine catholique et ensuite s'étonnent de la grande ressemblance avec l'enseignement plus simple et moins détaillé de l'Église orthodoxe.

« Les dogmes que l'Église catholique a formulés après la séparation de 1054 paraîtront toujours aux orthodoxes, qui n'en voient pas l'origine dans l'enseignement de l'Église primitive, comme des modifications importantes au dépôt de la foi. Certes, c'est un obstacle à l'Union aussi désirée par l'Occident actif et énergique que par l'Orient contemplatif et rêveur. Mais en faisant abstraction des divergences dogmatiques, nous devons constater que,

malgré toutes les affirmations qui tentent de justifier l'indifférence des masses pour les questions théologiques, le dogme par lui-même occupe une place d'honneur aussi bien dans l'orthodoxie que dans le catholicisme. L'encyclique *Mortalium Animos* le prouve bien. En parlant des tentatives pan-chrétiennes, en définissant ce qu'est l'Église et ce qu'est la vraie unité chrétienne, le Souverain Pontife proclame des principes que chaque orthodoxe instruit de sa religion peut accepter. »

A son tour, M. Vaussard, rédacteur du B. I. C. envisage l'Encyclique et ses conséquences dans le travail pour l'Union, au point de vue catholique.

La Vie Spirituelle. (cath. ; avril). — Le numéro de cette revue ascétique et mystique, éditée par les Frères Prêcheurs, est consacré à « La Piété envers l'Église ». — R. Garrigou-Lagrange : *L'Eglise corps mystique du Christ.* 1° Qu'est-ce que le Corps mystique ; 2° Comment se fait l'incorporation au Christ ; 3° La Communion des Saints. — L. Dumeste : « Le Pape dans l'Église ». 1° Le Pape, Vicaire de Jésus-Christ ; 2° La primauté du Pontife romain ; 3° Prérogatives et charges du Pouvoir Pontifical. — B. Lavaud : « La Vie spirituelle par l'Église et par le Pape ». 1° La vie de la foi par le magistère ; 2° La vie de la grâce par le ministère ; 3° Progrès de la charité par le gouvernement. — E. Lajeunie : « Nos devoirs envers l'Église et le Pape. » — M. V. Bernadot : « Au service de l'Église », extraits de la vie de Ste Catherine de Sienne. 1° La « douce épouse du Christ » ; 2° Pour l'Unité de l'Église ; 3° Le suprême sacrifice pour l'Église. Après une vie toute pleine de labeurs et de souffrances, Ste Catherine pria au moment de mourir : « O Dieu éternel, recevez le sacrifice de ma vie pour le corps mystique de la Sainte Église. Je ne puis vous donner que ce que vous-même m'avez donné. Prenez donc le cœur, prenez-le et pressurez-le sur la face de l'Épouse. » Offrande suprême que de mourir pour l'Église.

Recherches de science religieuse (cath. ; avril). — Dans le numéro extraordinaire, consacré à la mémoire du R. P. de Grandmaison, S. J., nous relevons les articles suivants : Mgr P. Batiffol : « Princeps Apostolorum » : A l'origine et aussi bien

dans une tradition qui a été maintenue par la liturgie, les deux apôtres Pierre et Paul ont été inséparables. Puis, la personne de S. Pierre a été isolée ; sa primauté entre les apôtres, mise en relief et cette primauté s'est traduite éminemment par le qualificatif de « princeps apostolorum » ; dans l'article qui suit, l'auteur fait l'histoire ancienne de ce vocable. — P. Rousselot : « La Grâce d'après S. Jean et S. Paul. »

Documentation catholique (mars). — Mgr Beaudrillart : Conférence à Notre-Dame de Paris (26-2-28) : Cité spirituelle, l'Union à la Chaire de Pierre ; l'État temporel du Pontife romain. — Traités internationaux : « Modus vivendi entre le Saint-Siège et la Tchécoslovaquie. — *La Russie Nouvelle.* I. Le régime soviétique vu à travers ses lois. 1° Code et Morale : Les droits de la conscience et la loi bolcheviste ; le code soviétique et la charité ; le code soviétique et la famille. 2° Notion bolcheviste de la propriété. 3° La législation religieuse. 4° La propagande antireligieuse dans le système d'éducation de l'U. R. S. S. : Changement de méthodes dans la lutte antireligieuse : la propagande remplacera dorénavant la violence, atteindra avant tout l'enfant ; le « meilleur moment » ; la meilleure manière ; conquête graduelle et insensible de l'âme des enfants. A l'école : leçons, programmes, manuels scolaires. — II. La vie en Russie d'après quelques ouvrages récents : 1° Deux enquêtes françaises : « Le voyage à Moscou » de G. Duhamel, et « l'Autre Europe : Moscou et sa foi » de L. Durtain. 2° Une enquête autrichienne : « Moscou » du prince de Rohan. 3° Deux écrits de voyageurs russes : *a)* « La terreur rouge de la Russie » (1918-1924), de Melgounov, et « La Résurrection de la Russie », de V. Schoulguine.

Revue bénédictine (avril). — Dom G. Morin : « Formules liturgiques orientales en Occident aux IVe et Ve siècles. » La plus ancienne citation qui nous soit parvenue d'un canon de la messe en usage à Rome, consiste probablement dans deux passages du célèbre Marius Victorinus «... C'est, tout porte à le croire, un canon grec plutôt que latin, une dernière attestation de l'usage primitif de Rome où « pendant les trois premiers siècles et probablement plus longtemps encore la liturgie, ainsi que la lecture des

Écritures, du moins dans les assemblées présidées par le Pape, se faisaient en langue grecque. »

« En dehors de ce vieux débris isolé de l'ancien canon grec de l'Église romaine, il est intéressant de constater que dès les IVe et Ve siècles certains auteurs occidentaux attestent expressément l'emploi dans leurs milieux d'un canon de la messe dont certains détails au moins concordaient à la lettre avec telle ou telle des liturgies orientales. » Dom Morin donne trois textes qui montrent la similitude du « Sanctus » avec le Τὰ ἅγια τοῖς ἁγίοις.

Lettres (cath. ; mars). — H. L. Chevrillon : « Autour du Prayer Book ». Les perspectives de la chrétienté anglaise. — J. Calvet : « Joseph Wilbois ». L'auteur de « L'avenir de l'Église russe » est dépeint en quelques traits : Wilbois est à la fois slave et latin. Quel inquiétant et contradictoire mélange ! W. a réalisé ce tour de force : comprendre et aimer les Orientaux, tout en restant pleinement ce qu'il était, Occidental.

Union des Églises (cath. ; avril). — *Autour de l'Encyclique Pontificale.* 1. Chez les Protestants : Il y en a beaucoup qui attendent avec impatience des résultats immédiats : tel est l'esprit du temps. Aussi, faute de conséquences tangibles, les efforts faits sont condamnés par beaucoup de protestants. 2. et même par certains orthodoxes ; enfin, 3. les catholiques — il paraît qu'il y en avait qui s'étaient fait illusion sur l'Unionisme, dit le R. P. de la Brière, — trouvent dans l'Encyclique des directives plus précises sur le travail pour l'Union. — *Nos frères anglicans et la marche vers Rome* : le Protestantisme dans l'Église anglicane, le Prayer Book, le disestablishment. — *A Belgrade* : Communion d'Anglicans dans une Église orthodoxe. — *Les Dames de l'Union* (cité d'*Irénikon*). — *La Semaine mariale à Paris* (avec illustrations). — *En Bulgarie* : l'Enquête de la Mission catholique universitaire conduite par l'abbé Botinelli. (Cf. *Irénikon,* V, 21.)

---

5. Bibliographie.

NOTE : La Rédaction d'Irénikon tient compte dans sa rubrique « Bibliographie » de *tous* les livres qui lui sont envoyés pour recension.

LE CARDINAL MERCIER. 1851-1926. — Bruxelles. — Desmet-Verteneuil. 1927. — 32 × 24,5. — CCXXXII-414 pp.

Tâche hardie que mettre en page une figure aussi éminente et dont la personnalité a revêtu tant d'aspects pour resplendir en chacun, a abordé tant de problèmes de la pensée humaine pour les rénover et les marquer de son élan, s'est assignée si noble tâche, a mené si haut idéal à son plein épanouissement.

Tel est le génie cependant qu'il s'impose à chacun, indépendamment des causes qui l'ont fait naître et des objets sollicitant l'admiration. Avant même de savoir par quoi il fut si grand, chacun savait qu'il était grand.

Cette grandeur répugne à toute limite tendant à la renfermer pour l'expliquer ; le génie se rit de toute analyse qui cherche à l'établir. Point n'est besoin de preuves ni raisons ; et ceux qui osent réduire telle vie en chapitres osent gros et sont tenus de faire magistral.

Ils ont résolu le délicat problème, ayant compris que pour faire une grande œuvre, il suffit de regarder et de « raconter » vivre un grand homme. C'est ainsi qu'au tournant des pages nous voyons naître, agir et grandir celui qui devint le « Grand Cardinal ».

Pas à pas, nous parcourons toutes les étapes de cette prodigieuse carrière au fil du livre qui trace simplement une histoire et prend des proportions d'encyclopédie...

A combien de « spécialistes », d'érudits — et lesquels — de penseurs et philosophes, de grands croyants et nobles cœurs, a-t-on du faire appel pour saisir et fixer les aspects et les manifestations de cette humanité puissante et hardie.

Hardiment il a vu et agi. Il a vu, pénétrant de sa clairvoyance le vrai des choses, à travers le voile formaliste et traditionnel, et c'est son œuvre de restauration philosophique. actionnant sur l'identique base le levier exigé des mentalités contemporaines.

Il a osé, posant acte de sa claire-vue et réalisant plus haut que les dissensions, les ébranlements, les partis, et c'est ainsi qu'il a tenu ses « Conversations de Malines », qui ont été une stupeur après avoir été un pas de géant.

Bien au-dessus des collectivités, il avait aperçu les âmes souffrantes et il avait conçu d'emblée la réconciliation des peuples.

Nous le voyons, hardi dans la guerre et dressant en face de l'envahisseur dans sa seule personne et sa haute stature, toute la noblesse d'un pays.

Nous le retrouvons dans la paix, « une des rares figures que l'après-guerre n'ait pas diminuées ».

Nous le pleurons dans sa mort qui fut une apothéose terrestre et une sorte d'affirmation de l'au-delà.

Cette vie, chargée de pensées, d'étude, de prière, nous l'avions vue si harmonieusement s'épanouir, et nous saisissions bien qu'en cet homme de tant de talents et de tant de réussites, il y avait une Idée, un plan, un but : Dieu.

Il l'a rejoint.

Existence décrite âge par âge par ceux qui étaient le plus à même de la décrire, elle est illustrée tout au long des documents les plus vivants, les plus frappants dans leur réalité, leur actualité, déroulant comme un beau film à nos yeux recueillis, à nos cœurs attentifs, pour produire le plus beau livre d'images, de ces images où nous le retrouvons si bien « lui » et qui sont toutes rendues lumineuses de la sérénité de ce beau visage.

Habile tactique encore que d'avoir fait parler les grands hommes, accumulant en appendice magistral les autographes célèbres. Car rien n'est plus propre à souligner les transcendances d'une vie comme le témoignage de ceux qui ont acquis par leur vie même le droit de juger et de parler.

Aucun monument ne s'élèvera plus haut à sa gloire que cette louange unanime des grands contemporains. Répercussions mondiales, harmonie, son plein et continu; aucun piédestal ne le portera plus haut à nos yeux et ne nous paraîtra plus souhaitable que la fusion de tous ces grands hommages.

Personnage mondial, personnage historique. Celui qui résume dans sa personne et dans sa vie tout ce qui fut, dans notre siècle, de noblesse, d'intelligence, de grandeur.

Nul ne s'étonnera de voir figurer dans ce mémorial les représentants des Églises chrétiennes, tant celle d'Angleterre que celles d'Orient, venant là, non pas comme au hasard, mais prenant place de droit dans le cadre de choix comme ayant occupé aussi place de choix dans le cœur et les préoccupations de celui qui fut si sublime et intégral chrétien.

Les Moines de l'Union occuperont quelques pages de leur œuvre naissante greffée sur le souvenir du grand initiateur comme sur le tronc d'où leur viendra endurance, croissance et maturation en fruits d'Amour, de Concorde.

* * *

Calvet J. — ROME AND REUNION... translated... by the Rev. W. C. Turney, S. S. J. E. With ant Introduction by Lord Halifax. — London. Allan. — Milwaukee. Morehouse. — 1928. 19 × 12,5. — XII-161 pp. — Rel. : 5 s.

Un livre orné pontificalement d'or et de violet, vient prendre place dans nos rayons à côté du petit cahier gris que l'abbé Calvet publia en 1921.

La traduction anglaise nous donne ainsi l'occasion de parler de cet ouvrage. Malheureusement, le lecteur français sera privé de l'introduction de Lord Halifax où il professe très à propos son entière acceptation des principes fondamentaux de l'Encyclique *Mortalium Animos* et revendique le même souci d'orthodoxie pour les participants des *Conversations de Malines*.

Si Lord Halifax n'avait pas fait mention de l'intimité de M. Calvet et de M. Portal, d'heureuse mémoire, nous aurions hésité de le faire, parce que ce nom ne provoque pas l'enthousiasme partout en Angleterre. Mais, si l'abbé Portal est mort, son souvenir continue en France. Dans l'élite intellectuelle des catholiques, on subit encore son influence. On arbore son nom comme un drapeau de ralliement ; son tombeau est devenu un sanctuaire. Nous voilà donc prêts d'avance à donner bon accueil à la réapparition de ce livre, où l'on sent le rayonnement de cette âme apostolique.

Les conférences que nous offre M. Calvet furent prêchées à l'occasion d'une neuvaine préparatoire à la Pentecôte, neuvaine instituée par Léon XIII pour obtenir l'unité du monde chrétien. Le but de l'auteur est des plus simples « ayant uniquement en vue de faire naître dans les » âmes le désir de l'unité chrétienne et de provoquer la prière, instrument » efficace de l'union ». Pas de dialectique, par d'arguties, pas de sagesse humaine, mais l'amour de Jésus-Christ. « Tout chrétien qui aime Jésus, » qui sent en son âme le besoin de réaliser la charité de Jésus, est en même » temps nécessairement et par définition, un apôtre de l'union ». Oui, les vrais apôtres de l'Union ne sont pas les grands, ni les savants, ni les diplomates, mais « les pauvres et les humbles » du Christ.

Il y a un beau chapitre sur la mission unificatrice du St-Esprit. Mais il n'apparaît pas assez que, dans la synthèse paulinienne, cette doctrine s'appuie sur l'idée du corps mystique.

Les Anglicans et les Orientaux trouveront ici des études bien informées et très sympathiques de leurs problèmes. Les pages sur la Russie trahissent l'amour de M. Calvet pour ce pays auquel son ami l'abbé Gustave Morel s'était donné corps et âme.

Vu l'importance que prend de nos jours le mouvement anglo-orthodoxe, nous citons ceci à titre documentaire : « La clef du problème de l'Union » des Églises est à Londres : si l'Église anglicane reste séparée de l'Église » romaine, elle agira en Orient par le fait de sa position, comme un agent » du schisme et éloignera encore plus les Orientaux des Latins, peut-être » même en les payant d'un semblant d'union, qui serait un rapprochement » depuis longtemps cherché d'ailleurs entre l'Anglicanisme et l'Orthodoxie. »

La publication de cet ouvrage par des anglo-catholiques est d'autant plus remarquable que les principes catholiques romains y sont on ne peut plus nettement affirmés. Nous apprécions la loyauté avec laquelle sont présentées aux lecteurs anglicans des déclarations comme celles-ci :

« L'Esprit divin se sert du sacerdoce régulièrement institué et des sacrements administrés par ce sacerdoce au nom de l'Église, pour distribuer la grâce aux fidèles de Jésus-Christ... Ainsi la vie chrétienne et le salut chré-

tien sont impossibles hors de l'Église ; tant que nous adhérons au tronc nous recevons la sève de vie ; si nous avons le malheur de nous en séparer, nous tombons au rang du bois mort que le passant foule aux pieds. L'Esprit divin... appelle à lui tous (ceux)... qui s'étant séparés du tronc et ayant perdu le sacrifice ont rompu la communication avec la source et tari les canaux qui leur amenaient la grâce » (pp. 29-30). Et l'Auteur dira plus loin que le « Souverain Pontife (Léon XIII) déclara solennellement que l'Église romaine ne considérait pas les ordres anglicans comme valides. L'Église anglicane n'est pas regardée par Rome comme une Église schismatique — ce qui est sa prétention — mais comme une Église hérétique — appellation qu'elle rejette vigoureusement » (p. 73). Voici encore ce que nous lisons : « Les esprits habitués aux tractations politiques, quand ils » entendent prononcer les mots d'*Union des Eglises* pensent aussitôt à un » compromis fait de concessions mutuelles. Ceux qui n'attribuent qu'une » importance secondaire aux vérités dogmatiques voient aussitôt un échan- » ge de formules que l'on se sacrifie d'un côté comme de l'autre pour le bien » de la paix. Ceux qui considèrent avec plus de respect les doctrines particu- » lières songent à un syncrétisme religieux, à un formulaire de foi assez » vaste et assez souple pour que toutes les affirmations importantes des » diverses confessions unies puissent y trouver place.

» ... Cette conception est naïve et révèle une grande pauvreté de sens » religieux. Elle est fausse, aussi fausse qu'un système puisse l'être » (pp. 38-39).

« Il faut que nos frères séparés sachent comment l'Église Romaine com- » prend l'unité chrétienne : dans la vérité intégrale de Jésus-Christ, dans » l'organisation d'une Église visible, dans l'acceptation de l'autorité du » successeur de Pierre, dans la sauvegarde du caractère particulier et des » traditions nationales, dans la dignité des frère égaux en Jésus-Christ, » bref, dans la justice et dans la charité » (p. 46).

Personne ne peut se tromper sur le sens des phrases suivantes : « Par l'union, l'Église romaine n'entend pas seulement une union mystique, elle entend aussi une union extérieure, visible, tangible, officielle, dans les cadres de l'Église organisée et hiérarchisée » (p. 56). — « C'est la condition de toute unité organique : un centre de vie et de gouvernement. Dans l'Église de Jésus-Christ, ce centre c'est Rome » (p. 57). — « Il est bien évident que l'Union des Églises chrétiennes ne se fera pas, si elle ne se fait pas autour de ce centre, et que la première démarche de l'Union ce sera la reconnaissance de la primauté de Pierre » (pp. 57-58). — « Tant que les chrétiens séparés de Rome n'auront pas accepté cette nécessité, le problème de l'Union sera insoluble » (p. 57). Voici enfin ce que dit l'abbé Calvet au sujet des conversions individuelles : « Bien que ces conversions individuelles suscitent en général de vives colères dans les Églises qui perdent ainsi les meilleurs de leurs enfants, personne n'a le droit de les blâmer. Tout homme doit, dans sa vie religieuse, comme en toutes choses, suivre sa conscience, et si sa conscience le mène à Rome, les frères qu'il

abandonne ont le devoir de s'incliner devant sa décision, comme les frères qu'il retrouve ont le droit de se réjouir de son retour. L'Église romaine a bien le droit comme toutes les autres, et même le devoir, de multiplier ses moyens d'apostolat, et de travailler de toutes ses forces à éclairer les consciences » (pp. 61-62). Mais il faut lire le livre tout entier pour comprendre que la publication de cette traduction anglaise est un événement dans le mouvement pour l'Union.

Nous regrettons seulement de voir poindre, çà et là, quelques sentiments de nationalisme, qui s'appliquent très naturellement devant un auditoire français, mais qui prennent un air de province dans la traduction anglaise. Il aurait été plus heureux de dire que les Anglicans ont plus d'affinité avec la « pensée latine », que de parler ici de « pensée française ».

Mais ces quelques pailles sont consumées par la flamme d'une charité ardente qui illumine le livre tout entier. Et la charité de M. Calvet n'est que l'égal de sa doctrine. C'est un bon livre, même un très bon livre. Il est à souhaiter que beaucoup profitent de cette traduction, pour en faire leur lecture spirituelle.

D. A. B.

Malvy, Antoine et Marcel Viller. — LA CONFESSION ORTHODOXE DE PIERRE MOGHILA, METROPOLITE DE KIEV (1633-1646) approuvée par les Patriarches grecs du XVII[e] siècle. Texte latin inédit publié avec introduction et notes critiques. — Paris. Beauchesne. — 1927. — 25 × 16,5. — CXXI-223 pp. — Br. : 35 fr. — *Collection* : Orientalia Christiana, t. X.

Etrange destinée que celle de ce métropolite orthodoxe de l'Église ruthène, roumain d'origine, polonais d'éducation, favorisé par un roi catholique au détriment des uniates, et reconnu par un patriarche de Constantinople, aux tendances protestantes duquel il s'opposera avec succès.

Né en Moldavie en 1596, Pierre Moghila vécut en Pologne dès l'âge de 11 ans. Moine à 31 ans à la fameuse Petcherskaïa Lavra de Kiev, il devint, la même année 1627, archimandrite de ce monastère. Sous son impulsion vigoureuse et tenace, la Petchsrekaïa Lavra devint le premier foyer scientifique de la Russie, la citadelle inexpugnable de l'orthodoxie. Bientôt même, profitant de l'élection du nouveau roi de Pologne, Ladislas, Moghila sut obtenir des avantages considérables pour ses coreligionnaires, et, sans doute, à la suite de ce succès, il fut lui-même élu au siège métropolitain de Kiev, dont Ladislas venait de rendre les églises aux Orthodoxes (1633). Pierre Moghila mourut en 1646. Mais, durant ces 13 années de gouvernement ecclésiastique, il a galvanisé son Église par son activité bienfaisante. On ne compte plus les créations d'écoles, d'hôpitaux, de Confréries, les constructions d'églises, les restaurations de monastères. Autoritaire et dur, il ne souffrait pas que sa volonté fût contestée ; c'était un réalisateur que rien n'arrêtait. Ce qu'il chercha surtout ce fut l'instruction de son clergé

et de son peuple. L'imprimerie installée à la Lavra Petcherskaïa travaillait sans relâche à répandre les productions de Moghila et de ses associés. Mais l'œuvre par excellence qu'il chercha à développer, ce fut l'enseignement. Moghila avait profité de la bienveillance de Ladislas pour ériger en Académie (1633) le collège théologique fondé à la Petcherskaïa Lavra en 1631. La nouvelle université, jouissant des mêmes privilèges que celles de Vilna et de Cracovie, allait devenir le centre de la théologie orthodoxe en pays slave. Des Russes, des Grecs, des Roumains, des Serbes et des Bulgares y fréquentaient. L'enseignement se donnait, comme en Occident, en suivant Saint Thomas et d'après la méthode scolastique. Moghila qui passait chez les siens pour un homme de culture occidentale, ne craignait pas d'emprunter aux latins ce qu'il estimait excellent. Si l'on met à part les divergences principales entre l'Église orthodoxe et l'Église romaine, en particulier la primauté des papes, on peut dire que les doctrines enseignées étaient latinisantes. Sur bien des points controversés entre l'Orient et Rome, sur le purgatoire, sur l'Immaculée Conception, sur la consécration de l'Eucharistie par les paroles du Christ, les docteurs de Kiev penseront comme les Latins. Cet accord partiel n'enraya point toutes les polémiques ; mais en dépit des controverses, l'Université de Kiev fut pendant plus d'un siècle un instrument de rapprochement doctrinal. (Malheureusement l'expérience était d'avance vouée à l'insuccès, parce qu'elle tendait à la négation de la tradition théologique orientale.)

D'après la vie de Moghila, il semblerait que le métropolite de Kiev ait principalement combattu les uniates. Pourtant son nom n'est guère connu en Occident que par une œuvre dirigée surtout contre les protestants. La *Confession Orthodoxe* a été provoquée par les troubles qu'a causés dans l'Orient gréco-slave le calvinisme professé par le patriarche de Constantinople Cyrille Lucar. La *Confession de foi de Cyrille Lucar*, datée de Constantinople, mars 1629, contenait, en 18 articles très courts, toute la doctrine calviniste. L'émoi produit en Orient et en Occident, chez les catholiques, les protestants et les orthodoxes fut immense. Même la mort tragique de Lucar (1638), étranglé par les soldats turcs dans la barque qui devait le mener en exil, ne mit pas fin aux troubles qu'il avait causés. Il fallait à tout prix, pour l'honneur de l'Église orientale, pour montrer à l'univers que l'entreprise de Cyrille Lucar et de ses adhérents n'était point le fait de l'Orient tout entier ou de la grande majorité de ses prélats, exposer dans une confession de foi nouvelle la doctrine traditionnelle de l'Église orthodoxe, et la faire approuver solennellement par tous les patriarches d'Orient. C'est à quoi Moghila allait s'employer en composant la *Confession Orthodoxe*.

Que la *Confession de foi* de Cyrille Lucar ait troublé principalement les Ruthènes, on peut se l'imaginer sans peine. Plus qu'ailleurs, les protestants de Pologne, à cause de leurs rapports avec les orthodoxes, avaient les yeux ouverts sur ce qui se passait à Constantinople. N'avaient-ils point cherché et presque réussi en 1599 à s'unir avec les Ruthènes orthodoxes

sur le terrain religieux ? Ne faisaient-ils pas cause commune en politique ? Aussi, lorsque la *Confession* de Cyrille, imprimée à Genève, se fut répandue, et eut provoqué les commentaires que l'on peut aisément deviner, ce fut pour les Ruthènes orthodoxes une nécessité impérieuse de se désolidariser de ces doctrines calvinistes, et d'empêcher les uniates de profiter d'un semblable scandale pour faire des conquêtes aux dépens de l'Église orthodoxe. Pierre Moghila rédigea un projet de *Confession de foi,* qui serait opposée à celle de Lucar. Elle fut examinée en 1640, au Synode de Kiev, puis portée à Constantinople pour plus ample confirmation. Là, le texte latin de la *Confession* de Moghila fut traduit en grec pour être soumis au Synode réuni à Jassy. La *Confession* fut trouvée d'accord avec la doctrine de l'Église grecque, hormis sur deux points sur lesquels les Ruthènes avaient des doctrines romaines : ils admettaient un troisième lieu distinct du ciel et de l'enfer, notre purgatoire ; ils pensaient que la consécration du pain et du vin s'opérait à l'autel par les paroles du Christ et non par l'épiclèse.

Le texte proposé fut amendé en conséquence, puis approuvé. Le 11 mars 1643, les quatre patriarches d'Orient, dans un acte officiel, déclaraient qu'ils avaient trouvé la *Confession orthodoxe* « conforme aux dogmes de l'Église du Christ, en plein accord avec les saints canons, sans que rien s'opposât en elle à ce que l'Église admet ». Et sans s'inquiéter du texte latin, ils approuvaient le texte grec, en exhortant tous les chrétiens de l'Église d'Orient à le lire. En 1685, le patriarche de Moscou, Joachim, approuva la traduction slavonne de la *Confession orthodoxe,* qui verra le jour à Moscou, en 1696, par ordre de Pierre le Grand.

De ce document, qui eut en ce temps une si grande vogue, nous possédons encore une copie authentique, ou mieux un des originaux du double texte gréco-latin soumis en 1643 à l'approbation du patriarche de Constantinople. Ce manuscrit de la *Confession orthodoxe,* qui se trouve à la Bibliothèque Nationale (fonds grec, 1265), fut donné en 1671 par Nicolas Panagiotis, premier interprète de la Porte, à M. Olier de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople, pour être déposé à la Bibliothèque du Roi. Grande fut la joie des Port-Royalistes qui avaient déjà puisé largement dans la doctrine de la *Confession orthodoxe* pour réfuter avec succès les affirmations erronées de Claude. Celui-ci avait soutenu que dans toute l'Église orientale on ne croyait pas à la transsubstantiation et à la présence réelle. Il en concluait que cette croyance avait été introduite abusivement dans l'Église Occidentale. Sur ce point, ses adversaires eurent beau jeu : la *Confession orthodoxe* est un éclatant témoignage de la foi de l'Orient dans l'Eucharistie.

Extérieurement, la *Confession orthodoxe* se présente avec la division tripartite, d'après les trois vertus théologales, traditionnelle dans l'Église latine. Si, au point de vue de la matière, on compare le catéchisme latin le plus répandu au XVIIe siècle, celui de Canisius, avec la *Confession orthodoxe,* il n'y a rien dans celle-ci qui ne se trouve dans le catéchisme latin,

et inversément. Si, en outre, on tient compte que, dans de nombreux cas, la pensée de Moghila est manifestement calquée sur celle de Canisius, on pourra affirmer, sans crainte de se tromper, que le plan, la matière, et pour une partie qu'il est difficile de déterminer, les expressions mêmes de la *Confession orthodoxe* lui sont venues de l'Occident. Aussi les éditeurs ont-ils raison de présenter ce texte comme un document très facilement accessible aux Occidentaux :

« Notre but, en publiant ce texte latin de la *Confession orthodoxe*, n'a pas été seulement de fournir aux érudits un inédit intéressant qui facilitera l'étude des rapports de la théologie gréco-slave avec la théologie latine : nous avons voulu aussi faire œuvre pratique, et à une heure où les papes nous invitent à regarder vers l'Orient, mettre entre les mains des théologiens d'Occident, dans une langue qui leur est familière, un texte original (une traduction est toujours, par quelque endroit, une interprétation) qui leur permît de se rendre compte très rapidement des croyances de nos frères séparés. A cause de son caractère catéchétique, le texte latin de la *Confession orthodoxe* que la *Perpétuité de la Foi* disait, après Nointel, « aussi original que le grec » a, pour cette fin, une valeur particulière que l'on saisira facilement. » (Préface, pp. V-VI).

Principe excellent, s'il en fut : ne pas se baser sur des traductions ou sur des études plus ou moins exactes, plus ou moins heureuses, mais sur des textes orthodoxes originaux. On peut cependant faire remarquer que pour apprendre à connaître la foi chrétienne, telle qu'elle est exposée dans l'Église orthodoxe du XX[e] siècle, le moyen le plus rapide et le plus adéquat n'est peut-être pas de recourir à un texte latin du XVII[e] siècle, qui est, lui aussi, une traduction (p. LXXXVIII), et une traduction faite par un Slave en un latin scolastique assez médiocre (p. XCI). Car, d'abord, bien que la page titre fasse explicitement mention de l'approbation des patriarches grecs du XVII[e] siècle, il faut cependant, avec l'Auteur de la Préface, préciser l'importance réelle et actuelle de la *Confession* de Moghila : « On a beau trouver illogique l'avis de ceux qui minimisent la valeur de la C. O. : leur nombre tend actuellement à s'accroître ; et l'on peut dire que pour la grande majorité des théologiens orthodoxes d'aujourd'hui, la C. O. n'est pas un véritable livre symbolique » (p. LXV). Mais alors on se demandera si le moyen le plus rapide de se rendre compte de la croyance actuelle de nos frères séparés ne serait pas de s'adresser plutôt aux livres et catéchismes orthodoxes qui existent en assez grand nombre en langues modernes.

En outre, et ceci est sans doute plus important, ce n'est certainement pas la foi commune ou moyenne de l'Église orthodoxe actuelle qui est représentée par Moghila et par sa *Confession*, du moins sur un certain nombre de points particuliers. Dira-t-on, par exemple, comme l'Auteur l'affirme de Moghila, que la doctrine actuelle de l'Église orthodoxe sur le Saint-Esprit peut s'interpréter dans un sens parfaitement catholique romain ? Moghila (l'Auteur le fait remarquer lui-même, p. 68), ne dit pas un mot du divorce. La doctrine du purgatoire (pp. 38-40), telle qu'elle est

interprétée par l'Auteur (p. 187), dans le sens d'une opposition qui attaque surtout le feu, reste bien en-deçà de la doctrine habituelle des Orthodoxes. Sur l'Immaculée Conception, Moghila personnellement pensait comme les Latins, de même sur l'état d'innocence, et sur le moment précis de la consécration. A tel point que, pour connaître la véritable pensée de Moghila et de l'Église ruthène au XVIIe siècle, il faut recourir non pas à la *Confession orthodoxe*, mais au *Petit Catéchisme*, édité en 1645 par Moghila lui-même, peut-être uniquement parce qu'il n'admettait pas toutes les corrections qu'on avait fait subir à son premier ouvrage avant l'approbation du Synode de Jassy. Tout cela n'est pas fait pour faciliter la connaissance exacte et très rapide de la croyance de nos frères séparés.

Enfin, si on admet avec l'Auteur (p. 187) que « les seules oppositions que Moghila a retenues (pour son compte personnel, car la *Confession*, corrigée par les Grecs, en manifeste d'autres) et fortement marquées sont celles qui concernent la primauté romaine et le Filioque (encore sur ce dernier point s'exprime-t-il en des termes qui pourraient servir de base de conciliation) », il faut cependant se hâter d'ajouter, toujours avec l'Auteur, que « en fondant l'école de Kiev, Moghila a créé au sein de la théologie russe un courant d'occidentalisme qui ira en se prolongeant, même après l'annexion de Kiev à la Moscovie », mais qui, il faut bien le reconnaître, ne répond plus à la tendance dominante des Russes intellectuels d'aujourd'hui.

Les théologiens russes modernes resteront, en général, insensibles à l'attrait d'une doctrine orthodoxe atténuée, et exposée selon des conceptions occidentales, et presque avec le vocabulaire de S. Pierre Canisius S. J. C'est bien dans ce sens qu'il faut interpréter le geste du Métropolite Denys de Varsovie, commenté très favorablement par le Métropolite Antoine de Carlovits (Novoïé Vrémia, 25 février 1928). Il s'agit de la réédition du travail du hiéromoine Taraise, paru pour la première fois en 1903, sur *La crise dans l'ancienne théologie russe.* (Varsovie, 1927). Dans cet ouvrage, sur lequel nous reviendrons, et dans le commentaire du Métropolite Antoine, on trouvera une protestation énergique contre l'influence de l'école de Moghila. D'ailleurs, n'était-ce pas le R. P. Malvy qui, dans deux articles d'honnête vulgarisation sur « *Les différences dogmatiques entre l'Eglise romaine et l'Eglise orthodoxe gréco-slave* » (Nouvelle Revue Théologique, 1924, pp. 321 et 400), n'accordait qu'à peine l'honneur d'une citation à la *Confession* de Moghila ? Il écrivait, au contraire (p. 403) : « ... Nos manuels d'introduction biblique (entre autres Cornély), sont mal renseignés quand ils se contentent de renvoyer aux livres symboliques du XVIIe siècle pour préjuger sur les questions du canon de la doctrine de l'Église orthodoxe *actuelle* ».

Aussi pouvons-nous affirmer, sans crainte d'être contredit par les orthodoxes, que la *Confession orthodoxe* de Pierre Moghila est un document très intéressant pour l'étude du mouvement théologique dans la Russie du XVIIe siècle, surtout au point de vue des infiltrations latines, mais qu'elle

est cependant loin de suffire pour nous livrer l'âme religieuse russe du XXe siècle. Cette réserve faite sur la valeur « *actuelle* » de la *Confession orthodoxe*, nous ne pouvons que nous réjouir à l'occasion de la publication d'un document d'une portée « *historique* » aussi considérable. L'édition en a été faite avec un grand souci d'exactitude scientifique, qui, cependant, ne néglige pas l'usage pratique auquel elle est destinée avant tout.

DOM ANDRÉ STOELEN.

Callinicos, Constantine N. — THE GREAT ORTHODOX CATECHISM. A manual of instruction on faith, morals and worship. — London. The faith Press. — 1926. — 18,5 × 12. — X-117 pp. — Rel. 2 s. 6 d.

Il y a quelques années, Mgr Germanos, Métropolite de Thyatire, évêque des Orthodoxes grecs en Europe occidentale, accorda à son protoprêtre, Constantin Callinicos, la permission d'envoyer un travail en Grèce, afin d'y prendre part à un concours pour le meilleur manuel écrit à l'usage des classes plus avancées. L'archevêché d'Athènes attribua le prix au manuel du protoprêtre, avec un jugement très louangeur. Ce Catéchisme fut édité en 1926 à l'usage des Orthodoxes de langue anglaise.

A tous ceux qui veulent se mettre très rapidement en même temps qu'exactement au courant de la doctrine orthodoxe commune, nous recommandons chaudement ce petit volume comme moyen d'information : format commode, prix modéré, impression très claire, brièveté charmante.

La division de l'ouvrage est limpide : *Introduction* (q. 1-10). — *Première Partie* : Le Dogme, à propos de l'analyse du Credo (q. 11. 67). — *Deuxième Partie* : La Morale, à propos du Décalogue et du Sermon de la Montagne (q. 68-107). — *Troisième Partie* : Le Culte, à propos du Pater et des principales cérémonies liturgiques. (q. 108-156). Quelques illustrations se rapportent à cette dernière partie. — C'est évidemment dans la Première Partie que nous trouverons les points de doctrine sur lesquels l'Église orthodoxe n'est pas d'accord avec l'Église romaine. A ce point de vue, la Troisième Partie ne fait que préciser certains détails concernant les Sacrements. La Deuxième Partie, elle, est parfaitement catholique, et soutiendra victorieusement la comparaison avec bon nombre de nos catéchismes, anciens et modernes : c'est tout simplement un petit joyau. Et cela est bien encourageant, de sentir, dans la morale, un terrain d'entente aussi ferme et aussi large. Nous remercions chaleureusement l'Auteur pour la consolation spirituelle que la lecture de cette doctrine morale réconfortante nous a apportée. On aimerait alors à voir disparaître les divergences dogmatiques, et à se sentir unis dans le vrai comme dans le bien, dans une même profession de foi comme dans une même aspiration à la perfection chrétienne. Mais les difficultés sont toujours là, inflexibles, et leur oubli causerait des déboires pénibles et dangereux. Nous devons donc entre-

prendre la besogne ingrate de discerner dans la Première Partie les points de désaccord, afin de permettre un jugement exact sur la position réciproque des Églises. On nous permettra de citer largement : nous sommes à une source authentique, à laquelle nous devons nous arrêter de préférence. Le lecteur pourra facilement comparer la doctrine exposée dans ce catéchisme orthodoxe avec la doctrine catholique traditionnelle.

Dès la q. 9, à propos du Canon de la Bible, une divergence notable saute aux yeux : « Nous ne devons cependant pas oublier d'ajouter aux » livres de l'Ancien Testament déjà mentionnés, ceux de Tobie, de Judith, » de la Sagesse de Sirach, et les trois livres des Macchabées, que nous appe- » lons généralement « Anaghinoscomena », c'est-à-dire des livres utiles » à lire. Nous les appelons aussi « Deutérocanoniques » parce qu'ils occupent » une place secondaire dans le Canon, et n'ont pas la même autorité que » les autres » (p. 6).

A propos des « trois » livres des Macchabées, notons que le 3[e] livre des Macchabées correspond au 3[e] livre d'Esdras imprimé en appendice de la Vulgate. Les Bibles slaves impriment ce 3[e] livre immédiatement après le 2[e], et le font suivre d'une note qui introduit le 3[e] livre d'Esdras (4[e] d'Esdras selon la Vulgate), pour dire que ce dernier livre ne se trouve pas dans le grec, mais qu'il a été traduit sur la Vulgate. Ensuite viennent les livres du Nouveau Testament. Pour ces derniers, il n'y a pas de divergence avec l'Église romaine.

q. 12, à propos du *Credo* de Nicée — Constantinople : « L'Église » romaine et l'Église protestante font usage de deux autres *Credo*, » en plus de ce dernier, mais notre Église orthodoxe préfère n'employer » que le seul *Credo* de Nicée, pour la raison que non seulement il est » l'œuvre authentique des augustes Conciles dont il porte le nom, mais » encore parce qu'un *Credo* unique symbolise plus efficacement l'unité de » la foi » (p. 12).

q. 18, à propos de la distinction des Personnes divines, l'Auteur s'en tient aux seules expressions scripturaires, et il dit, par rapport à la procession du Saint-Esprit : « Le Père est la Cause primaire (cause = αἰτία) » de la procession du S[t]-Esprit, mais il envoie celui-ci en temps voulu... » Le S[t]-Esprit procède du Père avant tous les siècles, et il est envoyé par » le Fils dans le cours des temps » (pp. 16-17).

q. 23, à propos des dons accordés par Dieu au premier homme, il n'est pas question de dons surnaturels : « ... l'homme, par son habileté à triom- » pher de la nature, par sa raison, par son libre arbitre, par son désir de » savoir, par sa soif de bonheur et sa tendance vers l'immortalité a été » revêtu de tels attributs qui le font ressembler sur terre à une miniature » du Tout-Puissant... »

q. 25, les conséquences du péché du premier homme sont décrites en fonction des dons mentionnés à la q. 23 : « L'homme, privé de la faveur et » de la grâce divines, à cause de sa désobéissance, était gravement atteint » à la fois dans son âme et dans son corps. Son esprit devint confus, de sorte

» que ce ne fut qu'avec difficulté qu'il put distinguer la vérité. Son cœur » devint corrompu, de sorte qu'il trouva du plaisir dans le mal. Sa volonté » devint émoussée et incapable de mouvements généreux. Des maladies, » des douleurs et des peines attaquèrent son corps, dorénavant la proie » d'une mort honteuse... » (p. 21).

q. 32, à propos de l'Incarnation du Fils de Dieu, l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge est niée : « Elle est appelée toute pure, parce qu'elle » a été purifiée du péché originel lorsque le Saint-Esprit est venu à elle » après la visite de l'Ange » (p. 25).

q. 44, à propos de l'article du *Credo* concernant le St-Esprit, l'Auteur ne fait qu'annoncer la différence qui sera traitée dans la question suivante : « Le St-Esprit est dit « procéder du Père », duquel, comme de sa source » première et unique, il tire son existence éternelle » (p. 32).

q. 45, que nous citons en entier.

« L'expression « procédant du Père » est-elle exacte, ou présente-t-elle » une lacune qui demande à être comblée ?

» La phrase du *Credo* « procédant du Père » est tout à fait exacte, et ne » présente aucune lacune qui devrait être comblée. L'Église occidentale » s'est imaginée cela pour la première fois au huitième siècle en inventant » la « double procession » du St-Esprit et en ajoutant à l'expression « du » Père » les mots « et du Fils », ouvrant malheureusement de cette façon la » voie vers le schisme final du XIe siècle. C'était une erreur. D'abord Notre-» Seigneur nous instruit clairement et expressément que le Saint-Esprit » procède du Père (Jean XV, 26) et il est irrévérencieux de regarder comme » insuffisantes les paroles de Notre-Seigneur. Ensuite, le second Concile » œcuménique, en complétant notre *Credo* et en le terminant par l'*Amen* » final, anathématise tous ceux qui oseraient y ajouter ou en enlever un » seul mot. En troisième lieu, l'Église occidentale elle-même employa pen-» dant huit siècles le *Credo* sans l'addition subséquente. En quatrième lieu, » si nous acceptons une double procession du Saint-Esprit, et si nous » fixons deux origines dont il tire son existence éternelle, on nie l'unité » du fondement divin, et on attribue deux origines à la divinité. Nulle part » dans la Bible il est dit que le Saint-Esprit procède du Fils. Le Fils l'envoie » seulement. Mais autre chose est l'envoi du Saint-Esprit dans le temps, » et tout autre chose est sa procession ou son émanation du Père avant » tous les temps » (pp. 32-33).

q. 48, donne la définition suivante de l'Église :

« L'Église est l'ensemble des hommes qui, unis dans la vraie foi du Christ, » et le reconnaissant, quoique invisible, pour leur Chef suprême, restent » sous le gouvernement visible de pasteurs établis par Lui, et sont sanc-» tifiés par sa grâce qui est communiquée dans les Sacrements » (p. 34).

q. 49, à propos de l'étendue de l'Église :

« L'Église, prise comme un tout, apparaît comme un immense état » composé de deux parties : l'une visible, l'autre invisible. Tous ceux de ses » enfants qui luttent encore sur la terre et combattent contre le mal, for-

» ment l'Église Visible ou Militante. Tous ceux qui ont fini le cours de leur » vie et jouissent du prix de la victoire donnée par le Christ, forment l'Église » invisible ou triomphante... Ces deux parties, cependant, sont en relation » étroite l'une avec l'autre, et forment un seul corps, ayant le Christ pour » Chef » (pp. 34-35).

q. 50, les notes de l'Église sont présentées comme suit :

« Les marques auxquelles l'Église est reconnue, sont l'unité, la sainteté, » la catholicité et l'apostolicité. L'Église est « une » parce que, tout en » étant composée de beaucoup de membres dispersés dans le monde entier, » elle forme cependant un seul organisme vivant, inspiré par un seul Chef, » et conduit par un seul Esprit vivifiant. L'Église est « sainte », parce que » son Fondateur est saint, son objet est saint, et les moyens par lesquels » elle tend à sa fin sont saints. Sa sainteté ne souffre pas du fait qu'elle » prend ses matériaux au monde pécheur et qu'elle avance peu à peu vers » la sanctification de ses membres. L'Église est catholique parce que, dès » le commencement, sont but fut d'enrôler le monde entier, de sorte qu'un » jour l'Église consistera, selon les paroles du Sauveur dans un troupeau et » un pasteur (Jean X, 16). L'Église est apostolique parce que les Apôtres » l'ont plantée en premier lieu, et qu'elle est la gardienne et le soutien de » la foi enseignée par les Apôtres. »

Chapitre XI. Le gouvernement de l'Église.

Ce chapitre, évidemment de la plus haute importance, se compose de deux questions que nous transcrivons en entier.

q. 51. Qui gouverne l'Église ?

« Le Christ, évidemment, qui est son Chef. « Car personne ne peut poser » un autre fondement que celui qui a été posé, le Christ Jésus » (I Cor. 3, 11). » Mais le Christ étant à présent invisible pour l'Église militante, quoiqu'il » soit essentiellement uni à elle « toujours, jusqu'à la fin du monde » » (Matth. 28, 20), pour ce motif le clergé qui possède son Esprit, et tient » de lui son origine, gouverne son Église sur terre, comme son représentant » visible. Les membres du clergé sont les successeurs des Apôtres, lesquels » ont été directement nommés par le Seigneur ; et au clergé on peut tout » aussi bien appliquer les paroles de notre Sauveur aux Apôtres: « Qui vous « écoute, m'écoute, et qui vous rejette, me rejette » (Luc, 10, 16). Lorsqu'il » s'agit d'un diocèse particulier, sa plus haute autorité visible est son » Evêque. Lorsqu'il est question d'une Église orthodoxe locale, comme » l'Église locale ou le Patriarcat de Constantinople, d'Alexandrie, d'Au- » triche ou de Jérusalem, ou des Églises autocéphales de Grèce, de Russie, » de Serbie, de Roumanie, etc., leur plus haute autorité visible est leur » Synode local, c'est-à-dire l'assemblée de tous les évêques de la localité, » qui se réunissent en vue de donner leur opinion au sujet des questions » locales qui peuvent surgir. Lorsqu'il est question de toute l'Église ortho- » doxe, répandue par le monde, sa plus haute autorité visible est le Concile » œcuménique, c'est-à-dire la réunion plénière de tous les évêques de toutes » les communautés orthodoxes, rassemblés de Constantinople, d'Égypte,

» de Syrie, de Palestine, de Grèce, de Chypre, de Russie, de Serbie, de » Roumanie, etc., en vue de résoudre les questions qui peuvent troubler » la conscience pan-orthodoxe. Aucun évêque de l'Église orthodoxe ne » concentre en lui seul la plus haute autorité de l'Église orthodoxe, ou ne » demande la soumission des autres Évêques. Archevêques, Métropolites, » Patriarches, sont des titres honoraires qui indiquent peut-être une sphère » plus large de juridiction, ou un passé historique plus splendide, mais » nullement une domination de l'un sur l'autre ».

« q. 52. Ainsi donc, l'Église n'est pas gouvernée d'une manière absolue ? » Non. De la même manière que le choix des seuls douze Apôtres parmi les » nombreux disciples qui suivaient le Christ exclut de l'Église le soi-disant » « ministère général », qui équivaut à l'« anarchie ecclésiastique », ainsi » l'égalité entre les douze apôtres rejette toute idée d'une suprématie spi- » rituelle de l'un d'entre eux sur les autres. La constitution que le Christ » nous a léguée est aristocratique, et non autocratique (gouvernement d'un » seul) ou ochlocratique (gouvernement de la foule). Les apôtres étaient » tous égaux, et c'est pourquoi leurs successeurs sont aussi égaux, et aucun » d'entre eux ne réclame la primauté. Que si Pierre reçut du Seigneur les » clefs du Royaume des Cieux, en vue de lier et de délier les péchés, il a » été dit également des autres apôtres : « Ceux à qui vous pardonnerez les » péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils » leur seront retenus » (Jean 20, 23). Que si Pierre est appelé « la pierre » sur laquelle l'Église fut bâtie » (Matth. 16, 18), les autres apôtres furent » appelés également pierres fondamentales de l'Église, dont Jésus-Christ » lui-même est la pierre angulaire principale (Eph. 2, 20. Apoc., 21, 14). » Nulle part dans l'Évangile, Pierre ne reçoit un office spécial. Il est men- » tionné le premier dans la liste des apôtres, mais cette primauté n'est pas » une primauté de suprématie, mais de stricte énumération. Et de fait, » au Concile Apostolique de Jérusalem, en 51, l'apôtre Paul blâma l'apôtre » Pierre pour ne pas garder la vraie foi, et les théories personnelles de ce » dernier furent dédaignées (Gal. 2, 11-14). Ce fait ruine la doctrine romai- » ne de la suprématie papale, aussi bien que celle de l'infaillibilité papale, » inventée il y a quelque 50 ans. Car, si le Pape est infaillible, comment » alors Pierre, le premier Pape, selon les Latins, put-il errer dans le Concile? » Mais Pierre fut-il réellement le premier Pape de Rome ? L'histoire men- » tionne Lin comme premier Pape de Rome. D'autre part, l'historien » Eusèbe nous apprend que Pierre fut le fondateur de l'Église d'Antioche. » Et cependant le patriarche d'Antioche n'a jamais essayé de prendre une » précédence sur ses frères les Évêques » (pp. 35-37).

q. 59, à propos des paroles par lesquelles s'opère la consécration :

« Les paroles solennelles de l'Eucharistie sont celles qui sont contenues » dans « l'invocation » par laquelle le Saint-Esprit est prié de descendre » sur les Saints Dons, et de changer le pain au Corps du Christ, et le vin » en son sang. » (p. 42). (La q. 156 ajoute : « Et à partir de ce moment, le » plus solennel, le Mystère est accompli. »)

L'Auteur continue à propos de la manière de communier :

« Le clergé aussi bien que les fidèles, communient sous les deux espèces ; » non pas le clergé sous les deux espèces, et les laïcs sous une seulement, » comme cela est pratiqué par Rome. Semblable pratique est opposée à la » coutume générale de l'ancienne Église indivise, et rejette le commande- » ment exprès du Christ lorsqu'il dit : « Buvez-en tous ». (p. 42).

Plus loin encore, à propos de la coutume orthodoxe de toujours se confesser avant de communier : « Depuis les temps les plus reculés du chris- » tianisme, le Sacrement de la Sainte Eucharistie a toujours été inséparable » du Sacrement de la Pénitence » (p. 42).

q. 62. à propos du mariage, il n'est pas question du divorce, qui, pourtant, se pratique dans l'Église orthodoxe ; l'Auteur parle, au contraire, d'une « union indissoluble » (p. 44).

q. 63, à propos de l'Extrême-Onction, l'Auteur critique l'usage qu'il attribue aux catholiques romains : « L'usage actuel de l'Église romaine » d'employer ce Sacrement comme Extrême-Onction, uniquement pour » les personnes mourantes, au moment où la vie les quitte, est un détour- » nement évident du vrai but pour lequel ce sacrement a été institué » (p. 45).

q. 66, à propos du jugement dernier, l'Auteur nie l'existence du Purgatoire : « Le paradis et l'enfer, voilà les deux états futurs décrits dans la » Sainte Écriture. Celle-ci n'a jamais exprimé rien qui se rapporte à un » troisième état, comme le serait un Purgatoire temporaire, où les âmes » sont supposées subir, comme par le feu, la purification des souillures de » certains péchés, avant d'arriver finalement au paradis ». (p. 47).

q. 67. « Pouvez-vous me dire quel est l'état intermédiaire des âmes, » c'est-à-dire l'état des défunts depuis le moment de leur mort jusqu'à » leur résurrection et leur jugement futurs ?

» L'état intermédiaire des âmes peut être défini comme un avant-goût » et un gage de leur condition finale après leur résurrection et leur juge- » ment. C'est-à-dire que si les âmes des défunts ont vécu conformément à » la volonté de Dieu,et si leur sort final est d'être en Paradis, alors, dès ce » moment, elles anticipent les joies du paradis, étant plus près de Dieu, et » se réjouissant dans sa lumière. Si elles ont fini leur vie dans le péché et » l'impénitence, alors, dès ce moment, elles seront dans le malheur, et, pour » ainsi dire, à la porte de l'enfer. L'état intermédiaire des âmes n'est donc » pas un sommeil et une inconscience, mais un réveil et une conscience ; » c'est un mouvement vers le but final, sans rompre complètement avec » les liens de la terre. Les morts ne nous ont pas oubliés, et ne sont pas indif- » férents vis-à-vis de nous. De là, nous sommes en pleine communion avec » eux. Ceux des défunts qui ont plu au Père céleste par leur sainte vie, » nous les prions de nous servir d'intermédiaires dans nos relations avec » Celui dont ils sont maintenant plus rapprochés. Quant aux défunts qui » ont erré, nous prions le Tout-Miséricordieux de montrer sa miséri- » corde, et, si c'est sa volonté, de leur pardonner. La mort ne sépare pas

» ceux qui ont devancé de ceux qui restent. Le Juge n'est pas encore venu » maintenant, en vue d'assigner à chaque personne un avenir d'éternel » bonheur ou d'éternel tourment. Et les miséricordes de Dieu sont comme » un abîme insondable » (pp. 47-48).

Nous arrêterons ici ces citations. Bien qu'elles ne nous donnent pas encore un ensemble complet de toutes les divergences qui existent entre les Églises orthodoxes et l'Église romaine, elles nous ouvrent cependant une vue qui, à certains, semblera peut-être trop crue, sur des obstacles qui s'opposent encore à l'Union. Mais « la miséricorde de Dieu est un abîme insondable », et notre commun désir de faire la volonté du Père céleste saura bien obtenir de Lui, au moment voulu par sa Providence, la victoire sur toutes les divergences doctrinales qui empêchent encore la réalisation de l'idéal chrétien de la parfaite Unité. Et, en tout cas, ces constatations ne pourront pas nous empêcher de nous rapprocher de nos frères par la charité, et d'éviter en toute occasion, non pas la manifestation de notre foi catholique intégrale, mais les mots durs et blessants qui ne servent qu'à perpétuer les malentendus et les divisions.

Dom André Stoelen.

DIE OSTKIRCHE. — Sonderheft der Vierteljahrschrift *Una Sancta* herausgegeben von Nicolas von Arseniew und Alfred von Martin. — Stuttgart. Frommans. — 1927. — 23,5 × 16,5. — 128 pp.

SOMMAIRE : *Orthodoxie und Okumenizität* von Nikolaj Berdjajev. — *Des Vaters Haus* von Georgij V. Florovskij. — *Le ciel sur la terre*, par Serge Boulgakoff. — *Das russische Starzentum* von Sergius Tschetwerikoff. — *Glaubensverfolgungen der Gegenwart* von Nic. von Arseniew. — *Der Aufbruch der östlichen kirche* von Hans Ehrenberg. — *Khomiakov und Möhler* von Nic. von Arseniew. — *Ein œkumenischer Freundschaftsbund vor hundert Jahren* von Otto Freiherr von Taube. — *Œkumenische Erlebnisse in den deutschen Kolonien Russlands* von B. H. Unruh. — *Bucherschau*.

Avant de s'effacer devant le nouveau périodique « Religiöse Besinnung », la revue « Una Sancta » a publié son dernier numéro spécial, sous la direction conjuguée du Dr N. Arseniew et du Dr von Martin. Consacré uniquement à « l'Église d'Orient », ce fascicule a fait appel à la collaboration des noms les plus autorisés de l'Orthodoxie contemporaine. C'est avec un regret réel que nous ne pouvons nous étendre sur tous les articles qu'il comporte. Contentons-nous de signaler la communication très instructive du P. S. Tchetverikov sur « le rôle du staretz russe », étude que l'auteur a bien voulu reprendre spécialement pour les lecteurs d'*Irénikon* (III, 1927, p. 143) et l'intéressant parallèle entre Khomiakov et Möhler par Nicolas Arseniew ; nous nous arrêterons un peu plus longtemps sur les trois premiers articles du recueil.

Le premier de ces articles, dû à la plume de Berdiaev, s'intitule « Orthodoxie et Œcuménicité ». Pris en eux-mêmes, ces termes ne sont pas contradictoires, et la vraie Église doit les posséder tous deux. Pourtant l'Église catholique, comme l'Église orthodoxe, n'ont pris qu'un seul de ces termes pour se présenter aux masses. C'est que l'Une et l'Autre ont senti qu'elles n'entendaient pas ces termes dans le même sens et que dès lors il valait mieux se partager les titres de noblesse, par excès de simplification, que de s'exposer à des discussions impopulaires. Pour l'orthodoxe, le catholique comprend l'œcuménicité dans un sens horizontal, temporel et spatial. L'Église œcuménique est avant tout pour lui une « organisation mondiale » qui se fait jour dans des conceptions juridiques, une organisation internationale qui étendrait son réseau sur toutes terres émergées du globe. L'orthodoxe conçoit, au contraire, cette œcuménicité « verticalement, elle sonde en profondeur. C'est une propriété qui se retrouve dans chaque diocèse, dans chaque paroisse. » C'est identiquement cette éminente propriété de la vie de la grâce, d'être une et de pénétrer pourtant tous les milieux, toutes les classes, de s'adapter à toutes les âmes, à tous les âges, à toutes les conditions. La première œcuménicité est d'ordre « quantitatif », la seconde, « d'ordre qualitatif ». Celle-ci permet, voire même exige la radiation plénière du christianisme dans les tempéraments les plus divers des races multiples, et autorise par là des christianismes apparemment, formellement différents, quoique vitalement, expérimentalement un. Celle-là se ramasse en une somme de chrétiens de même type, et l'œcuménicité s'y réduit à la constatation que chaque individu a été réduit à ce type. L'A. explique par là la latinisation, dont notre histoire ecclésiastique témoigne sans aucun doute. Pour l'A. ces principes expliquent aussi comment l'Occident, tant catholique que protestant, a gravité autour de la pensée augustinienne de la Justification personnelle, sans se préoccuper de la tradition des Origène, des Grégoire de Nysse, des Maxime le Confesseur concernant la Rédemption en fonction d'une rénovation cosmique générale, affectant diversement les genres, les espèces et les individus de la création.

Dans la variété des tempéraments humains, chacun d'eux ne doit pas prétendre épuiser la vitalité chrétienne. Si les races et les peuples n'offrent chacun qu'un reflet de la nature humaine, il serait utopique de se figurer celle-ci en dehors et au-dessus de ces races et de ces tempéraments. De même, il serait faux de concevoir un christianisme général dont les manifestations intellectuelles et morales seraient interchangeables à chaque individu. Un tel idéal pend le surnaturel en l'air comme une forme pure isolée de la matière. Mais quand il s'agit du surnaturel dans l'homme, ce surnaturel n'est pas une forme pure. La nature, la race, le tempérament lui sont une base et un point de départ nécessaires, encore que la grâce et la valeur universaliste de la vie divine soit première dans l'ordre de dignité et de finalité. Tout idéal qui renverserait les rôles ferait du christianisme une entité théandrique abstraite pour laisser aux peuples et aux nations qui forment le cortège de l'Agneau, quelques particularités liturgiques,

sentimentales et pittoresques. Un tel idéal ne peut aboutir qu'à vider « la plénitude du concret ». Il a abouti au « minimisme » dogmatique chez les protestants, il doit aboutir à une diminution des virtualités chrétiennes dans l'uniformité de l'idéal catholique. Si la sévérité de l'Auteur égale celle de l'Encyclique « Mortalium animos » vis-à-vis des premiers, elle ne manquerait pas pourtant de reprocher aux seconds cette même tendance qui consiste à généraliser le christianisme par voie d'abstraction et d'appauvrissement. Il y verrait volontiers un « Interconfessionalisme » d'envergure plus large.

Pour ce qui concerne la méthode d'union, l'A. se maintient dans la position de Khomiakov. Cette méthode écarte toute autorité «extérieure et qui s'impose ». Elle avoue travailler plus facilement avec le monde protestant parce que celui-ci donne plus à la liberté humaine, que Dieu veut voir collaborer à son œuvre. Mais elle rejette tout aussi bien une liberté exclusivement individuelle et anarchique, une liberté d'où le principe de libre consentement dans l'amour serait absent. C'est qu'elle voit dans ce consentement libre la caractéristique des enfants de Dieu, elle y voit la récompense d'un amour désintéressé qui a rendu les individus plus humbles et plus prudents ; elle croit y discerner du même coup la garantie de l'orthodoxie et la racine de l'œcuménicité.

* * *

En finissant son article, M. Berdiaev avait énoncé ce principe que c'était le côté rationaliste et juridique, le côté humain qui divisait les Églises, et que c'était la vie spirituelle qui continuait à les réunir. M. G. V. Florovsky, tout en s'écartant du point de vue catholique, a néanmoins étudié plus avant cette assertion dans son article, et sa mise au point se rapproche incontestablement plus de la ligne catholique que la notion un peu trop « évangélique » de M. Berdiaev. Pour F. l'Église est avant tout et par définition un Corps. Il n'admettrait, pas plus d'ailleurs que les Pères anciens, la distinction équivoque de l'âme de l'Église et du corps de l'Église, dans le sens où on l'entend aujourd'hui. Pour lui comme pour S. Augustin, l'âme de l'Église, c'est l'Esprit de Dieu lui-même qui agit en nous, et faire partie de l'Ame de l'Église, ce serait par impossible devenir membre du Saint-Esprit ! Non, l'Église est par définition un Corps, le Corps extensif, le Corps social du Christ. S'il est Corps « mystique », « caché », ce n'est pas qu'il soit invisible. Mais que sa nature « Christofore » le soit : c'est cela qu'indique l'expression : corpus « Christi » mysticum. Dès lors, faire partie de l'Église, c'est faire partie du Corps et la vieille distinction des manuels, dans le sens moderne où elle est employée, ne pourrait servir qu'à embrouiller les concepts. Laissons donc un moment de côté l'Ame de l'Église, l'Esprit divin et la vie qu'Il vit en nous. Cet élément ne servira qu'à assurer la vitalité des Cellulles et des Membres du Corps. Il ne les constitue pas comme tels. Ce qui nous rend chrétiens, ce qui nous fait de l'Église, ce qui nous insère dans le Corps du Christ, c'est d'être « enté » sur la nature hu-

maine du Sauveur par le Baptême. Participer à la « ratio Humanitatis Christi», c'est là ce qui nous constitue comme chrétiens, et c'est cela que le baptême opère. Dès lors, la raison d'unité, ce n'est pas « la vie spirituelle » comme le disait Berdiaev ; la formule complète de cette unité, S. Paul la donne : « Unus Spiritus », oui, mais encore : « Unus Dominus (Christus), unum baptisma ». C'est dans le rite du baptême que l'Église trouve le fondement de sa visibilité, tout en restant pourtant un objet de foi capable de figurer au Symbole, car la foi seule reconnaît la réalité ontologique supérieure du baptême.

Si par le baptême le Christ a placé l'Église, selon le mot de S. Jean Chrysostome repris par l'auteur, « sur le même trône que Lui-même, en sorte que toute scission entre la tête et le tronc soit désormais impossible », il ne faudrait pas en rester là. La nature humaine du Christ n'a pas été assumée par le Verbe avant d'être toute remplie du Saint-Esprit, ou plutôt l'Incarnation du Verbe et l'opération de l'Esprit ont été concomitantes. Ainsi en est-il de l'Église, sa nature humaine n'est pas « baptisée en Christ » sans recevoir aussi l'Esprit divin. La conception orientale rejoint ici la conception de S. Cyprien qui voulait que le chrétien fût l'enfant du baptême et de l'imposition des mains. On se rappelle la célèbre formule :« ex utroque nascitur ». Or cette imposition est de droit un acte épiscopal dont les prêtres ne sont pas les délégués. L'unité de l'Église demande donc au-delà de l'unité baptismale, l'unité spirituelle et celle-ci lui est assurée par l'épiscopat. «Ainsi donc, c'est dans la succession apostolique des ordinations que » se trouve la base unique de l'unité de l'Église. Cette base part de l'unité » de la Grâce — elle façonne un Corps unique, parce qu'il n'y a qu'un » Esprit. Cette Église unique est aussi l'Église apostolique, et seule l'Église » apostolique peut être une et œcuménique et sainte, car sur les Apôtres » seuls descendit l'Esprit en langues de feu et par Elle seule cet Esprit » « appellera tout à l'unité ». C'est ainsi que la structure canonique de » l'Église visible et historique reçoit un sens mystique et un fondement » charismatique. C'est dans l'Église que s'unifie la multiplicité empirique » des Églises... Unité de l'Église, unité du Sacerdoce, unité de la Grâce, » unité de l'Esprit — tout cela est indissolublement lié l'un à l'autre. Tout » écart du véritable sacerdoce signifie écart de l'Esprit Saint et du Christ. »

Ne demandons pas à l'auteur de développer des idées d'unité qui sont nôtres, mais réjouissons-nous qu'il ait si bien mis en lumière l'économie de l'épiscopat pour le rôle de l'unité ecclésiastique. De telles pages sont bien faites pour montrer que l'orthodoxie n'est pas encore à emboîter le pas de la Réforme.

Le reste de l'article de M. Florovsky, comme le bel exposé du P. Boulgakov, fournissent de précieuses idées à une méditation sur le rôle de la théologie scientifique et rationnelle dans la foi et dans la vie de l'Église. Nous n'entamerons pas la mise au point nécessaire de ce nouveau problème. A ceux qui devraient faire connaissance avec les pages susdites, nous adresserons volontiers ce petit monitum d'ordre général que donnait

un grand évêque oriental contemporain : « Pour comprendre la mentalité » orientale, un occidental doit souvent combler des précipices qui l'en » séparent. Il est par exemple très difficile de comprendre qu'un oriental » puisse être encore un chrétien convaincu tout en admettant comme » possibles et même comme probables des théories tout à fait fantasques. » Quand vous entendez un Occidental défendre par exemple la métempsy- » chose, admettre l'influence de Bouddha sur le christianisme, affirmer » que les Sacrements sont d'invention humaine, ou soutenir quelque chose » de pareil, vous avez le droit de le considérer pour un mécréant. Mais » pour un Oriental, une telle conclusion serait souvent trop sévère » (Métrop. Szeptycky, *Studion*, IV (1927), 54).

S'il faut juger avec indulgence de telles énormités, que le lecteur se rassure. La question de l'emploi d'une théologie rationnelle et discursive en matière de foi n'offre aucune parité avec de tels exemples, et il n'aura pas l'impression qu'elle peut être traitée de « fantasque ».

D. MAUR VAN DER MENSBRUGGHE.

REPORT OF THE ANGLO-CATHOLIC CONGRESS. Subject : The holy Eucharist. London, July. — 1927 London The Society of SS. Peter and Paul. — 1927. — 22,5 × 16,5. — XIV-232 pp.

En juillet dernier, plus de 21.000 personnes ont participé à cet « Anglo-Catholic Congress ». Pendant plusieurs jours, des prières publiques ont alterné avec des études et des conférences. Le rapport que nous avons sous les yeux nous présente la série de ces conférences. On a l'impression d'une préoccupation scientifique et doctrinale accentuée, née sans doute d'une réaction nécessaire contre le rationalisme et l'hérésie, mais le souci des œuvres est moins marqué que dans nos propres congrès. Nous nous limiterons ici à quelques considérations sur ces études scientifiques et doctrinales, sans nous arrêter aux conférences dévotionnelles. Sera-t-il nécessaire de faire remarquer encore que les anglo-catholiques, si proches, en bien des points, de la doctrine romaine intégrale, n'ignorent cependant pas l'attitude de notre Église à l'égard de leurs ordres et, par conséquent, à l'égard de l'objet même de ce Congrès ? Pour mettre en lumière le sens profond de la doctrine eucharistique, on a cherché non seulement à la situer dans son contexte théologique et liturgique, mais aussi à la mettre en relation avec l'histoire religieuse de l'humanité. Toutes les sciences ecclésiastiques, la théologie positive surtout, l'histoire des religions et les sciences physiques ont été dépouillées de leurs trésors pour construire cet édifice, comme au moyen âge tous les arts ont donné ce qu'ils avaient de meilleur aux cathédrales. Vu la grande indépendance qui est permise à ces théologiens, il est édifiant de les voir adhérer avec autant de fermeté aux thèses traditionnelles. S'il y a des divergences parmi eux, ou des différences avec nos positions sur des points fondamentaux, l'unité de ce volume est

faite par une foi commune dans la présence réelle et dans le sacrifice eucharistique. Dans un des discours cette foi s'est exprimée de cette façon : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est vraiment, réelle- » ment et substantiellement contenu (nous n'avons pas peur de ces paroles » tridentines) sous les espèces du pain et du vin... Le Sacrifice eucharisti- » que dépend de la présence de Celui qui est à la fois Prêtre et Offrande, » car dans ce sacrifice, par les mains d'un prêtre terrestre, le Dieu-Prêtre » offre à Dieu le Dieu-Victime. » (p.225-226.)

Parmi les conférences qui servent d'introduction à la doctrine sacramentelle, citons celle du Rev. P. N. Waggett, D. D., qui montre comment l'Eucharistie entre dans *la conception chrétienne du monde* — conception caractérisée par son grand actualisme du respect du particulier et du matériel, par sa reconnaissance de la volonté divine dans les lois de la nature et par son grand humanisme. Ainsi l'Eucharistie a son côté matériel ou son signe sensible, et n'est pas une communion en esprit seulement — communion qui, d'après les modernistes, serait plus pure mais en réalité plus volatilisée ; le mystère a ses lois voulues par l'Institution du Seigneur ; l'Eucharistie fait appel à l'homme et sollicite le don et le service de tout son être. — M. COGHILL a considéré *Les Sacrements et la Présence de Dieu dans la Nature*. Par l'omnipotence de Dieu, il veut entendre que tous les faits dans le temps et l'espace sont présentés simultanément à Dieu en dehors de cet ordre du fini. Ainsi arrive-t-il que par la volonté de Dieu nos sacrements, commémoratifs par leur forme, sont identifiés avec leurs prototypes, qui sont présents pour Dieu mais passés pour nous. En d'autres mots, le Christ, qui est notre prédécesseur dans l'ordre de la nature, se fait notre contemporain par les sacrements et nous communique ainsi les bienfaits de son Incarnation comme jadis à ses disciples.— Le Rev. R. P. WILLIAMS, D. D., qui s'est fait remarquer l'année dernière par son grand traité ur le péché originel, a parlé de *la doctrine chrétienne de l'homme*, sur laquelle la théologie sacramentaire se base. L'auteur parle de la grâce qui doit porter remède à notre nature déchue, en termes de psychologie moderne. La grâce divine pénètre la sous-conscience de ses disciples par le pouvoir de l'Esprit et opère dans les régions de l'inconscient, dans les profondeurs de la personnalité, suggérant les idées saines, guérissant les névroses, comme une influence émanée du divin psycho-thérapeute, le médecin de nos âmes.

Ce langage est nouveau et résulte de l'effort fait par l'auteur pour répondre à ceux qui attaquent la doctrine catholique de la grâce comme étant une espèce de stupéfiant ou élixir qui agit mécaniquement dans l'homme et sans tenir aucun compte de sa personnalité. Cette explication analogique ne nous fait pas peur, mais il y a plus de hardiesse dans ce qui est dit de la chute. D'après « quelques suggestions » des Pères grecs, la chute serait une catastrophe prémondiale qui a vicié tout le courant de la vie, et ainsi s'expliquent les données géologiques, qui indiquent que la mort a précédé la venue de l'homme sur la terre de millions d'années. Le savant docteur s'écarte ici de la tradition et nous ne pouvons pas le suivre. D'ailleurs le

réalisme de l'École d'Antioche nous a toujours paru supérieur aux « métaphorismes » des Origénistes.

Pour mettre en relief le contexte historique de l'Eucharistie, il y a un rapport sur « *Les Sacrements dans les autres Religions* » (Rev. B. E. Butler), sur « *Le Sacrifice pré-chrétien des Gentils* » (Rev. E. O. James, D. Lit.), sur « *Le Sacrifice de l'Ancien Testament* » (Canon H. L. Goudge, D. D.). — M. James se meut avec facilité dans l'amas de détails, quelquefois lugubres et sinistres, rarement édifiants, accumulés par les folkloristes, tel Sir James Frazer. L'élévation de ses pensées lui permet de planer sans crainte au-dessus de ce charnier, et il sait tirer les plus hautes leçons des aberrations de notre pauvre humanité déchue. « Par une avenue de nombreux autels, » avec leurs suites tragiques et quelquefois barbares, est venu notre Prêtre-» Victime. Dans lui sur la Croix et sur le Corporal, tous ces rayons épars » de rites sacrificiels se rencontrent en lumière. » Et dans cette phrase, c'est deux mondes qui se complètent mutuellement : « Le Sang est la vie, et » communier sacrificiellement à ce Sang est s'assimiler le principe de vie » (p. 67.) — Ces études nous ont convaincu que c'est seulement en se rendant compte des types, des figures et des imperfections avant-coureurs de la perfection suprême, que le chrétien appréciera toute la signification des mystères de la Nouvelle Alliance, et combien pleinement ils correspondent aux exigences séculaires de l'humanité. — Le Rev. E. Hoskyns examine les données sur l'*Eucharistie dans le Nouveau Testament* pour montrer que les attaques des modernistes, au nom d'un vague idéalisme, contre le réalisme de la doctrine eucharistique, regardent au fond la Révélation divine... Le culte eucharistique n'est que l'expression concrète de la doctrine évangélique.

Dans « *Le Sacrifice du Calvaire* », le Rev. K. E. Kirk, D. D., s'efforce de présenter la mort du Sauveur comme l'aboutissement de tout le reste de sa vie. Le Christ s'est donné continuellement pour nous ; toute sa vie a été un sacrifice. Cet exposé ne manque pas d'aperçus d'une très grande beauté. Peut-être en insistant sur le pain surnaturel descendu du ciel, le savant docteur oublie-t-il trop le pain rompu du sacrifice. Il faut compléter le sixième chapitre de S. Jean par l'Épitre aux Hébreux : l'Incarnation et la Mort — alpha et oméga de l'œuvre rédemptrice. Une phrase de M. James réconcilie ces deux idées: « Dans l'offrande parfaite du Calvaire, le Vendre-» di-Saint, le principe sacrificiel a trouvé sa plus haute expression, de même » que, le jour de Noël, le « don de soi » sacramentel a atteint son point culmi-» nant. » (p. 66). — Le Rev. E. G. Selwyn, D. D., expose magistralement la *Conception du sacrifice eucharistique* à laquelle le P. de la Taille a gagné notre adhésion plénière. L'auteur lui rend un hommage mérité en mettant le *Mysterium Fidei* en tête de sa bibliographie. Il affirme, comme nous dans le paragraphe précédent, que d'après les Évangiles la mort du Seigneur est *sui generis* et non l'aboutissement naturel de sa vie de sacrifice.

Le Rev. Canon Darwell Stone, D. D., connu par son histoire de la doctrine eucharistique, montre l'unanimité de la tradition pour attester la

présence réelle, malgré quelques divergences quant à la modalité de cette présence. Il n'impose pas la doctrine de la transsubstantiation, mais il n'en est pas adversaire. C'est pourquoi il invite ses frères à rendre grâces pour le travail admirable des scholastiques médiévaux et du concile de Trente — si dénigrés dans les milieux modernistes. — Les deux théologiens, qui ont considéré le côté métaphysique de la présence réelle, n'ont certes pas une philosophie scholastique, mais ils n'en affirment pas moins la transsubstantiation. Ils ont le tort, peut-être, de croire que le concile de Trente s'est lié à toute la philosophie d'Aristote plus qu'eux-mêmes. — Le Rev. C. S Gillet, M. A., *(Le Sacerdoce Chrétien)* trouve deux éléments dans le sacrement de l'Ordre, la commission ecclésiastique et le charisme de l'Esprit qui en résulte. Est-ce qu'il veut lier l'*opus operatum* à la juridiction — donc hors de l'unité de l'Église pas d'ordres — ou est-ce que la juridiction, la commission ecclésiastique, fait tout ? La première solution pourrait faire l'objet d'une étude historique intéressante pour l'époque précédant le moyen-âge ; mais la seconde solution est vide de sens dans la théologie sacramentaire, et n'est qu'une espèce de formule juridique, surtout si on n'admet pas la théorie catholique de la transmission sacramentelle et hiérarchique de l'ordre. Pour nous, certainement, la succession apostolique est plus qu'une vague continuité historique ; mais nous ne voyons pas pourquoi, de ce fait, on pourrait nous reprocher de tenir une doctrine « mécanique » de la transmission de l'ordre.

Il est intéressant de voir l'Orient et l'Occident se partager les adhésions de ces théologiens. Le Rev. A. E. Rawlinson, D. D., *(Le Saint-Esprit et l'Eucharistie)* préfère l'épiclèse dans la liturgie et croit ainsi préserver l'universalité du rôle sanctificateur du Saint-Esprit. — Au contraire, le Rev. K. D. Mackenzie, M. A., auteur d'un livre sur l'Union des Églises, et donc sans parti-pris contre l'Orient, préfère les formules romaines et s'étonne que dans le rite oriental l'acte d'oblation vienne avant l'invocation du Saint-Esprit — donc oblation du pain et du vin. — Pour nous, tous les rites sont également vénérables, mais nous croyons devoir relever un passage de la plume de M. Mackenzie dans son admirable conférence sur *les rites eucharistiques.* « Le Rite Romain n'a pas été indigne de prendre sa » place comme le premier rite de la chrétienté. Concis, digne, réservé, prati- » que, mais suffisamment varié et intéressant, il capte l'attention de l'ado- » rateur occidental que les longs rites inchangeants de l'Orient plongeraient » dans la lassitude. » (p. 192). L'auteur a une érudition très avertie ; c'est tout un volume qu'il devrait nous donner sur la liturgie.

Disons pour finir que la tendance romaine est marquée par plusieurs traits dans le livre, et ne voit-on pas sur la première page SS. Pierre et Paul trônant dans une « gloire » et au-dessous d'eux la tiare et les clefs papales ? Notre impression générale est loin d'être décourageante. Si les anglicans ont souvent, en exégèse, un libéralisme qui nous est étranger, beaucoup d'entre eux semblent vouloir l'exclure de leur théologie. Nous n'avons pas ici la religion « de fauteuil » des modernistes savants et désabusés, religion fade et ternie, mais une foi qui aspire à un idéal plus vivant et plus noble.

D. A. B.

Heiler, Friedrich. — EVANGELISCHE KATHOLICITAT. Gesammelte Aufsätze und Vorträge. Band I. — München. Reinhardt. — 1926. — 20,5 × 13,5. — 351 pp. Br. : M. 5.50.

Sous le titre de « Catholicité Évangélique », le Professeur Friedrich Heiler a réuni une série de sept articles ou conférences sur des sujets variés, mais se rapportant tous à la question de l'Union des Églises. Les considérations de l'auteur sur le Vieux-catholicisme (auquel il adhère), sur l'Anglicanisme et le Protestantisme sont fort pénétrantes et d'un grand intérêt ; elles forment la plus grosse partie du volume ; mais ce qui nous intéresse davantage ce sont les pages qu'il consacre à l'Union des Églises en général et à l'Église d'Orient en particulier.

Reprenant une parole de Hammond, théologien anglican du XVI[e] siècle, l'auteur dit que l'unité de l'Église est «le devoir qui surpasse tous les autres. Toute la chrétienté a le devoir sacré de panser les blessures qui ont été infligées à l'Église par la séparation, de réparer le déchirement, de restaurer l'unité. C'est le péché des hommes qui a provoqué la séparation et ce péché doit être extirpé par la pénitence, la prière, le travail. A aucune époque la chrétienté n'a pris aussi nettement conscience de toute la misère de la séparation des Églises que de nos jours. » (p. 254.)

Toute réunion qui se ferait sans l'Église de Rome serait insuffisante, puisqu'elle est la plus grande, la plus forte, tant intérieurement qu'extérieurement, et la plus réelle de toutes les Églises chrétiennes. Ni l'union de *Life and Work*, rêvée à Stockholm, ni celle de *Faith and Order*, poursuivie à Lausanne, ne sauraient donc assouvir le besoin d'union, si l'Église de Rome ne s'y associe pas (p. 310). Or, Rome a refusé systématiquement de s'associer à ces différents mouvements. L'auteur lui reproche de manquer ainsi à son devoir apostolique le plus sacré, celui d'aller au devant des frères errants, mais il reconnaît que l'attitude intransigeante de Rome est d'une logique de fer et qu'on ne peut la taxer, sans plus, de sectaire. En effet, en tant que Rome ne veut que défendre le dépôt de la foi contre les « raccourcissements et les obscurcissements protestants », et en tant qu'elle s'appuie sur ses vrais droits primatiaux, on ne peut qu'admirer cette fermeté et cette rigueur (p. 311).

Ce n'est pas d'ailleurs que Rome se soit désintéressée du retour des dissidents. Les Papes n'ont jamais cessé de lancer l'appel à l'unité et d'inviter instamment les Églises séparées à la réunion avec l'Église-Mère. Depuis des siècles, le Siège apostolique s'est surtout appliqué au retour des chrétiens orientaux, à preuve les conciles de Lyon et de Florence. Plus encore que leurs prédécesseurs, les cinq derniers Papes ont pris à cœur l'union avec les Églises orientales. Comme mesure particulièrement sagace, prise par Pie XI, l'auteur signale la fondation des Bénédictins de l'Union, car, dit-il, par leur tradition et par leur esprit liturgique, les Bénédictins ont une compréhension plus grande de l'Orient et une affinité plus intime avec lui (p. 315-6).

Jusqu'ici, prétend-il, tous les efforts de Rome ont échoué, à cause de l'intransigeance des Papes, qui conçoivent la réunion comme une soumission sans conditions à l'autorité absolue telle que la requiert de droit divin le Vicaire du Christ et le Successeur de Pierre (p. 315). Tous les efforts de Rome prouvent qu'elle ne cherche qu'à romaniser et à latiniser l'Orient (p. 316). Sans doute, Léon XIII et le Pape actuel ont donné des assurances solennelles que les rites orientaux seraient conservés intacts. Mais, avec ces promesses se croisent les efforts de latinisation des missionnaires et des employés de la Curie romaine. Il en appelle au témoignage du prince Max de Saxe. Plus encore la conception juridique de l'Église latine médiévale est totalement étrangère à la conception pneumatique de l'Église orientale. Par le fait que les Orientaux unis doivent reconnaître le pouvoir central absolu des Papes, ils cessent d'être Orientaux (p.318). Et l'auteur d'en appeler au témoignage de la Baronne von Uexküll (p. 318-322). Il souligne surtout cette pensée de la célèbre gréco-catholique : « Il ne faut pas confondre l'Évêque de Rome avec le Patriarche latin, ni celui-ci avec le Vicaire du Christ dans l'Église universelle. Dès que cette confusion aura cessé, le cœur du Pape embrassera les quatre Patriarcats avec la même justice et la même charité.» (p. 321-2.) L'auteur s'extasie devant le programme d'union formulé par le Prince Max de Saxe dans son fameux article, *Pensées sur la question de l'Union des Eglises*, paru en novembre 1910 dans la revue *Roma e l'Oriente*. Ce programme, qui visait surtout à sauvegarder l'autonomie des Églises d'Orient, serait, dit-il, accepté de tout temps avec joie par ces Églises (p. 232), mais Pie X s'empressa de le condamner, comme regorgeant de graves erreurs (p. 324). L'auteur espère, néanmoins, que cet essai ressuscitera comme un phénix de ses cendres, ou, comme le disait la Baronne von Uexküll, qu'il sera le grain de blé d'où se relèvera l'Église (p. 325). En attendant, conclut-il, il n'y a pas d'espoir de réconciliation de Rome avec l'Église d'Orient (*ib.*). D'ailleurs, d'une façon générale, et du point de vue humain, toutes les attentes d'union semblent n'être que des rêves de visionnaires qui prennent leurs désirs pour des réalités (p.345); mais être chrétien signifie croire à l'impossible, car auprès de Dieu rien n'est impossible (p.345) « De fait, la prière est la plus importante présupposition pour tout travail d'union... La réunion de la chrétienté ne peut être obtenue par l'Église que si celle-ci l'implore à genoux. L'union dans la prière ne précède pas seulement l'union réelle, mais elle en est la condition... Il faut parler moins — prier davantage, voilà l'avertissement de tous ceux qui ont à cœur l'œuvre de l'union. » (349.) L'auteur souligne avec complaisance plusieurs déclarations de catholiques romains dans le même sens. Puis il ajoute : « La prière donne la force et l'amour pour le travail de l'union, mais la prière donne aussi la patience avec laquelle nous attendons jusqu'à ce que Dieu nous accorde l'unité. Car, en fin de compte, l'union des Églises n'est pas l'œuvre des hommes mais de Dieu. Tous les dirigeants du mouvement de l'union l'attestent unanimement. » Et il cite les témoignages de Pie XI et du Cardinal Mercier, aussi bien que de l'archevêque de Cantorbéry et de Bis-

hop Gore(p. 350). Il conclut en disant: «Là où des chrétiens prient sincèrement pour le grand bien de l'union, leur prière est déjà exaucée et l'union est déjà invisiblement réalisée. Car, cachée aux regards du monde, l'Église du Christ est une dès maintenant. » (p. 351.)

Il y a, dans ce livre du professeur Heiler, de nombreuses appréciations injustes sur l'Église catholique, la Papauté et les congrégations romaines, sans parler de la théorie fondamentale de l'ouvrage, le catholicisme évangélique, qui s'attaque surtout aux décrets et à l'esprit du concile du Vatican, théorie, dès lors, que nul catholique ne saurait admettre, mais que nous nous abstenons de commenter parce qu'elle sert uniquement de base au système vieux-catholique. Nous reconnaissons volontiers cependant que l'auteur se montre sans cesse animé des meilleures intentions. D'un bout à l'autre, son livre est traversé de la nostalgie de la réunion des Églises ; de son propre aveu, il a appartenu au catholicisme jusqu'à avoir été aspirant au sacerdoce catholique (p. 164). Il est vrai qu'il prétend ne s'être jamais séparé formellement de l'Église de Rome (p. 191), mais cette affirmation ne saurait donner le change ni au lecteur ni à l'auteur. Il y a quelque chose de tragique dans cette dualité intérieure de ce noble cœur : d'une part, un ardent désir de réunion et un attachement malgré tout filial à son Église-Mère ; d'autre part, la conscience de sa situation anormale. On ne saurait lire sans une profonde émotion ces pages où il parle des souvenirs indéracinables qu'il a conservés de son Église-Mère et de la piété et de l'amour filials avec lesquels il s'accroche encore à Elle (pp. 191-3).

D. Franco de Wyels.

Selwyn, Edward Gordon. — THE FIRST BOOK OF THE IRENICUM OF JOHN FORBES OF CORSE. A Contribution to the Theology of Re-union. Translated and Edited with Introduction, Notes and Appendices. — Cambridge. University Press. — 1923. — 20 × 13,5. — XI-254 pp. — Rel. : 16/2.

La Réforme de 1560 fut d'autant plus violente en Écosse, que l'Église de ce pays, alors très corrompue, était intimement unie à l'Église romaine dans la discipline, plus intimement que l'Église d'Angleterre. Une période de changements et d'instabilité suivit la secousse, dans une Église réformée, puritaine à l'extrême, devenue bientôt presbytérienne (1592). Le mouvement de la restauration de l'Épiscopat bénéficia alors de l'impulsion énergique de Jacques Ier, réunissant sous le sceptre des Stuart (1603) les deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse. C'est à défendre cette Réunion des deux Églises anglicanes d'alors, réunion réalisée une première fois de 1610 à 1637, que contribua puissamment l'ouvrage de John Forbes, *Irenicum*, dont le premier livre a été commenté et traduit par le Rev. E. G. Selwyn, D. D., auteur de *The Teaching of Christ* et de *The Approach to Christianity*,

en même temps qu'éditeur de la revue *Theology* et des *Essays catholic and critical.*

Dans l'histoire ecclésiastique de l'Écosse, l'*Irenicum* n'a pas toujours assez attiré l'attention. Bien à tort, car, devant l'envergure que prend aujourd'hui en Angleterre le problème de la Réunion, englobant l'Église de Rome et celle d'Orient, aussi bien que l'Église dite Évangélique, l'importance de l'*Irenicum*, un des premiers livres écrits dans ce pays sur pareil sujet, saute aux yeux. L'histoire ne se répète pas, mais, au cours des âges, elle présente cependant toujours des ressemblances assez nombreuses pour rendre profitable le récit des expériences d'autrefois.

Dans l'Introduction, le Rev. Selwyn trace un tableau spirituel des convictions religieuses de Jacques Ier, qui savait à l'occasion cacher ses pensées et même les oublier, pour aboutir finalement à son but : le rétablissement de l'Épiscopat écossais. Cette réforme était voulue, parce que l'état de confusion dans lequel se débattait l'Église d'Écosse faisait justement douter que le Presbytérianisme fût, comme on l'avait appelé, « la divine panacée » du pays. D'autre part, le Roi et des théologiens tels que John Erskine of Dun et l'archevêque Adamson pensaient que l'Épiscopat était de droit divin. Enfin, des hommes d'État éminents, Lord Maitland of Thirlestane et Lord Menmuir, remarquèrent très tôt les avantages politiques de la stabilité et de l'ordre qui suivraient le rétablissement. De fait, le *Premier Episcopat Ecossais* nous apparaît remplissant un rôle très important dans la vie publique de l'époque. Pourquoi il a échoué en 1637, devant une nouvelle offensive du Presbytérianisme, et comment le triomphe amené en 1660 par les circonstances politiques fut encore une fois compromis en 1689, tout cela ne concerne plus l'*Irenicum*.

Celui-ci est sorti de la crise de 1618, lorsque Jacques Ier parvint à faire passer à la *General Assembly* de Perth les fameux « *Cinq Articles* », qui, en vue d'unifier les rites d'Angleterre et d'Écosse, ordonnaient les pratiques suivantes : 1) s'agenouiller à la réception de l'Eucharistie ; 2) communion privée en cas de besoin ; 3) baptême privé dans des circonstances semblables ; 4) la confirmation ou *Bishopping* ; 5) l'observation des fêtes principales, Noël, Vendredi-Saint, Pâques, Ascension et Pentecôte. — Les *English-Popish Ceremonies*, comme on appela les « *Cinq Articles* », causèrent des troubles sérieux et de violents scandales dans l'Église d'Écosse. Mais les causes profondes de cette commotion se trouvaient autre part que dans les Articles eux-mêmes ; et si l'*Irenicum* a aujourd'hui une si grande importance, c'est qu'il nous révèle de quelle nature étaient ces causes.

John Forbes était né en 1594. Son père était évêque d'Aberdeen sous le règne de Jacques Ier. Lui-même, au moment de l'Assemblée de Perth, terminait une brillante formation dans les universités continentales. Bientôt après, il devint professeur de théologie à King's College, Aberdeen. C'est là que le Rev. A. Lunan lui soumit neuf questions relatives aux Articles de Perth. Elles présentaient, sous une forme très scolastique, le reproche d'idolâtrie fait à la génuflexion en présence de l'Eucharistie. Ces

Aporiae de Lunan ne peuvent pas nous intéresser par elles-mêmes : elles laissent l'impression agaçante d'une « disputatio » scolastique selon toutes les règles de l'école. Mais elles eurent un résultat plus heureux : celui de provoquer la réponse de Forbes, d'abord sous forme de lettre, ensuite sous forme de traité. Ce fut l'*Irenicum*, paru en 1629, réédité en 1636, et dont Forbes, exilé par les Presbytériens, avait préparé une nouvelle édition, lorsqu'il mourut en 1648. Il ne peut être question ici de suivre pas à pas la marche de cette réfutation des *Aporiae*. Mais, à l'occasion de cette discussion ingrate, Forbes a mis le doigt sur les questions fondamentales, dont l'attaque de Lunan nous semblerait parfois à peine faire soupçonner toute l'importance. On sera certainement frappé par les réflexions que l'étude du premier livre de l'*Irenicum* place devant les yeux des membres de l'Église anglicane d'aujourd'hui, spécialement en ce qui concerne l'autorité « domestique » de leur Église et la doctrine eucharistique.

Nous ne nous occuperons spécialement que de cette dernière. Le sujet est d'un intérêt théologique général, et, à ce titre, mérite toute notre attention, Avant même la question des relations entre les Saints Dons et le Christ, se pose celle, plus générale, du caractère essentiel de l'Eucharistie. Contre le parti presbytérien qui, à l'encontre de toute la tradition catholique, soutenait que l'Eucharistie est une occasion non de culte, mais de méditation, que nous n'y prions pas, mais que nous méditons sur la Passion, Forbes a toujours maintenu énergiquement qu'il s'agit bien d'un acte de culte, d'adoration de Dieu. « L'*Irenicum* est très important, parce qu'il montre comment la divergence sur ce point fut une des causes de la chute du *Premier Episcopat* ». Mais Forbes n'accorde le nom de sacrement qu'au Baptême et à la Cène, et en cela le Rev. Selwyn déclare ne pas pouvoir le suivre, du moins pour la Confirmation, l'Extrême-Onction et l'Ordre. Forbes rejette aussi la doctrine romaine de la transsubstantiation. Il accuse la doctrine du Concile de Trente d'idolâtrie, sans distinguer avec le Concile, comme le fait remarquer l'Auteur, entre l'adoration du Sacrement comme signe extérieur, et l'adoration du Christ présent dans le Sacrement. Une critique sévère de la *Black Rubric* souligne cette distinction : la « présence du Christ dans le ciel », dont il est question dans cette rubrique « contradictoire dans ses termes », signifie seulement que son Corps n'est plus soumis aux limites du temps et de l'espace qui sont caractéristiques de la terre. Mais « de la condition du Christ après son Ascension nous ne savons rien » qui nous donne le droit d'affirmer qu'il n'est pas réellement, objective- » ment et sacramentellement présent dans l'Eucharistie où nous l'adorons.»

Cette dernière affirmation semble rendre un son tout à fait catholique. L'auteur la développe dans une étude très fouillée sur *Le symbolisme eucharistique et l'adoration*. Posant en principe que tout sacrement est un symbole efficace, et que les sacrements « scripturaires » doivent être étudiés en fonction du symbolisme général des Saints Livres (notons en passant que pour nous, catholiques romains, tout sacrement est « scripturaire»), l'Auteur considère successivement dans l'Écriture le symbolisme du langage,

des choses, des actions. C'est une analyse minutieuse et une critique pénétrante de la pensée de Forbes et de son interprétation de l'Écriture et des Pères. Nous aimons à reconnaître que la contribution que le savant commentateur apporte à l'étude de ce caractère « significatif » des sacrements est très suggestife et très précieuse à plus d'un titre. Aussi tenons-nous à la résumer, quitte à formuler ensuite certaines réserves indispensables.

Les bienfaits de l'Eucharistie ne peuvent être normalement acquis que par la consommation des Saints Dons. Mais, même en dehors de la consommation, les éléments consacrés possèdent des propriétés surnaturelles. Et l'Auteur loue Forbes d'avoir résisté à l'opinion des « réceptionistes», d'après lesquels c'est la réception du sacrement en esprit de foi qui est la cause efficiente de la grâce signifiée par le rite. Forbes tient que le vrai sacrement de l'Eucharistie n'est pas « per usum », comme cause efficiente, mais « in usu », comme une condition *sine qua non* de la perfection du rite et de l'accomplissement du précepte du Christ. (Ce n'est pas si loin de la pensée catholique, qui précise cependant avec plus d'insistance la valeur objective du sacrement de l'autel.) — Les propriétés surnaturelles dont les « choses » (pain et vin) sont revêtues par la consécration, sont déterminées en partie par leur propre nature, comme objets qui donnent soutien et rafraîchissement, en partie par le symbolisme du langage et de l'action auquel elles sont associées. — Le symbolisme du langage eucharistique, dominé par l'idée de la Pâque, destine les dons à symboliser le Christ comme agneau pascal. Les expressions purement symboliques du Sauveur (Je suis la vigne, le port, le bon pasteur) sont à distinguer des paroles de l'institution, non seulement parce que dans les premières l'attribut est un symbole du sujet, et non vice-versa,mais surtout parce que tout le contexte diffère : le fond sur lequel se détachent les premiers, et en fonction duquel ils doivent être interprétés, est une croyance, une idée ; pour les paroles de l'institution, au contraire, c'est un acte sacrificiel : la Pâque. Par les paroles de l'institution nous voyons ce rite pascal perfectionné et consommé, recevant une signification rédemptrice. Dans l'Eucharistie que nous célébrons, un autre symbolisme vient s'ajouter au premier : l'opération divine consécratoire, immédiatement appliquée par le Christ à la Cène, est symbolisée soit pas l'invocation du Saint-Esprit (l'Épiclèse), soit par la prononciation, au nom du Christ, des paroles mêmes de l'institution. — Mais le symbolisme eucharistique est quelque chose d'unique. Car la volonté du Christ, qui détermine les propriétés eucharistiques des « choses », est identique avec la volonté de Dieu, qui détermine leurs propriétés naturelles, et ainsi les propriétés symboliques n'ont pas une moindre réalité et universalité que les propriétés naturelles.

On ne s'étonnera pas — et certains détails de l'exposé que nous avons donné l'auront déjà fait supposer — que la conclusion de l'auteur ne puisse nous satisfaire : « Par « présence *réelle* », j'entends que le Christ est aussi » véritablement accessible dans l'Eucharistie, qu'Il l'était en Galilée, sur » le Calvaire, ou au Cénacle ; par « présence *objective* », que la condition et

» le moyen de cette présence sont des objets appartenant au monde exté-
» rieur, notamment l'Hostie et le Calice ; et par « présence *sacramentelle* »,
» que cela n'est pas visible ni corporel dans un sens naturel quelconque,
» mais réalisé d'une manière symbolique et céleste. C'est la doctrine qui
» semble rendre justice au courant général de l'expérience et de la foi catho-
» liques depuis les origines, parce qu'elle ne renferme rien de l'attitude
» Eutychéenne à l'égard de la substance naturelle du pain et du vin, atti-
» tude qui trouve son expression dans les décrets de Latran et du Trente,
» et dans les Articles du Concile de Bethléem.» — L'Eutychianisme n'a rien à voir avec la « Transsubstantiation » de l'Église Romaine. Que, malgré les formules employées par l'Église pour condamner des erreurs, on se tienne sur une grande réserve dans l'explication positive théologique dn mystère, cela nous paraît très légitime. Et ce n'est pas un blâme pour Forbes de » n'avoir jamais voulu opposer à la formule romaine une autre expression » qui réduirait la foi de l'Église dans les dons Eucharistiques en termes » de philosophie particulière ». Mais, dans les formules choisies par l'Église, on ne peut mettre ni plus ni moins de ce qu'elle veut y mettre elle-même. L'Église non plus n'a jamais voulu réduire sa foi en termes de philosophie humaine. En affirmant la Transsubstantiation, elle s'est opposée au symbolisme protestant, celui de Forbes, qui déclarait : « Nous ne reconnaissons » qu'une présence *relative* du Christ dans le symbole extérieur, comme une » chose signifiée est présente dans le signe qui la rend fidèlement et, en » quelque sorte, l'exhibe » ; elle s'est opposée aussi au symbolisme beaucoup plus mitigé et nuancé, jusqu'à vouloir être souvent catholique dans ses formules, du Rev. Selwyn.

Reste le symbolisme de l'action que l'auteur considère comme sacrificiel. L'action de la Dernière Cène était une matière à grande controverse, quand il s'agissait de déterminer le rituel de la Communion. Les seules actions symboliques de la Pâque étaient la ségrégation de la victime, sa mactation et sa consommation, ce dernier acte seul accompli par tous les célébrants laïcs. Pour S. Paul l'action prouve que le rite est un repas sacrificiel commémoratif : un repas, parce que tous participent aux bienfaits de la Passion du Sauveur ; un sacrifice, parce que les Saints Dons sont offerts à Dieu ; une commémoraison, parce que tout est fait en souvenir du Christ et de sa mort. Mais en quel sens l'Eucharistie est-elle sacrifice ? Ce n'est pas un véritable sacrifice propitiatoire : nous devons écarter tout idée d'immolations successives ou répétées du Christ (Forbes et, après lui, l'Auteur attribuent cette erreur au Concile de Trente). Si les Pères ont parlé d'un sacrifice de l'Eucharistie, c'est dans un sens purement symbolique ou spirituel. Et cependant, tout comme la présence du Sauveur n'est pas moins réelle parce que sacramentelle, ainsi le sacrifice, bien que représentatif, n'en est pas moins un sacrifice. (On cherchera en vain chez le Rev. Selwyn une définition, pourtant indispensable, du sacrifice). L'unité du sacrifice de la croix et du sacrifice de l'Eucharistie doit être considérée dans l'unité de l'Église, Corps mystique du Christ. L'Eucharistie, temporelle

pour nous, n'est pas l'offrande de tel ou tel prêtre particulier, mais de l'Église, qui symbolise ainsi efficacement l'offrande éternelle du Christ, son Chef.

Enfin, se basant sur ces données, l'Auteur fait certaines applications à la controverse actuelle au sujet du culte de la Sainte Réserve dans l'Église anglicane. « Je ne pense pas qu'il nous faille attendre ou désirer que les dévotions extra-liturgiques deviennent très répandues dans l'Église d'Angleterre. Ce qui est à attendre et à désirer, c'est que leur place, bien que humble, soit reconnue, et que leur signification soit comprise ». En somme, dans toute cette partie relative à l'Eucharistie, l'Auteur ne fait que s'efforcer d'appliquer un principe extrêmement riche pour tous ceux qui ont compris la valeur de l'Unité du Corps mystique du Christ : « The way to Re- » union must lie in a deapening of the devotional life. » C'est bien là la condition de succès du travail préparatoire « en profondeur » auquel nous devons nous efforcer de nous appliquer avant tout.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter que l'Auteur nous donne bientôt la continuation de son travail sur l' « *Irenicum* », IIe livre, où la question de l'Ordre et de la Juridiction, à plusieurs reprises mentionnée dans ce volume, sera, sans doute, traitée avec ampleur.

D. ANDRÉ STOELEN.

Szeptycky, André. — LA RESTAURATION DU MONACHISME SLAVE. — Lophem-lez-Bruges. Abbaye de Saint-André. — s.-d. — 3e mille. — 26,5 × 17,5. — 14 pp. — *Collection*: Les questions missionnaires. Fascicule 2.

La présente brochure du Métropolite de Léopol (Galicie) a pour but d'exposer les besoins monastiques du peuple ruthène, de définir le champ d'action éventuel des moines occidentaux en Orient, de provoquer enfin une adhésion de principe dans les sphères bénédictines. Le Métropolite signale d'abord l'absence totale d'un monachisme digne de ce nom chez les Ruthènes, depuis que les Basiliens ont été versés, fort légitimement d'ailleurs, dans les labeurs du travail pastoral. Il est d'importance capitale de remettre la vie monastique proprement dite en honneur, et cela, tout en la laissant accessible aux masses paysannes. Il faut de plus exploiter les riches bibliothèques et collections que le Métropolite met à la disposition de son Institut monastique naissant ; il faut respecter la piété liturgique de l'Église Ruthène, et la tradition ascétique slave. La brochure s'applique à relever les avantages d'une collaboration bénédictine : « Qui interprétera mieux les liturgies et les offices divins des nations orientales ? » Qui formera des générations de savants pour traiter les nombreux et » difficiles problèmes que présente à la science l'Orient slave, sa théologie, » son droit canon, ses coutumes, ses liturgies, son histoire ? Qui organisera » ces milliers de moines qui ne pourraient presque pas se plier aux constitu-

» tions modernes des congrégations religieuses qu'a créées l'Église ? Qui » donnera à ces milliers de pauvres laboureurs une école de perfection évan- » gélique adaptée à leur travail et à leurs coutumes ? A toutes ces ques- » tions, je n'ai, moi, qu'une réponse : les Bénédictins. » (p. 12.)

Aussi longtemps qu'il ne s'agit que d'une adhésion de principe, personne, je crois, ne soulèverait une objection sur l'opportunité d'une telle collaboration. La pensée pontificale a fait sienne les suggestions de l'Archevêque et personne ne s'aviserait plus à en nier le bien fondé. Mais peut-être y aurait-il quelque utilité à se rendre compte de la marge qui sépare l'idéal de la réalisation. Pour cela il faudrait qu'on se rendît compte des résultats concrets auxquels donnerait lieu l'observance complète de la culture byzantino-slave dans toutes ses manifestations et qu'on approuvât ces résultats. Tout le monde voit-il ce que serait une théologie bâtie strictement dans la ligne des Pères orientaux ? Tout le monde accepterait-il l'observance stricte de la vie canonique des Églises orientales dégagée de tout encombrement non-traditionnel ? Pour ne parler que du point de vue monastique et du point de vue ruthène, l'aveu du Métropolite est assez significatif : « L'essai de reconstruction d'un monachisme primitif pur, sur les bases du droit canon oriental, n'intéresse ni notre clergé ni notre jeunesse » (p.11). On pourrait en dire autant du point de vue liturgique. La lettre d'approbation de la Congrégation orientale publiée en annexe à la brochure déclare que « la volonté de cette S. Congrégation est que les Moines Studites observent dans toute son intégrité le rite byzantin, éliminant toutes les altérations ou innovations qui se sont introduites dans le rite en usage chez les Ruthènes, y compris celles qui furent, de quelque manière que ce soit, établies au Synode de Zamosk. » Personne n'ignore que cette volonté se butte à la résistance passive de la population et du clergé, et que cette résistance est si profonde qu'elle empêche même les Studites d'appliquer pleinement, dans leurs propres monastères, les réformes souhaitées par Rome. D. M. v. d. M.

Dostojewski, A. — DOSTOJEWSKI GESCHILDERT VON SEINER TOCHTER A. DOSTOJEWSKI. — (Traduction de Frau Gertrud Ouckama Knoop) München. — Reinhardt.-1923. — 9-13 Tausend. — 20,5 × 14. — 308 pp. — Rel. : M. 5.

« Je connais notre peuple ! J'ai vécu avec lui au bagne ; j'ai mangé, dormi, travaillé avec lui. Le peuple m'a rendu le Christ... »

Mieux que de longs discours, ces belles paroles de Dostojewski introduisent une biographie nouvelle qui respire une si profonde piété filiale, et qui est faite de souvenirs personnels. Ecrite à l'occasion du centenaire de la naissance du grand écrivain, elle nous aidera à comprendre un peu mieux l'âme de celui qui n'a pas seulement connu et décrit les plus beaux et les plus riches aspects de la Russie religieuse, mais qui a aussi exercé une profonde influence sur les générations suivantes. N'oublions donc jamais que

l'Union des Églises ne se réalisera pas sur le papier, mais qu'elle doit absolument, pour être durable, être « réelle », et respecter le génie religieux de chaque race. Mieux connaître Dostojewski, c'est aussi mieux connaître le génie religieux russe, car ce grand artiste fut un chrétien profondément convaincu, et attaché de toute son âme à l'orthodoxie. (Sa fille ajoute : « La » fidélité de Dostojewski à la cause de l'Église orthodoxe n'est qu'une con- » séquence logique de la fidélité de ses ancêtres Lithuaniens à l'Église ro- » maine ».) Ces pages dédiées par une fille à la mémoire de son père sont toujours captivantes — notons spécialement les chapitres sur Tourguénief et Tolstoï —, souvent émouvantes. Le dernier chapitre : « La mort de Dostojewski » contient des tableaux saisissants : tel celui de la veuve de l'écrivain, abattue par la douleur, à laquelle un envoyé du Tsar vint annoncer que l'État lui payera une pension et se chargera de l'éducation de ses enfants. Elle se leva toute heureuse pour aller raconter la bonne nouvelle à son mari. « Alors seulement je compris que mon mari était mort ». Tous ceux qui parcourront ces pages garderont le souvenir d'une lecture belle, utile et saine, impression que seuls les « bons » livres peuvent produire. — Édition particulièrement soignée, faut-il le dire, de la maison Reinhardt.

D. A. S.

Fédorof, Nicolas Fédorovitch. 1828-1903-1928. — LA PHILOSOPHIE DE L'ŒUVRE COMMUNE. — Articles, pensées et lettres de Nicolas Fédorovitch Fédorof, édités sous la rédaction de V. S. Kojevnikof et N. P. Peterson. Tome I. Fascicule 1. Avec un portrait de N. F. Fédorof et une esquisse biographique par A. Ostromirof. — Kharbin. — 1928. — 2e édit. — 26 × 19. — XXX-38 pp.

Fédorof..., nom inconnu chez nous, et presque inconnu aussi en Russie. Même durant sa vie, il n'y avait que peu de personnes qui le connaissaient, mais parmi elles se trouvaient les maîtres de la pensée, qui dominèrent leur époque, et dont l'Europe était habituée à écouter la voix : Dostoïevsky, Tolstoï, Soloview ; tous les trois entretenaient d'étroites relations spirituelles avec cet homme et laissèrent de vifs témoignages de son influence intellectuelle et morale. Soloview l'appelle dans une de ses lettres : « mon maître et père spirituel », et lui dit que son projet était « le premier mouvement en avant de l'esprit humain sur la voie du Christ. » Il faut posséder bien des ressources spirituelles pour mériter de telles déclarations... — Qui était donc ce philosophe inconnu ? Fils naturel du prince Paul Gagarine et d'une paysanne (d'une circassienne, selon d'autres), M. Fédorof reçut l'éducation moyenne d'un noble de son temps : il fit ses études au collège et passa ensuite au Lycée Richelieu à Odessa, d'où il fut exclu « pour révolte ». Après avoir exercé le métier de professeur d'histoire dans divers éta-

blissements secondaires, il entra comme fonctionnaire dans la bibliothèque du célèbre « Musée Roumiantzev » à Moscou, où il travailla pendant plus de vingt-cinq ans, prenant sa retraite avec la misérable pension de 17,50 roubles par mois. Au témoignage unanime de ses amis, ce fut l'homme le plus généreux, le plus désintéressé, qui pût se rencontrer : d'une extraordinaire pureté et loyauté, doué d'une intelligence supérieure, possédant des connaissances incroyables dans tous les domaines, mais d'une modestie presque maladive... Il succomba à une inflammation des poumons, et mourut à l'hôpiral dans une extrême pauvreté, à l'âge de 75 ans. — Ceci pour l'homme. Quelle était sa doctrine, son « œuvre » ? Le titre : « *Philosophie de l'œuvre commune* » indique déjà la voie de l'unification de toute l'humanité, car c'est la communauté, l'unité la plus profonde, la plus intime d'œuvre et d'action, qui est la condition indispensable à la réalisation de ses plans : la *transformation du cosmos entier en organes de l'humanité, la restauration et le retour de tout ce qui a été perdu*. Ce qui est caractéristique dans la théorie de Fédorof, c'est la négation absolue, sans aucun compromis, de tous les intérêts privés, particuliers, dans toutes les questions, dans tous les domaines de la vie : il n'y a que la pleine réformation du tout social sur la base de la fraternité qui peut aboutir à des résultats positifs. Mais telle quelle, cette réformation n'est pas suffisante ; et elle n'est réalisable qu'à la condition d'un changement complet de l'individu. Une pleine connaissance morale, basée sur la science et l'éclaircissement de toutes les sphères de la pensée et de l'action, — voilà le problème, qui doit se réaliser simultanément et conjointement avec la modification du régime social. Mais en soi, ni l'un ni l'autre ne suffisent : il y faut encore la réorganisation de la nature dont les forces destructives et meurtrières doivent être transformées en forces vivifiantes, guérissantes et ressuscitantes. Et ce sont ces trois directions réformatrices, qui se trouvent à la base de toutes les spéculations de Fédorof. Dans sa philosophie, il pose les fondements d'une nouvelle éthique, dans le sens le plus large du mot ; il développe une nouvelle doctrine de la société, établie d'après le modèle d'une unité trinitaire parfaite. Il pose, enfin, devant l'humanité le problème des nouveaux rapports avec la nature, d'une nouvelle technique, basée non pas sur l'exploitation pillarde et parasite, mais sur la régularisation atmosphérique, individuelle, psychique et cosmique. Cette technique se transformant en *anastatique*, devient l'acte ressuscitant l'humanité unifiée... — Personne, dans quelque domaine qu'il travaille, ne peut, de nos jours, se désintéresser de la philosophie de Fédorof. La présenter à tous ceux qui désirent la connaître, tel est le but des deux éditeurs, but généreux et chrétien, car l'auteur même du livre, le mystérieux bibliothécaire de Moscou, suit véritablement la voie du Christ, dont la mission consiste à unir tous les hommes, gentils et juifs, dans l'œuvre commune de la Résurrection.

* * *

QUESTIONS D'EDUCATION ET DE CULTURE RELIGIEUSE. (Voprosi Religiosnavo Vospitania i Obrazovania). 2e

Cahier. — Paris, Cercle Religieux et Pédagogique près de l'Institut Théologique Orthodoxe. — 1928. — 25,5 × 16,5. — 104 pp.

Les *Questions d'éducation...* offrent à leurs lecteurs une série d'articles fort intéressants. Nous attirons l'attention du lecteur surtout sur le travail sérieux de M. F. Lagowski sur *la propagande antireligieuse en Russie soviétique* et l'organisation et les méthodes de cette action. L'expérience des dix premières années a fourni la preuve que la pure négation de la religion provoque dans les masses une crainte instinctive et profonde devant le vide insupportable d'une vie privée de toute religion. C'est pourquoi les dirigeants de la propagande antireligieuse ont compris la nécessité d'inventer quelque chose qui remplacerait les constitutions religieuses et comblerait le vide dans l'esprit troublé. « *Il est évident,* affirme catégoriquement leur organe, *qu'il ne suffit pas d'enlever la religion au peuple ; il faut lui substituer quelque chose et satisfaire autrement à tous ses besoins que la religion avait en vue...* » A la suite de ces considérations, la propagande antireligieuse est devenue — si on peut s'exprimer ainsi — plus mûre, plus sérieuse : d'une part, elle a renoncé au rêve naïf de transformer immédiatement en athée tout ce malheureux peuple ; elle reconnaît que ce travail destructif demande *des dizaines d'années* — d'autre part, elle devient aussi plus exigeante par rapport à soi-même, plus soucieuse de sa propre préparation intellectuelle et scientifique, *afin de reconstruire toute la mentalité et le genre de vie même des masses.*

La propagande antireligieuse tâche d'embrasser tout le monde, en commençant par les écoliers de sept à huit ans, jusqu'aux vieux paysans des coins les plus perdus du vaste pays. (On se sert de tous les moyens : radio et cinéma, journaux, conférences, discussions publiques, etc...) Des milliers de *lecteurs rouges* sont dirigés vers les clubs de village pour ouvrir aux paysans la perspective d'un avenir *clair et joyeux...* La propagande dans les casernes est confiée à une armée de *komsomolki* et ouvrières communistes (!), qui viennent les jours de fête étaler devant les soldats toutes leurs connaissances scientifiques nouvellement acquises. Mais la campagne la plus démoniaque des forces des ténèbres est menée contre la jeunesse, et, hélas ! avec tant de succès, que souvent de tout jeunes enfants sont déjà pénétrés de l'idée que toute foi religieuse est indigne d'un être intelligent, intolérable et honteuse...

La place nous manque pour rendre tous ces détails odieux et profondément tristes ; nous renvoyons chaque lecteur intéressé par cette question à l'article même, qui offre un riche matériel bien documenté et qui mérite d'être lu avec attention.

* * *

Gornostaiev, A. K. — LA FACE DE L'ERE. (Litso eri). Poésies. — Kharbin. Abramovitch. — 18,5 × 12,5. — 45 pp.

Ce petit volume offre un curieux échantillon de la nouvelle mystique religieuse russe. Plusieurs de ces pièces sont très belles, mais pour en goûter le charme, il faut sentir profondément la langue russe, ce dont ne seront capables que peu de lecteurs occidentaux. Chantant l'œuvre de l'Épouse de l'Agneau, l'éternelle liturgie du ciel et de la terre, le poète tâche souvent *d'exprimer l'inexprimable*. surtout où il parle du moment de la consécration quand *dans le silence du mystère les chérubins élèvent le Roi, entourés de formes, de signes, de sons*, quand retentit l'*éternel et mystérieux Verbe qui fut au commencement en Dieu*...

* * *

Duguet, Raymond. — UN BAGNE EN RUSSIE ROUGE. Solovki. L'île de la faim, des supplices, de la mort. Préface de M. Jules Claine. — Paris, Tallandier. — 1927. — 18,5 × 12 — 289 pp. — Br. ; 12 fr.

Très simplement, M. Duguet expose des faits, et leur terrible éloquence montre où conduisent des déclarations comme celles-ci : « Est moral tout ce qui est utile au parti communiste ». — « Nous représentons la terreur organisée. Nous ne connaissons pas de quartier ». — « Les neuf dixièmes du peuple russe n'ont qu'à périr, pourvu qu'un dixième survive au moment de la révolution mondiale ». Cela mène droit à la barbarie la plus brutale. *Solovki* : île des régions arctiques, qu'à force de patient labeur des moines avaient rendue habitable et même prospère ; Solovki, maintenant ruinée et devenue le plus horrible bagne qu'on puisse concevoir. L'auteur décrit comment y vivent et surtout y meurent les malheureux : hommes, femmes, enfants, dont le seul crime est souvent d'avoir déplu à un faux-père, sous un régime où le droit du plus fort et du plus criminel est toujours le meilleur. Tout commentaire est superflu ; les documents parlent d'eux-mêmes et M. R. Duguet les a bien mis en valeur.

* * *

Puller, F. W. — CONCERNING THE FAST BEFORE COMMUNION. — London. Mowbray. — 1928. — 4e éd. — 18,5 × 13. — 56 pp. — Br. : 1 s. 6 d.

L'historien bien connu, le Rev. F. W. Puller, de la Communauté de Cowley, donne une quatrième édition revisée d'un opuscule qu'il écrivit en 1891. La question du jeûne eucharistique est très actuelle dans l'anglicanisme. L'auteur montre combien est ancienne la loi du jeûne. Les liturgistes trouveront dans sa brochure une documentation intéressante. Le jeûne eucharistique, et avec lui les heures fixées pour la célébration (souvent très tardive) de la messe, remonterait, d'après l'A., jusqu'à l'âge apostolique. Il donne deux exemples très intéressants d'une dispense accordée à cette règle ; par Théophile d'Alexandrie (385-412) et en Afrique au temps de S. Augustin. Mais il n'en connaît pas d'autre dans l'âge patristique.

D. D. B.

THE OFFICIAL YEAR-BOOK OF THE NATIONAL ASSEMBLY OF THE CHURCH OF ENGLAND, 1928. — London. Society for Promoting Christian Knowledge. — 21 × 14. — XXIV-XIV-712 pp. — Rel. : 3 s. 6 d.

Il est bien superflu de recommander cette publication qui en est à sa 46e année d'existence. C'est un Compendium très complet de l'organisation, de l'état financier et de l'œuvre de l'Église d'Angleterre, tout spécialement dans les provinces ecclésiastiques de Cantorbéry et York (pp. 1-504), et mais avec moins de détails, dans les autres diocèses de Grande-Bretagne ou d'Outre-Mer (pp. 505-646).

Dans la première partie on trouve, pour chaque diocèse, une liste complète des officiers diocésains, une liste alphabétique et biographique de tous les membres de la *Church Assembly*, les lois fondamentales de cette *Assembly* et les Actes de 1926-1927. Ensuite, des renseignements très détaillés sur les finances et les œuvres. Remarquons spécialement la rubrique : *Religious Life* (pp. 386-394). On y mentionne l'existence et l'organisation de 8 communautés d'hommes, et de 51 communautés de femmes.

Quatre articles spéciaux sont insérés dans le texte : *Le Nouveau Prayer Book*, par Canon, S. G. Robinson ; *Le Président et le Secrétaire d'une assemblée ecclésiastique paroissiale*, par Sir George King ; *Guérison Spirituelle*, par le Rév. Harold Anson ; et *The Church of England and Reunion*, par le Very Rev. G. K. A. Bell, D. D., Dean of Cantorbery, (pp. 307-309). L'A. de ce dernier article résume brièvement les principaux faits de l'année concernant l'Union de l'Église Anglicane avec les autres Confessions chrétiennes. Dans le paragraphe consacré à l'Église Catholique Romaine, il signale d'une part la dernière conférence de Malines, tenue au printemps de 1927, sous la présidence de S. Em. le Cardinal Van Roey, et, d'autre part, l'œuvre des Moines d'Amay : « Attention may also be drawn under this heading to the work of the Belgian Benedictine Monks of the Union of the Churches at Amay-sur-Meuse, and their monthly periodical *Irenikon*, which contains much valuable material for the study of Reunion, especially in the case of the Oriental Churches and the Church of Engand. » Appréciation bienveillante dont nous estimons tout le prix.

D. A. S.

Mowbray's Annual. — THE CHURCHMAN'S YEAR BOOK AND ENCYCLOPAEDIA. — A. D. 1928. — London. Mowbray. — 18,5 × 12,5. — 412 pp. — Br. : 3 s. 6 d.

Ce volume complète admirablement le précédent. Il se compose de deux sections.

Ire Section (pp. 1-153) : Biographies, c'est-à-dire liste alphabétique d'environ 1400 ecclésiastiques et laïcs éminents, avec leur « curriculum vitae ».

Tous les membres de la Church Assembly n'y sont pas, mais, par contre, beaucoup d'autres ont trouvé place. C'est une mine de renseignements précis et utiles. P. Ex. :

HALIFAX, Viscount (C. L. Wood), *Hickleton, Doncaster.* — B. 1839 ; educ. Eton and Ch. Ch. Ox. — Groom of the Bedchamber to H. R. H. the Prince of Wales, 1862-77 ; succeeded to the title, 1885 ; Ecclesiastical Commissioner, 1886. President of the English Church Union, 1868-1919 ; Member of Cent. Council of Nat. Miss., 1916. — Publications : *Leo XIII and Anglican Orders*, 1912 ; *A Call to Reunion*, 1922 ; *Further Considerations on Behalf of Reunion*, 1923 ; *Reunion and the Roman Primacy*, 1925. —

IIe Section (pp. 154-398) : Informations générales. On trouve ici, également sous des rubriques classées alphabétiquement, un ensemble de dates, de chiffres et de faits qui permettent de se rendre facilement compte de l'état des différents diocèses, des œuvres, des manifestations de la vie des Églises de la Communion Anglicane. Sont spécialement intéressants, dans les circonstances actuelles, les articles : *Anglican and Eastern Churches Association, Church and State, Convocations, Eastern Churches Committee, National Assembly of the Church of England, Ornements Rubric, Prayer Book Revision, Reunion, Scotland (Prayer Book Revision).*

On aimera avoir sous les yeux quelques détails sur les relations de l'Église Anglicane avec les Églises orientales.

1) *Anglican and Eastern Churches Association.*

Fondée en 1864. Compte parmi ses membres 17 évêques orthodoxes et 100 évêques anglicans, dont 27 évêques diocésains de Grande-Bretagne. Présidents : l'Archevêque de Iaroslav et Rostov en Russie, et l'évêque de Londres. Secrétaire général : Rev. R. M. French, 34, Richmond Road, S. W. 5. Capital : environ 350 livres. Depuis 1920, l'Association publie une Revue trimestrielle : *The Christian East.* But de l'Association : éloigner tous les obstacles à la cause de la Réunion, rapprocher les membres des deux Églises par une sympathie et une compréhension réciproques, encourager les études, échanges, collaborations dans ce sens, former comme un canal entre les deux Églises dans toutes les parties du monde, et préparer la voie à l'intercommunion par la prière, l'étude et la propagande.

2) *Eastern Churches Committee.*

Fondé en 1920 par l'Archevêque de Cantorbéry.Composé de 35 membres qui ont montré une attention toute spéciale pour la question des Églises orientales. Chairman : Right Rev. Bishop Gore. Secrétaire : Rev. F. N. Heasell, St Michael's Vic., Croydon. — But : Favoriser les recherches amicales entres les deux Églises. Officiellement reconnu pour recevoir les communications officielles des Églises orientales, et pour transmettre à ces Églises de semblables communications.

3) *Question des Ordres Anglicans.*

Ce qui suit est emprunté à l'article *Reunion.* Dans cet article, deux paragraphes sont consacrés l'un à la réunion avec l'Église Romaine — Conversations de Malines — l'autre à la réunion avec l'Église orientale. « Lorsque

le Patriarche de Constantinople était en Angleterre en 1922, il permit de publier qu'il aimerait inviter des représentants de l'Église d'Angleterre au Concile des Églises orientales qu'il avait l'intention de tenir. Pour préparer la voie à cette démarche, une « Déclaration de foi », signée par un grand nombre de membres du clergé anglican, fut envoyée au Patriarche. Elle affirmait la fidélité de l'Église d'Angleterre, nonobstant des exceptions individuelles, à la foi telle qu'elle est contenue dans l'Écriture, les Pères et les Conciles œcuméniques ; elle affirmait aussi l'absolue nécessité du sacrement de l'Ordre et l'existence de la Succession Apostolique dans l'Église d'Angleterre, le Sacrifice Eucharistique et la Présence Réelle, et elle concluait : « Nous regardons les « 39 articles de la religion » comme un document d'importance secondaire concernant des controverses locales du XVI[e] siècle, et qui doit être interprété en accord avec la foi de cette Église universelle dont l'Église d'Angleterre n'est qu'une partie. » La « Church Association » envoya au Patriarche un mémoire qui soutenait que la déclaration citée plus haut était fortement tendancieuse, et qui attaquait plusieurs de ses affirmations. — En juillet, le Patriarche envoyait à l'Archevêque de Cantorbéry une lettre pour l'informer officiellement que le Synode réuni à Constantinople sous sa présidence avait examiné la question des Ordres Anglicans et avait conclu que « devant l'Église orthodoxe, » les ordinations d'évêques, prêtres et diacres de la Confession Épiscopale » Anglicane ont la même validité que celle des Églises Romaine, Vieille-» Catholique et Arménienne, vu qu'on y retrouve toutes les conditions » essentielles tenues pour indispensables, du point de vue orthodoxe, pour » reconnaître le « charisme » de la prêtrise, dérivé de la Succession Aposto-» lique. » La lettre ajoutait : « Il n'est pas question ici d'un décret porté » par toute l'Église orthodoxe. Car il est nécessaire que les autres Églises » orthodoxes soient trouvées d'accord en cette matière, avec la Très Sainte » Église de Constantinople. Mais, même avec cette restriction, c'est un » événement très significatif que le Synode d'une Église, et le Trône Pri-» matial des Églises orthodoxes, soient arrivés à cette conclusion lorsque » la question a été examinée par eux. » Le Patriarche communiquait de même cette décision du Synode dans une encyclique aux Églises orthodoxes afin qu'elles aussi puissent examiner la question et l'informer de leurs conclusions à ce sujet. — En avril 1923, le Patriarche orthodoxe de Jérusalem informa officiellement l'Archevêque de Cantorbéry que le Synode de son Patriarcat avait déclaré que les Ordres anglicans étaient valides. — En mai 1923, l'Archevêque de Chypre annonça que son Synode avait déclaré » qu'il n'y a pas d'obstacle à ce que l'Église orthodoxe reconnaisse la vali-» dité des ordinations anglicanes de la même manière que sont reconnues » les ordinations des Églises Romaine, Vieille-Catholique et Arménienne. » Comme les membres du clergé qui quittent ces Églises pour entrer au » sein de l'Église orthodoxe sont reçus sans réordination, nous exprimons » notre jugement que la même règle devrait être appliquée dans le cas des » Anglicans. Mais l'intercommunion (l'unité sacramentelle), selon laquelle

» chaque personne pourrait sans distinction recevoir les sacrements des » mains d'un anglican, doit être réservée, même s'il s'agit d'un anglican » qui adhère au dogme orthodoxe, jusqu'au moment où l'union dogmatique entre les deux Églises, orthodoxe et anglicane, aura été réalisée. » Un signe frappant des relations avec les Églises orthodoxes fut le service célébré en la fête de S. Pierre, 1925, pour commémorer le 16e centenaire du Concile de Nicée. Au service Eucharistique solennel à Westminster Abbey, de nombreux évêques orthodoxes éminents, parmi lesquels les Patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem, prirent part au service ensemble avec un groupe représentatif d'évêques anglais.

On voit, par ce qui précède, que les questions concernant l'anglicanisme ont dans tout le Proche Orient une importance de premier ordre.

D. A. S.

Goudge, H. L. — THE PRESENT SITUATION IN THE CHURCH OF ENGLAND. An Address given to the Oxford Branch of the E. C. U., nov. 7, 1927. — London. Mowbray. — 1927. — 21,5 × 14. — 14 pp. — Br. : 6 d.

L'A. soutenait le Prayer-Book tel qu'il allait être proposé au Parlement. Il le soutenait, parce qu'il croyait que l'Église d'Angleterre, sans faire de « concessions » aux partis, avait manifesté qu'elle était maintenant, « prise dans son ensemble, plus catholique qu'elle ne l'était jusqu'ici » (« *the Church of England as a whole is a more Catholic body than it used to be.* »). Il serait intéressant de savoir si l'A. maintient ce jugement après les nouvelles modifications faites au Prayer-Book.

D. A. S.

Daisomont, M. — DE STRIJD VAN HENDRIK VIII OM ANNA BOLEYN. — Brugge. — Drukkerij Sinte Katharina. — 1927. — 20 × 15. — 181 pp. — Br. : 17 fr.

Ce livre, bien écrit et également bien édité, donne à chaque page l'impression d'un esprit critique lucide et d'une loyauté scientifique parfaite. L'auteur raconte comment le schisme de l'Église d'Angleterre fut provoqué par le divorce d'Henri VIII. Si les menées des Cranwer, des Cromwell, et surtout d'Anne Boleyn, ne trouvèrent pas les résistances qu'elles auraient dû rencontrer dans le haut clergé d'Angleterre, ce ne fut là qu'une conséquence locale d'une cause universelle : la corruption qui régnait dans la hiérarchie ecclésiastique, et qui nécessita les décisions du Concile de Trente. L'auteur montre aussi que le clergé anglais, en acceptant l'*Act of Supremacy*, commît moins un péché d'hérésie qu'une lâcheté devant les caprices royaux.

* * *

Laun, Justus Ferdinand. — DIE CONFERENZ VON LAUSANNE. — Gotha. Klotz. — 1928. — 22 × 16,5. — 75 pp. — Br. : M. 2.40. — *Collection* : fur die Einheit der Kirche. Schriften zur oekumenischen Bewegung. 2.

Certains aspects du Congrès de Lausanne sont restés peut-être un peu trop dans l'ombre jusqu'ici, spécialement la rivalité qui existe entre les deux mouvements unionistes *Life and World* et *Faith and order*, qui organisèrent successivement Stockholm et Lausanne. L'Auteur de cet ouvrage ayant participé lui-même à Lausanne, nous donne de précieux renseignements sur ces points de vue opposés et leur conflit au sein de la Conférence. Une troisième tendance ou attitude, qui eut à certains moments une grande influence, au point de presque compromettre tout le résultat, fut celle de l'Église orthodoxe. Tout cela est extrêmement instructif pour le mouvement de l'Union, si on veut ne pas fermer les yeux à l'expérience. C'est en cela surtout que réside l'intérêt du livre de M. Laun, dont la partie centrale est un compte-rendu objectif des discussions. D. A. S.

Martin (von), Alfred. — DIE WELTKIRCHENKONFERENZ VON LAUSANNE. — Stuttgart. Frommans. — 1928. — 24 × 16,5. — 64 pp. — Br. : M. 1.50.

La conférence pan-chrétienne qui a eu lieu en août 1927 sur les bords du lac Leman a fait couler beaucoup d'encre. M. de Martin, professeur à l'Université de Munich, avait déjà exprimé à ce propos son point de vue dans la revue « Una Sancta » ; la présente brochure est un « tiré à part », revu et augmenté. — Dans une Introduction l'auteur dit que Lausanne est un commencement. Il examine avec un évident souci d'objectivité la position des orthodoxes qui vinrent, et des catholiques qui ne purent venir à Lausanne. L'étude se subdivise en quelques grands chapitres : Le but de la conférence ; les questions fondamentales à l'ordre du jour ; la « synthèse » . l'Esprit de Lausanne ; enfin : Perspectives.

A. de L.

Van Tichelen, Th. — HET NIEUW TESTAMENT UIT HET GRIEKSCH VERTAALD. — Antwerpen. Geloofsverdediging. — 1926. — 16 × 11. — 751 pp. — Br. : 12 fr.

La langue néerlandaise ne possédait, jusqu'ici, aucune traduction manuelle de tout le Nouveau Testament. Il était réservé à la compétence toute spéciale de M. l'Abbé Van Tichelen, l'auteur de *Beelden uit het Evangelie* et de *Sint Paulus*, de combler cette lacune. Il l'a fait avec une maîtrise incontestable, en nous livrant, sous un format des plus commodes, et à un prix extrêmement réduit, un texte traduit sur l'original grec, agrémenté

de quelques notes sobrement et judicieusement choisies, et suivi d'une table des Épîtres-Évangiles des Dimanches et Fêtes, et d'un registre alphabétique des matières. Pareil travail ne s'analyse pas. A chaque instant on s'arrête étonné devant la vaste et solide science de l'auteur, qui transpire sans prétention dans un texte critiquement, littérairement et typographiquement parfait. C'est une œuvre longuement mûrie et patiemment réalisée, certainement bénie de Dieu, et destinée à une diffusion très large et tout à fait méritée. D. A. S.

O' Connell, J.-B. — THE CLEMENTINE INSTRUCTION FOR THE RIGHT ORDERING OF THE FORTY HOURS' PRAYER. — Translation and Commentary. — London. Burns Oates. — 1927. — 19,5 × 13. — X-54 pp.

La dévotion eucharistique des « Quarante Heures », qui prit naissance à Milan au commencement du XVIe siècle, s'étendit rapidement dans toute la chrétienté latine, et en particulier à Rome. Là elle fut l'objet de deux règlements, celui de Clément XI en 1705 et de Clément XII en 1731. C'est ce dernier qui, sous le nom d'« Instruction Clémentine », en règle encore la célébration à Rome ; et tout en ne l'imposant pas rigoureusement partout, on a souvent exprimé à Rome le désir que l'Instruction devienne la norme pour l'Église universelle (ainsi l'auteur ; il serait plus exact de dire, avec le premier canon du Codex Juris Canonici, « l'Église Latine »). Et en effet, il est très souhaitable que ce règlement, avec son sens si caractérisé de dignité et de modération romaines, soit observé dans toutes les églises latines. En voici, par exemple, quelques détails. Les laïcs ne doivent rien faire à l'autel d'Exposition (p. ex., arranger les cierges, etc.), ni entrer dans le sanctuaire ; en dehors des messes solennelles d'Exposition et de « Réposition » aucune messe *coram sanctissimo* n'est permise ; la prédication est défendue, et si une permission spéciale intervient pour admettre une courte allocution, les assistants ne doivent pas tourner le dos au Saint-Sacrement; il faut éviter les effets de théâtre dans l'illumination. Le P. O' Connell accompagne le texte de l'Instruction de notes très claires et très utiles, l'illustrant abondamment par d'autres décrets de la Congrégation des Rites, qui soulignent encore cette sobriété et cette dignité qui viennent de Rome. Le livre se recommande fort, tant par ses informations techniques que par son esprit liturgique.

Nous devons au même auteur une série de publications dans un format très portatif et très commode en vue de mettre dans les mains de tous les fidèles les textes traduits des principales fonctions liturgiques. Édités par la *Catholic Truth Society of Ireland* (7 et 8 Lower Abbey Street, Dublin), ces tracts de l'abbé J. B. O' Connell ont obtenu en Irlande une très large diffusion et préparent un renouveau liturgique plein d'espérance.

D. D. B.

VEERTIEN GEESTELIJKE VOORDRACHTEN over onze verplichtingen tegenover het leven. (Elebaers, Bellon, Pauwels, Van Gestel, Callewaert, Jansen, Salsmans, Geerebaert). — Antwerpen. Geloofsverdediging. — 1928. — 22 × 14,5. — 119 pp. — Br. : 8,50 fr.

Série de conférences prêchées devant le public intellectuel flamand dans l'église Saint-Charles, à Anvers (1927-1928). Le succès de ces conférences fut très grand, et cela suffit pour justifier l'initiative, venue surtout des RR. PP. Dominicains. Le sujet traité cette année (nos obligations morales envers la loi) amena les conférenciers à envisager l'origine et la beauté de la vie ; les sources de sa fécondité ; les personnes spécialement obligées de la respecter : parents, médecins, patrons ; enfin les dangers auxquels l'exposent le duel, le suicide, la guerre. Les conseils se rapportant à la vie conjugale sont particulièrement précis et précieux : on aimera à relire ces pages courageuses. Nous ne nous permettrons que trois remarques : d'abord, nous aurions préféré une distinction plus adéquate entre la chasteté et la virginité (p. 29), pour ne pas aboutir à la thèse effarante que « les chrétiens mariés ne peuvent pas, comme les cœurs virginaux, se donner à Dieu tout entièrement, sans partage » (p. 33). Ensuite, on ne doit pas insister trop exclusivement sur l'influence des corps physiques dans la formation morale des enfants (p. 53 : « tel corps, telle âme »). Enfin, admettra-t-on si facilement qu'un motif suffisant pour faire la guerre est le désir de « venger une grave injure faite à la nation ou à son chef » (p. 113) ?

D. A. S.

Rémy (M. Gonin). — LES FLORAISONS NOUVELLES. Récits pour les jeunes ruraux. — Paris. Bloud. — 19 × 12. — 1923. — XII-177 pp.

Dans les « Lettres à mon Cousin », M. Gonin s'était adressé aux étudiants et les avait conviés à faire de leur vie une prière et une action catholiques. Dans les pages présentes, l'actif secrétaire de la Semaine Sociale de France appelle les ruraux à cette même tâche, et il leur montre combien un seul homme, un seul laïc, s'il sait prier et vouloir, peut obtenir d'un milieu réputé apathique.

* * *

Prière pour l'Union ou Union de Prières ?

Un ami nous communique un exemplaire d'une feuille volante distribuée en France, prêchant une *Croisade pour l'Unité du Monde chrétien*. A cette occasion il sera utile de rappeler quelques documents pontificaux qui fixent aux catholiques leur ligne de conduite en ces matières.

L'Église romaine a toujours sévèrement condamné toute union *officielle* de prières qui groupe dans un même organisme interconfessionnel ses fidèles et les membres des Églises séparées de sa Communion. En 1857, une association semblable était fondée à Londres sous le titre *Association for the promotion of the Union of Christendom*. Le Saint-Office, par sa Lettre du 16 septembre 1864 (1) réprouve catégoriquement les principes doctrinaux de cet organisme et défend à tout catholique d'en faire partie.

Une seconde lettre du 8 novembre 1865, émanée de la même Sacrée Congrégation et sur le même sujet fut adressée aux promoteurs de cette association : elle concluait dans le même sens (2).

Le 4 juillet 1919 (3), le Saint Office est interrogé sur le même objet : à savoir si des fidèles de l'Église catholique peuvent s'associer à des organismes interconfessionnels en vue de prier pour l'Union des Églises. Dans sa réponse, formellement négative, il rappelle les décrets de 1864 et 1865 et en prescrit la publication.

Ce n'est pas cependant que l'Église romaine rejette toute collaboration des Églises séparées dans le grand travail de l'Union. En effet, Benoît XV, par sa Lettre apostolique du 25 février 1916 (4), s'exprime ainsi au sujet de l'*Association de Réparation* fondée à New-York en 1908 par un Moine Anglican Father Paul

(1) Acta Sanctæ Sedis vol. II p. 657-662.
(2) Acta Sanctæ Sedis vol. II p. 663-665.
(3) Acta Sanctæ Sedis vol. XI p. 309.
(4) Acta Sanctæ Sedis vol. IX pp. 61-62.

Francis et qui avait pour but de consacrer par des prières pour l'Union la semaine du 18 au 25 janvier : « Nous avons appris avec joie qu'une confrérie, appelée *Association de Réparation* a été établie à New-York en vue d'organiser des prières spéciales depuis le 18 janvier, fête de la Chaire de S. Pierre, à Rome, jusqu'au 25 janvier, fête de la Conversion de S. Paul, pour demander au Seigneur cette Unité. Nous avons appris avec non moins de joie que cette pieuse coutume, avec l'approbation de Pie X et de l'Episcopat des États-Unis, s'établissait partout dans ces régions. Pour favoriser ce louable dessein et assurer la diffusion de ces prières dans la monde entier, Nous établissons que pendant cette même semaine..., etc. » Suivent ensuite les prescriptions pontificales et les faveurs spirituelles accordées aux fidèles qui les suivent.

Voici la formule de prières établie par cette Lettre :

Ant. — Que tous soient un comme Vous, mon Père, Vous êtes en moi et moi en Vous ; pour qu'eux aussi soient un en nous ; et qu'aussi le monde croie que Vous m'avez envoyé.

Vers. — Je vous dis que vous êtes Pierre.

Rép. — Et sur cette pierre je bâtirai mon Église.

Prions : Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit à vos Apôtres : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » : ne considérez pas mes péchés, mais la foi de votre Église ; daignez la pacifier et la réunir selon votre volonté ; vous qui vivez et régnez, ô Dieu, dans tous les siècles des siècles. Amen.

Cette semaine de prières pour l'Union, prend, chaque année, une extension plus grande. Beaucoup d'évêques, conformément à l'appel pontifical, invitent leurs fidèles à s'y associer ; cette année même, S. E. le Cardinal Van Roey, demandait à son clergé d'en assurer la célébration (1). Bien qu'elle soit due à une initiative anglicane et qu'elle soit célébrée très pieusement par les Anglo-Catholiques, il n'y a pas ici communion cultuelle entre différentes confessions, mais heureuse coïncidence et simultanéité d'actes religieux accomplis séparément dans chaque Église. La Croisade du *Pater* est conçue sans aucun doute de la même façon ; uu simple appel, sans organisation stable, ni intercom-

(1) Collectanea Mechliniensia Janvier 1928 pp. 129-131.

munion, adressé à tous les chrétiens dont l'Oraison dominicale est la grande prière. — Nous avons été surpris de ne pas lire sur la circulaire l'approbation indispensable de l'autorité ecclésiastique ; et plus encore de lire au talon de la Prière l'adresse des moines de l'Union d'Amay. Ce silence et cette mention sont le résultat d'une méprise : on comprendra que nous tenions à le souligner.

Lettre du Mont Athos.

26 *novembre* 1927.

... Celui qui n'a jamais assisté aux cérémonies dans un monastère russe pourra difficilement se faire une idée de leur beauté ; et cependant, il semble qu'on se soucie fort peu de leur préparation: chaque dimanche et chaque jour de fête, il y a des méiodies différentes ; or, jamais je n'ai entendu de répétition et les exécutions sont presque toujours impeccables. Ici, à Saint-André, il y a deux chœurs, chacun de quatre chantres, les jours ordinaires, de neuf les jours de fêtes et aux vigiles. Le chant n'est jamais traînant ; oh ! leurs « Cviétié tichiï » des vêpres solennelles, leurs « Trisagion », leurs « Chéroubicon », leurs tropaires très simplement modulés ! On peut écouter cela pendant des heures, sans se lasser.

Il y a eu deux fois vigile cette semaine : lundi, fête de l'archange Michel (quelques moines ont voulu m'expliquer quel genre de saint c'était, croyant qu'il était inconnu en Occident) et aujourd'hui, S. Jean Chrysostome : hier, à quatre heures, petites vêpres; à sept, commencement de la vigile qui dura jusqu'à deux heures ce matin ; ce qu'ils sont fiers de rester tout ce temps à l'office ! La vigile commence par les complies solennelles, et les grandes vêpres avec les canons chantés et les encensements interminables ; vient ensuite la lecture d'un Évangile par l'archimandrite, qui se place au milieu de l'Église, sous le grand lustre ; tous les moines viennent ensuite vénérer l'évangéliaire. Cette lecture de l'Évangile avec les litanies et les encensements préparatoires dure presque une heure ; l'archimandrite porte la mître byzantine en forme de couronne, les prêtres sont revêtus du phélonion, c'est-à-dire de la chasuble orientale, très ample, mais raccourcie par devant pour

faciliter les mouvements ; ils portent un petit cierge à la main, les diacres ont un grand cierge et les deux acolythes placent leurs chandeliers devant le pupitre ; l'assistance dans l'ombre peut contempler les figures d'ascètes des officiants, avec leurs grandes barbes et les riches ornements brodés d'or, à la lumière dorée des cierges de cire pure. Cela paraît féerique, mais aussi sans recherche, et conserve beaucoup de simplicité.

Les grandes vêpres sont finies ; on lit alors une longue homélie ; celui qui remplit cette fonction vient se placer au milieu de l'église sous une petite lampe à huile.

Quand le nocturne est terminé, les matines commencent : psaumes d'introduction, longue litanie pour l'empereur, la grande et les petites ecténies, dialogues entre le diacre et le chœur qui répond chaque fois « Gospodi pomilouï » « Seigneur, ayez pitié », la prière tête inclinée et l'ecténie, où le chœur fait entendre ses trois « Gospodi pomilouï » dont les dernières syllabes diminuant d'intensité forment comme un accompagnement à l'invocation suivante du diacre.

Viennent ensuite la lecture des six psaumes, celle des deux cathismes du psautier, c'est-à-dire de deux groupes d'environ neuf psaumes, ces deux cathismes séparés par un long martyrologe, la lecture des huit cantiques et le chant des deux canons, celui de S. Jean et celui de la Vierge, entrecoupés par des versets des cantiques. J'oublie de dire que ces canons sont précédés de deux psaumes avec deux Alleluia au milieu et à la fin du verset.

Dans la cour, un moine fait résonner vivement un cercle de fer en le frappant avec un marteau ; dans le sanctuaire, les clochettes des encensoirs se mettent en branle ; on chante le « Magnificat « avec un « Tchestnieïshouiou Cherouvim » très rapide, qui sert comme de tremplin à chaque verset suivant, puis le « Gloria » et des tropaires.

Vient ensuite la vénération des reliques et de l'icône du saint, cérémonie qui dure encore près d'une heure. L'archimandrite lit un évangile comme après vêpres, et après avoir lui-même baisé les reliques, il fait avec de l'huile une onction en forme de croix sur le front de chacun de ses religieux. C'est sans doute dans cette cérémonie que certains ont cru voir le sacrement de confirmation renouvelé aux grandes fêtes par l'Église d'Orient. Je n'ai pas

encore eu le temps de m'informer sur la signification de cette onction.

Les matines sont terminées par des tropaires, des prières pour l'empereur, les fondateurs, les archimandrites défunts et à beaucoup d'autres intentions. Enfin, l'assemblée se disperse à pas lents; un moine éteint les cierges ; sous la dernière lampe, un lecteur récite l'heure de prime.

Après quatre heures de sommeil tout le monde est debout pour la liturgie (messe), précédée des deux petites heures, tierce et sexte. Une dizaine de prêtres concélèbrent, revêtus des plus riches ornements du monastère ; quatre diacres sont avec eux. La cérémonie se termine par un canon et un évangile en l'honneur du saint, et tout le monde se rend au réfectoire ; on distribue aux moines le pain bénit et un autre pain enduit de confitures avant de se mettre à table ; il est en effet de règle que l'on soit à jeûn pour les consommer. Après le repas, pain de la vierge, prières chantées pour les bienfaiteurs, et chacun va se reposer. Jusqu'aux vêpres on ne verra personne circuler, si ce n'est quelque chercheur de champignons dont la passion bien innocente arrive à se rendre maîtresse du sommeil.

DOM THÉODORE BELPAIRE, O. S. B.

***

Italie

MENTONE. — *Confrérie* (orth.) *de Ste Anastasie.* Cette société a été organisée en 1880 et est restée entre les mains des Russes établis à Mentone. Elle possède des biens considérables en terres et dispose d'un capital propre. Son caractèreest religieux et charitable.

Lorsqu'elle a été fondée, la Confrérie s'occupait surtout de fournir une aide morale et matérielle aux russes malades, qui venaient remettre au littoral leur santé. Parmi les animateurs de la société on compte des hommes de grande valeur et de famille illustre. Mentionnons P. A. Stahovic, le Dr Koube, A. J. Gontcharow, le prince Mechtcherskij, le prince Chahowskoy, le comte Kleinmichel, la marquise Picinardi. La grande-duchesse Anastasie protectionna la société et quêta elle-même. On put alors construi-

re le sanatorium et une église orthodoxe (1892), celle-ci n'est pas très grande, mais possède de belles fresques, peintes par le prince Gagarine.

Avec la guerre (1914) les russes malades ne venaient plus se guérir à Mentone, l'église perdit ses paroissiens. On ferma donc l'établissement et on le réorganisa pour les soldats malades — les troupes coloniales brunes, jaunes et noires y passèrent par milliers et, en 1918, la maison ainsi que les jardins étaient devenus inutilisables. Il a fallu beaucoup d'énergie, de dévouement et de sacrifices de la part de la petite colonie russe qui s'était à nouveau formée à Mentone, pour rouvrir l'église orthodoxe (1919). La société a eu alors bien des difficultés à vaincre ; enfin, en octobre 1923, une Assemblée générale eut lieu où l'on forma un nouveau Comité directeur, dont le président est maintenant M. E. P. Kowalewskij. L'essor que prit alors la Confrérie de Sainte-Anastasie s'accentua à nouveau : elle fait un vrai centre pour tous les russes de la région. La société compte entre autres membres les grands-ducs André Vladimirovic et Alexandre Michaelovic.

France.

PARIS. — On nous écrit : « L'organisation de la Neuvaine Unioniste préparatoire à la Pentecôte est en bonne voie. Déjà nous avons l'adhésion pour les principaux sermons de Mgr Pierre Batiffol, Mgr Beaupin, l'abbé Hemmer, l'abbé Calvet.

LILLE. — Un Cercle Unioniste a été inauguré à Lille au début de l'année par le Président du Cercle de Paris, Mgr Beaupin. Depuis, trois causeries ont groupé de fidèles auditeurs. Toutes trois ont porté sur les questions orientales. La première par M. le chanoine Léman fut un historique de la rupture entre l'Orient et l'Occident et un exposé de ses causes multiples. La seconde, de M. A. Mirnet, porta sur l'introduction du christianisme en Russie, dont les circonstances peuvent être l'occasion de bien des remarques suggestives. La troisième, de M. G. Maklakoff, décrivit la vie monastique russe. Le prochain entretien ouvrira un horizon nouveau, puisqu'il portera sur l'Église Anglicane.

M. l'Abbé HEMMER, curé de la Sainte Trinité, *Le Saint-Esprit dans l'Eglise* (vendredi 18 mai).

Mgr BEAUPIN, prélat de Sa Sainteté, *L'Encyclique « Mortalium animos ». — I. Le mouvement pour l'Union hors de l'Eglise Catholique. — La collaboration sociale* (Samedi 19 mai). — II. *Le mouvement pour l'Union hors de l'Eglise Catholique. — La recherche de l'Unité doctrinale* (Dimanche 20 mai). — III. *L'Encyclique, Analyse et commentaires* (lundi 21 mai). — IV. *L'Encyclique, Son interprétation hors de l'Eglise Catholique* (mardi 22 mai). — V. *Après l'Encyclique. La tâche des Catholiques* (mercredi 23 mai).

M. l'Abbé HEMMER, curé de la Sainte-Trinité. *L'esprit des entretiens avec les Anglicans* (jeudi 24 mai).

R. P. DE LA BRIÈRE, S. J., professeur à l'Institut Catholique de Paris. *La constitution divine de l'Eglise* (vendredi 25 mai).

M. l'abbé CALVET, professeur à l'Institut Catholique de Paris. *Saint Vincent de Paul et l'Union* (samedi 26 mai).

* * *

Reçu des dons de : — M. Lejeot (Polignac, France) ; — M. Poncelet ; — Mme Storer (Paris), 100 dollars ; — Mme de Paul de Barchifontaine (Bruxelles) ; — M. Claes (Liége) ; Mme Gothaels (New-York) ; — M. G. Mallison (Londres).

TOTAL GÉNÉRAL : **9.001 fr.**

No du compte-chèque : Bruxelles 161.209.

Merci !

Reçu pour *la Chapelle de l'Union* : Un ornement de messe — Linge de sacristie. — Nappes d'autel. — Lampes-veilleuses. — Deux grandes icônes. — Un missel. — Divers objets du culte. — Un calice.

La Cathedra.

La chaire épiscopale, siège d'honneur du maître de la maison, chef d'église, appartient déjà au mobilier plus ancien des temples chrétiens. Le lieu où l'évêque posait sa « cathedra » prenait aux yeux des fidèles une dignité éminente ; c'était désormais l'Église épiscopale, « cathédrale », siège officiel d'une chrétienté.

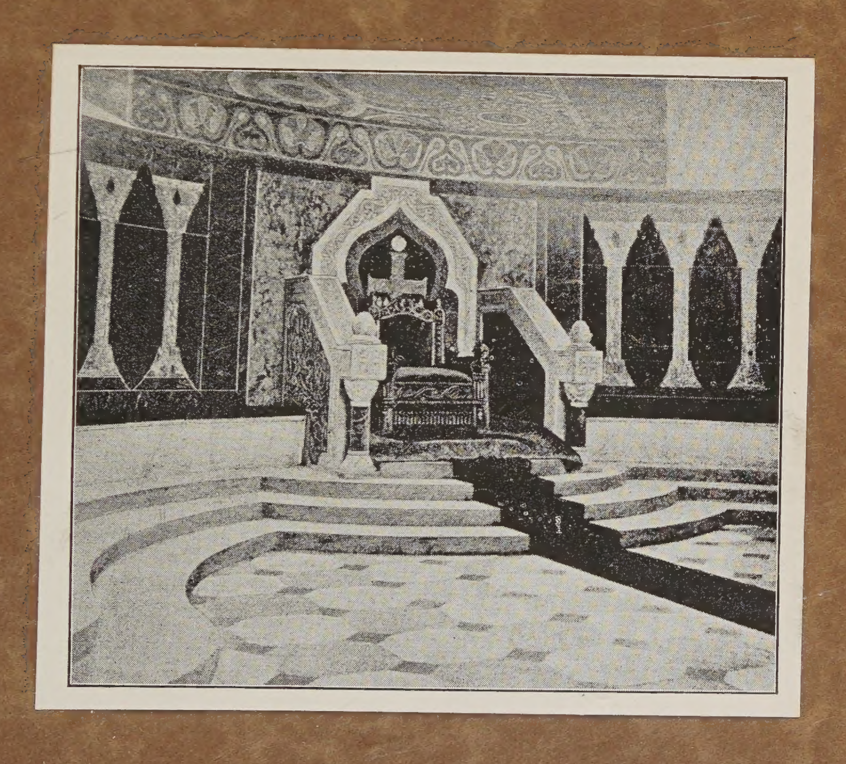
A mesure que la « cathedra » s'imposait dans le monde latin, les grecs adoptaient le mot Θρόνος, trône. L'usage ancien voulait que l'évêque, comme le juge ou le président des tribunaux, allât siéger au fond de l'abside, d'où il pouvait voir toute l'assemblée. De bonne heure, on prit l'habitude d'élever la chaire ou le trône de l'évêque au dessus du niveau des bancs, qui servaient au clergé. Les recherches dans les catacombes ont mis à jour un certain nombre de cathedræ, celles-ci sont encore presque toutes au niveau du sol. Cependant, dans un petit oratoire (IV[e] siècle) découvert à Rome sur le *monte della Giustizia*, près des Thermes de Dioclétien, on peut voir une abside au fond de laquelle se trouve une niche destinée à recevoir une chaire; autour de la niche, régna une banquette circulaire à un niveau inférieur à celle-ci; on devait accéder au trône par plusieurs degrés.

Tandis que le goût oriental de la polychromie se naturalisait dans la décoration byzantine, les Occidentaux se tenaient à une ornementation plus simple.

Les archéologues ont conservé plusieurs cathedræ anciennes : ainsi, par exemple, la chaire épiscopale de Vaison (Vaucluse) représente le pendant du trône de l'évêque de l'église cathédrale de Kief (voir image ci-contre).

En Orient, toutes les églises épiscopales possèdent un « trône » au fond de l'abside. En Occident on en trouve l'usage par exemple dans la liturgie lyonnaise ; on trouve encore des cathedrae dans différentes villes d'Europe, mais surtout à Rome où elles se sont conservées, où l'on peut citer S[te]-Sabine, S[ta]-Maria in Cosmedin, S[t] Laurent, S[t] Paul et S[t] Pierre hors les murs.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE)



IRÉNIKON

REVUE MENSUELLE DES MOINES DE L'UNION DES EGLISES

A côté de la REVUE mensuelle,

Une COLLECTION paraît à intervalles irréguliers dix fois par an. Elle comprend une série d'études et de documents plus spéciaux qui trouveraient difficilement place dans un Bulletin destiné à une plus large vulgarisation.

Conditions d'Abonnement.

Revue et Collection		Revue	
Belgique	30 francs	Belgique	20 francs
Etranger	10 belgas	Etranger	5 belgas

Le numéro séparé : Belgique, 3 francs; Etranger, 5 francs.

Avis.

1. Tout ce que publie IRÉNIKON n'entraîne qu'une responsabilité individuelle. Il peut être bon parfois de faire connaître des Etudes qui, tout en ne concordant pas avec nos convictions, renseignent sur le monde de la psychologie non catholique dont les efforts, difficultés, tendances et espoirs sont loin d'être suffisamment connus. Non seulement, l'appréciation mais encore la charité envers nos frères dans le Christ se trouvera accrue par ces connaissances.

2. La Direction se réserve tous les droits de propriété en ce qui concerne les articles de la Revue et Collection Irénikon.

DIRECTION : **Monastère d'Amay-s/Meuse (Belgique)**
COMPTE-CH. : BRUXELLES : 161.209.

ADMINISTRATION : **M. Duculot, Gembloux (Belgique).**
COMPTE-CH. : BRUXELLES : 12851; PARIS : 800,12.

DEPOTS :

France : Librairie Saint-François, 4, rue Cassette, Paris.
Angleterre : Mowbrays, 28, Margaret Street, London W. 1.
Hollande : M. van Haastert, 89, Amalia Van Solmstr., s'-Gravenhage.
U. S. A. : O'Donovan Bros. Inc. 221, Park Avenue, Baltimore, MD.
Suisse : Kathol. Buchhandlung, Sulgeneggstr., Berne.
Allemagne : M. Bertram Schmitt, Katten-bei-Breslau, Schlesien.



BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES.
AMAY s/Meuse & SCHOOTENHOF lez-Anvers

Tome V. Mai-Juin 1928. Nos 5-